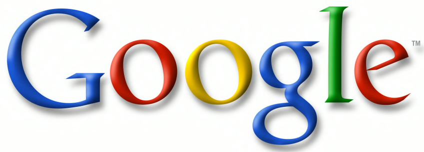




RY

m.
4.

LES HISTOIRES

DU

CAFÉ DE PARIS

IMPRIMERIE DE A. WITTERSHE
RUE MONTMORENCY, 8, A PARIS.

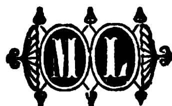
LES HISTOIRES

DU

CAFÉ DE PARIS

PAR

CHARLES DE COURCY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

A

M. CHARLES HARTLEY

Mon bien cher et bien excellent ami,

Si quelque chose peut diminuer, à mes yeux, l'insuffisance du présent volume, c'est la joie que j'éprouve à vous le dédier. — Une goutte d'eau qui tombe ne laisse d'abord aucune trace sur le sable, mais si cette goutte d'eau se trouve multipliée par une averse, elle ne tarde pas à former une mare, — chose fort désagréable comme chacun sait. — La goutte d'eau devenue mare, c'est la feuille volante transformée en volume : pluie littéraire ou pluie céleste, nous sommes condamnés à être trempés en l'an de déluge 1860. — *Les Histoires du Café de Paris* n'avaient d'abord que soixante pages ; à la première nouvelle une autre vint

qui s'y ajouta, puis insensiblement, jour par jour, elles sont arrivées au chiffre notoire de trois cents : j'en suis vraiment honteux.

Maintenant, pourquoi ai-je choisi comme titre *les Histoires du Café de Paris?* — J'aurais, sans doute, cherché bien longtemps une réponse concluante à ce point d'interrogation, lorsque la Providence, — le hasard ne fait jamais de ces rencontres-là, — m'envoya un in-18 très-observé, très-français, très-excellent, et d'autant plus excellent, — et d'autant plus français, — et d'autant plus observé, qu'il renferme ma réponse à sa première page, à son premier chapitre. — La voici : — « ... Le lecteur moderne aime les surprises, m'avait-on dit ; *or quelle plus belle surprise qu'un livre qui, en fin de compte, se trouve n'avoir aucun rapport avec son titre?* » — L'auteur qui a écrit ces lignes, c'est M. le marquis de Belloy ; l'in-18 d'où je les transcris s'intitule *les Toqués* ; — un marquis qui n'écrit que pour les lettrés, — un titre qui s'adresse à tous. Donc, si le mien est et demeure *les Histoires du Café de Paris,* — prenez-vous-en, cher lecteur, au lecteur moderne. Mon intervention s'est bornée à choisir le *Café de Paris,* de préférence aux mille établissements du même genre, par la raison toute simple qu'il

est, depuis de longues années déjà, rayé de la carte des restaurants parisiens, et qu'en désignant tel ou tel autre établissement en vogue aujourd'hui, j'aurais craint de passer pour faire de la réclame ou de la diffamation, — dans les deux cas un méchant métier.

Vous trouverez un peu de tout ici, hors du mérite toutefois : — de la prose et des vers, des nouvelles, des anecdotes courantes et je crois même un proverbe : vous voyez que j'ai grand besoin de votre indulgence. Dans le nouveau milieu où je vis, dans cette solitude verte que je me suis faite et que j'aime chaque jour davantage parce que je l'apprécie mieux, peut-être écrirai-je quelques pages plus dignes de vous et de la chère affection que vous me portez. Veuillez donc accepter celles-ci en attendant moins mal, — le volume en attendant le livre; mais si, au milieu de toute cette prose, vous rencontrez une phrase, une ligne, un mot qui vous plaise, je ne croirai pas avoir fait fausse route : — *les Histoires du Café de Paris* méritaient d'être publiées. —

Un mot encore et j'ai fini : en inscrivant votre nom en tête de ces réimpressions, je ne me suis pas dissimulé le risque que je courais d'être accusé de céder à ces mobiles également puissants : le désir de vous

donner un gage public de mon souvenir amical et l'ambition plus personnelle de compter au moins un lecteur. C'est à vous, cher ami, de choisir entre ces deux suppositions celle qui vous semblera plus conforme aux sentiments de votre

CHARLES DE COURCY.

Sèvres, — novembre 1860.

LES HISTOIRES
DU
CAFÉ DE PARIS

LA VOISINE

I

Hier soir on dansait, place Vendôme, chez la princesse d'Ol-Neff, cette Russe à la face espagnole, qui semble avoir rapporté des bords de la Néva un cœur gelé. Il y avait là une cohue d'uniformes, de dentelles et d'habits noirs. Vous connaissez l'étendue immense du salon de la princesse, que le critique Raoul désigne sous le nom de Champ-de-Mars — rouge et or. Le comte ***, ce jockey de tant de chevaux et de si peu

d'esprit, parlait d'y faire courir, en sablant d'abord le parquet : — j'ignore s'il sera donné suite à cette drôlerie. Les bals de la place Vendôme sont très-recherchés, et la danse s'y distingue par une absence complète de tous mouvements : — on marche au piano. Le samedi, jour de réception, vous trouverez devant les portes de l'hôtel russe une file de voitures armoriées : la place est pavée de bonnes livrées. Un ami de madame d'Ol-Neff, vieillard attaqué de statistique, a calculé qu'en moyenne on écrasait quatre badauds sur la place Vendôme les soirs où elle recevait : — elle reçoit vingt-six fois chaque hiver; total, cent quatre badauds dont elle débarrasse, bon an mal an, le pavé de Paris. La marquise de Rh..., son ennemie intime, qui n'a pu jusqu'à présent en faire disparaître qu'un ou deux par soirée, ne lui pardonnera jamais ce massacre. On la dit en marché avec la ville pour la location de faux badauds, qui lui donneraient un revenu annuel de deux cents faux écrasés, — quatre-vingt-seize de plus que la princesse. — Nous verrons bien.

Les danses avaient cessé ; chacun ayant regagné sa place, un grand silence se fit. Les robes de soie, qui aujourd'hui ont toutes cinq volants, — comme les maisons ont cinq étages, — s'étaient posées sur des chai-

ses basses. Les éventails, ces paravents à la main, s'agitaient discrètement pour cacher un sourire ou détourner un regard. On causait çà et là, à mi-voix, comme des personnes dont la danse a pris tout le souffle. Des messieurs à besicles, dont le col écarlate et entortillé dans une cravate blanche les faisait ressembler à des bouquets de pivoines entourés de papier blanc, discutaient entre eux la cote de la Bourse, le cours du jour, tandis que, plus loin, un groupe de ces jeunes gens qui marchent avec leur siècle sur des chevaux de louage, publiait tout haut les hauts faits du sport. Les femmes, séparées de ces vieillards et de ces enfants engouffrés dans les embrasures des fenêtres, chuchotaient entre elles de la grave question d'un ruban cerise et de la crinoline de demain. Elles faisaient là un charmant bruit, quelque chose comme le battement des ailes d'oiseaux prêts à s'envoler, quittant la branche fleurie. On respirait dans ce salon, à l'heure où les bou gies, à demi consumées, commencent à cligner des yeux, où les fleurs des jardinières penchent sur leurs tiges mollement, où la pendule semble retenir sa respiration pour retarder l'instant des capuchons et des bottines fourrées, ce parfum de bonne compagnie dont le secret va chaque jour se perdant, et dont l'ivresse est si

douce à qui le respire. Quelques mains, de ces mains qui portent des blasons roses, sortaient de leur prison de chevreau; on rajustait, d'un doigt rieur, la chevelure défaite; les importuns étaient partis et, par la porte entr'ouverte, la causerie familière venait d'entrer; on s'installait dans son fauteuil comme pour une longue sieste, et chacun semblait s'abandonner plus entièrement à cette fête où régnaient toutes les grâces de l'intimité.

J'entrai dans une espèce de boudoir, où la maîtresse de maison avait élevé un autel d'acajou, tendu d'un drap de couleur verte, au dieu Whist, — cette divinité desservie par des prêtres chauves autant que décorés. La salle était vide; des jetons gisaient au hasard, comme des morts sur un champ de bataille; les jeux de cartes débraillés se reposaient de leurs fatigues de la soirée en cherchant des distractions : le roi de pique s'en allait, dos à dos, avec la dame de cœur, tandis que la dame de trèfle se traînait aux pieds du roi de carreau; quant au valet de cœur, insouciant comme un page, il s'étalait insolemment et de tout son long sur la robe bariolée de la dame de pique. Les quatre bougies, prises d'un sommeil implacable, bâillaient aux quatre coins de la table, n'attendant pour rejoindre leur couche qu'un bonnet

de nuit, — l'éteignoir. Cette table abandonnée m'attrista, et je pensai, malgré moi, à ces affamés jouant un morceau de pain contre un coup de pistolet dont parle Octave des *Confessions d'un enfant du siècle.* Mon souvenir tombait mal, les hôtes de la princesse d'Ol-Neff jouissant, tous ou à peu près tous, d'une quarantaine de mille livres de rente, ce qui est bien joli pour des affamés; mais, que voulez-vous? une table de jeu me peine presque autant qu'un corbillard: je pris mon chapeau que j'avais sous le bras, je le mis sur ma tête, et, l'ôtant aussitôt, je saluai gravement.

Le boudoir n'était pourtant pas désert comme je l'avais cru d'abord, grâce à la lumière vacillante des quatre bougies; sur un coin de la table un monsieur, front penché, bâtissait avec un sérieux d'architecte une maison de cartes : je ne l'avais aperçu qu'au troisième étage.

— Vous vous élevez un hôtel?

— Les loyers sont si chers!

— Je vous retiens l'entre-sol?

— Il est à vous.

Quatre phrases, deux poignées de main. Mon futur propriétaire était ce charmant compositeur, Sylvain Valned, dont les refrains ont passé par toutes les

bouches, et qui donne, la semaine prochaine, son premier opéra : il est plus solide, je vous jure, que ses constructions. Quelques jours auparavant j'avais été lui demander une place, cette place je l'avais reçue le matin même, c'est vous dire que je ne laissai pas échapper l'occasion qui se présentait pour moi de le remercier.

— C'est moi qui vous remercie, au contraire : des mains comme les vôtres ne se rencontrent pas au bout de tous les bras.

— En vérité, cher ami, il n'y a que vous au monde pour...

— Achevez ?

— Pour faire un compliment à quelqu'un, en lui disant qu'il a de grandes mains.

— C'est pour mieux m'applaudir ! répondit-il avec la voix du loup qui fit si peur au petit Chaperon Rouge.

— A la bonne heure ! — autrement personne ne vous croirait, à commencer par mon parfumeur : je gante sept et demi.

— Vengez-vous ! je gante huit... quand je me gante, ce qui n'arrive pas souvent, je vous prie de le croire.

— Le fait est que je ne vous ai jamais vu de gants.

— Et pourtant j'en ai toujours.

— Même à présent ? fis-je en indiquant sa main nue.

— Oui... mais au fond de ma poche.

En effet, il en tira trois paires : une blanche et deux noires, mais je vous laisse à deviner laquelle était la plus noire des trois.

Je m'inclinai.

— Vous venez du salon ? — fit Sylvain, après son exhibition.

— Oui, je ne vous y ai pas aperçu. Il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Une vingtaine de polkas, à peine. — Vons aimez le monde ?

— Cela dépend du monde.

— Est-ce que vous en connaissez de différentes espèces ? — La bonne compagnie, un mot vide, un salon plein, où il y a d'un côté cinquante femmes avec des robes blanches et de l'autre cinquante hommes avec des habits noirs, c'est-à-dire cent personnes qui ne se sont jamais vues, qui ne se reverront jamais, et qui passent toute une soirée à se marcher sur les pieds comme si elles se connaissaient depuis l'enfance. Vous êtes marié—c'est une supposition,—vous possédez une jeune fille charmante, qui n'a des yeux que pour vous voir, des lèvres que pour vous sourire ; qui s'appuie

radieuse sur votre bras, et devant la chambre de laquelle vous passez sur la pointe des pieds pour ne pas troubler son sommeil, qui rêve de vous. Elle ne sait rien de la vie, cette fleur éclose au bord de votre chemin, et que, voyageur d'un jour, vous venez de cueillir, et, penchée sur votre épaule, elle ouvre ses grands yeux rêveurs à vos récits d'autrefois, à vos projets de l'avenir, — cette île toujours verte pour ceux qui s'aiment. Son cœur, son gentil cœur qui bat, est un livre vierge que nul n'a ouvert encore, et que vous feuilletez, vous, d'un doigt craintif et recueilli. Le mot amour, écrit en lettres éternelles, c'est elle qui vous le montre et c'est vous qui l'épelez! — Vous l'aimez avec tout ce que vous avez de jeune, de fort et d'enthousiaste; comme Dieu, qui a fait l'ombre à côté du soleil, il y a dans votre affection pour elle une grande place réservée à l'amitié, — qui est l'ombre de l'amour. A certaines heures, à certaines poses, elle vous rappelle votre sœur. N'ont-elles pas le même âge et peut-être aussi sa robe ressemble-t-elle à une robe que vous connaissez? — Alors vous l'embrassez, comme vous embrassiez votre sœur, sur les deux joues, — des baisers qui sonnent. D'autres fois, les jours où le ciel est couleur de spleen, vous sentez un long sanglot intérieur et votre

âme qui déborde. A ces moments, ce qu'il vous faut, ce qu'il faut à votre cœur qui plie, ce ne sont ni des caresses, ni des protestations, ni des élans de sympathie, mais un doux serrement de main, une parole simple et cordiale, une émotion pleine et retenue. Vous songez alors à votre mère, qui doucement essuyait les larmes de vos premières douleurs, qui savait relever votre force agenouillée, qui donnait un nom aux tristesses sans nom que vous ressentiez, et qui, pour en effacer les rides, mettait un baiser sur votre front. Votre femme est là devant vous, le fauteuil sur lequel elle est assise fut occupé par celle que vous regrettez; les paroles se pressent sur vos lèvres décolorées, elle y répond par les paroles d'autrefois, elle retient votre main que le découragement crispe, ainsi que l'absente la retenait; elle a des sourires voilés pareils à d'autres sourires, et ce qu'elle vous dit alors, ses consolations aimantes réveillent en vous une voix éteinte. La chère ombre a pris un corps, le ciel qu'elle ne devait pas quitter, elle l'a quitté pour vous soutenir, et, rêve ou réalité, c'est bien votre mère que vous revoyez à cette heure douloureuse. Rajeuni, vous retrouvez vos lèvres d'enfant pour l'embrasser au front, avec lenteur. Oui, c'est bien votre sœur, votre mère et votre femme, la

compagne pour laquelle vous avez toutes les tendresses, tous les dévouements et tous les respects de l'amour réel. Heureux, trois fois heureux celui qui l'a rencontrée au seuil de sa vie, et qui jeune a ouvert à cette jeunesse radieuse sa maison en fête! Heureux, trois fois heureux celui-là! Il a trouvé la femme philosophale! — Entendez-vous cette ritournelle? — C'est une valse. Un monsieur passe avec des gants blancs : — Valsez-vous, madame? et madame quitte sa chaise, son éventail et son bouquet; elle tourne ses bras vers cet inconnu tendu de noir comme une porte en deuil; et le tourbillon les emporte! — Le rêveur au cachet, courbé en deux sur le piano qu'il assassine, regarde tristement la pendule qui marche à minutes comptées, tandis que la foule, prise de vertige, danse extravagamment aux sons de cet orchestre de Barbarie! — Il joue, le pauvre homme, et son front sue et ses doigts suent, et il pense à sa femme qui l'attend dans la chambre glaciale, et il voit son enfant, rouge de fièvre, qui colle à la tasse vide sa bouche en feu. — Les danseurs passent et passent sans cesse! — Les belles dentelles, les splendides robes! — Sa femme a vendu ce matin sa robe d'épousée; — on dansait aussi ce jour-là dans la maison du pauvre homme! — La douce atmosphère

qui vous baigne! et comme le corps se plonge en ce bain parfumé! mais lui a froid maintenant, sa femme et son petit ne grelottent-ils pas? sa femme et son enfant qui l'attendent.—Voici des laquais qui paraissent, surchargés de plateaux aux mille pâtisseries : lorsqu'il est parti, il n'y avait plus de pain à la maison, et, tandis que les verres de punch se vident, il croit entendre la voix de son enfant qui lui crie : J'ai soif! et un long frisson le parcourt! — Les danseurs passent et passent sans cesse! — Voyez cette ombre qui s'avance rieuse; ses cheveux pendent à demi défaits sur sa robe, et chaque soir ce métier recommence; et chaque soir vous la jetez ainsi, demi-nue dans sa toilette de bal, au premier danseur qui s'incline devant elle. — Et le père qui a amené là sa fille, voyant qu'elle ronge ses poings gantés, seule sur sa banquette, tandis que les autres tourbillonnent, dit à un ami : Mais faites-donc danser ma fille! — c'est-à-dire : Mais pressez-la donc tremblante contre votre habit fripé; respirez l'haleine de ses seize ans en fleur; parlez-lui, entre deux contredanses, du pays où les baisers fleurissent, et laissez-lui, en la quittant, haletante, énervée, quelques-uns de ces troubles inconnus dont elle rêvera ce soir, dans sa chambre virginale, et dont sa virginité

pleurera demain! — Voilà le monde, cher ami, voilà vos soirées. Prenez une maison qui a cinq étages, aux cinq étages on joue la même comédie; la jeune fille y apprend à tromper sa mère, la mère à tromper son mari, c'est de rigueur! — Que me parlez-vous de bonne compagnie? — N'est-elle pas partout semblable? — Pour ma part, si je préfère les bals du premier étage, c'est qu'il y a moins de marches à monter.

— Soit, je suis de votre avis : on trompe dans les deux camps; l'immoralité figure dans toutes les réunions dansantes comme premier invité; mais vous avouerez, à votre tour, que les formes étant pour beaucoup dans ces sortes de choses, il existe une grande différence entre la bonne société et la mauvaise?

— Oui, il existe une différence, reprit Sylvain, après avoir renversé d'un coup de coude son hôtel de cartes, dont, fort heureusement pour moi, je n'occupais pas encore l'entre-sol; et cette différence, la voici : dans la bonne société on fait du punch avec de l'eau-de-vie à cinq francs, et dans la mauvaise on le fait avec de l'eau-de-vie à quarante sous : c'est une question de rafraîchissement.

J'allais répliquer, mais il continua aussitôt :

— Croyez-moi; on ne gagne rien à aller dans le

monde, si ce n'est un rhume de cerveau en sortant, ou quelquefois une fluxion de poitrine. J'ai souvent entendu dire que pour un artiste, par exemple, il était indispensable de fréquenter la société; ce sont les tailleurs, les bottiers et les parfumeurs qui ont fait courir ce bruit-là, parce que l'*artiste-soirée* use plus d'habits, plus de bottes et plus de gants que celui qui travaille devant sa table ou devant son chevalet. Beaucoup d'artistes croient, grâce aux fausses maximes mises en circulation par les fournisseurs que je viens de vous indiquer, que, pour arriver à la réputation, il suffit de parader dans un salon, de discuter art entre deux tasses de thé, de se faire plusieurs cercles dévoués où l'on ne jure que par votre nom, parfaitement inconnu des autres mortels, en un mot de montrer sa figure. Moi, je crois qu'il vaut mieux encore montrer ses œuvres; car, quoi qu'on en dise, les gens du monde ne vous rendent jamais les heures qu'ils vous font perdre.—Il est un autre préjugé qui subsistera toujours, parce qu'il est ridicule; j'entends par là la persuasion intime dans laquelle vivent et meurent la majorité des bourgeois, que tous les artistes ont pour maîtresses des femmes du monde. N'est-ce pas à pouffer de rire? Cette femme qui monte furtivement, voile baissé, l'es-

calier boiteux du peintre ***, c'est la marquise***. Cette voiture blasonnée, attelée de deux chevaux pur sang qui brûlent le macadam, c'est l'équipage de la duchesse***, qui se rend aux Délassements-Comiques, où l'on joue la première platitude, mêlée de couplets, de son amant, le littérateur ***. — Faites un roman, et dans ce roman racontez les amours d'une madame de *** quelconque, dont les quartiers de noblesse n'ont jamais existé que dans votre imagination ; et le lendemain un monsieur, rencontrant un autre monsieur, lui dira :—Avez-vous lu le roman de *** ? C'est son histoire avec madame de ***.—Il est bien entendu que vous ne pouvez plus battre monnaie qu'avec votre cœur. Vous avez beaucoup écrit, parce que vous avez beaucoup aimé. Que faire à cela? que répondre? Le pli est pris ; rien ne l'effacera. Tous ceux qui décriront l'intérieur d'un atelier de peintre, comme tous ceux qui l'ont décrit, ne manqueront pas de laisser traîner une femme du monde sur le canapé, entre la table à modèle et le chevalet, côté jardin. Et ainsi jusqu'au dernier artiste, jusqu'à la dernière femme du monde, jusqu'au dernier canapé ; après quoi l'on se rendra dans la vallée de Josaphat.

Un domestique circulait, plateau en main; Sylvain l'appela, prit un verre de punch, et, l'approchant

de ses lèvres, il s'écria en forme de conclusion :

— A Marion, qui n'est pas une femme du monde!

Puis il changea de chaise.

— Encore un grief, fit Sylvain; le dernier, et celui-là m'est personnel. Vous savez si j'adore la musique? Je possède tous les bustes connus de Beethoven, Mozart, Weber, Rossini, Meyerbeer, sur ma cheminée, et leurs partitions dans ma tête. Eh bien, que j'aille encore deux années de suite dans le monde, et je ne pourrai plus voir une note en face; je flanque par la fenêtre mes bustes et mon piano; mais, pour me venger de ceux qui auront tué ma vocation, je les prierai de passer devant ma porte ce jour-là. Vous ne vous figurerez jamais notre supplice! Le piano est bien tranquille dans un coin du salon, les bras croisés; on cause chiffons, littérature, pralines et philosophie; personne ne songe à l'art divin de M. Paul Henrion. Vous entrez : — « Ah! monsieur Sylvain, jouez-nous donc quelque chose. » *Quelque chose!* Comprenez-vous tout ce qu'il y a de féroce dans ces deux mots : *Quelque chose!* Depuis l'âge de quinze ans — vous en avez trente! — on vous a attelé à un piano, on a brisé vos doigts un à un, les gammes ont succédé aux gammes, le papier réglé au papier réglé; lorsque, enfant, vous étiez à table sur

une chaise trop basse, pour vous élever on mettait des livres sur cette chaise, et votre père avait soin de choisir les partitions qui devaient développer en vous le goût de la musique. Le jour où vous apercevez les rives, toujours si lointaines, du talent, vous ne regrettez plus votre jeunesse effeuillée au travail; mais le regret vient un beau soir, quand la maîtresse de maison vous tire cette phrase à bout portant : — « Jouez-nous donc *quelque chose !* » Il vient le regret cuisant! Vous êtes sorti découragé, fatigué, brisé, et vous aspirez fortement l'air vivifiant; vous montez un escalier ami pour entendre des banalités qui vous reposent, pour voir un visage qui vous plaît; mais vous avez compté sans le piano : — « Jouez-nous donc *quelque chose !* » Vous avez joué *quelque chose* toute la journée pour gagner votre pain et pour gagner votre gloire; il faut que vous jouiez encore, et que Mozart ou Méhul payent votre tasse de thé et votre chaise! Après le musicien, le poëte, après le poëte, le peintre auquel on demande des croquis; mais il ne leur viendrait jamais à l'idée de prier un banquier de peser de l'or ou de l'argent au milieu du salon, ou d'esquisser un compte courant sur l'album de la maison. Et les dames qui ont pris, on n'a jamais su où, la mauvaise habitude de chanter *le*

Saule! On m'invite à les accompagner. Calamité numéro deux! Après avoir joué *quelque chose*, il est bien juste qu'on chante *quelque chose*. Aussi, dès que je vois une dame quitter sa place et gagner, à pas lents, l'instrument de mon supplice, je cours vite vers la porte; et...

Sylvain s'arrêta court.

— Entendez-vous? me dit-il.

— Parfaitement. J'entends qu'on ouvre le piano. Du courage, Sylvain!

— Vous distinguez une voix, n'est-ce pas?

— Je ne m'étais pas trompé!

Et tout radieux il m'entraîna dans le salon, en répétant: «Venez! venez! c'est elle qui va chanter!» tandis que je m'étonnais de la contradiction qui existait entre ses paroles et sa conduite.

Je ne retrouvai pas le salon tel que je l'avais laissé: les embrasures des fenêtres étaient vides, de la foule il ne restait plus qu'une cinquantaine de personnes; on s'était réuni en cercle, et la conversation, interrompue par *elle*, tirait ses dernières fusées.

Je me blottis dans un coin, à deux pas de Sylvain, qui paraissait plongé dans un rêve extatique. Le piano, vivement éclairé, brillait ainsi qu'un point lumineux; son regard le fixait, immobile, s'abaissant à de courts

intervalles, comme fatigué par une lumière trop vive. Je regardai à mon tour, et ce fut *elle* que j'aperçus dans tout son rayonnement.

Sa main dégantée appuyait sur le piano son corps à demi penché. Je cherchai vainement dans mes souvenirs une figure qui lui ressemblât. Elle était grande, d'un ensemble rêveur et aristocratique ; son teint avait des pâleurs exquises, que faisaient encore ressortir l'incarnat de ses lèvres royales et le noir vif de ses longs sourcils dont les arcs réguliers semblaient tracés par le pinceau. Ni fleurs ni plumes dans ses cheveux, qu'elle avait séparés en deux bandeaux puissants et tordus par derrière en un chignon bas. Une longue robe de velours noir l'enveloppait tout entière et projetait son ombre molle sur le col le plus blanc que l'amour ait plié. Des yeux limpides et profonds, où la pensée étincelait, des oreilles faites aux confidences, une main qui semblait de marbre et qui rappelait, dans sa perfection, les mains de mademoiselle Georges, signées Phidias, figurez-vous tout cela, évoquez cette ombre, habillez-la d'une robe de velours noir sans dentelles, sans diamants, et vous aurez devant vous cette ruisselante beauté qui chantait hier soir chez la princesse d'Ol-Neff.

Lorsqu'elle eut fini, un frémissement parcourut l'assemblée, un long bravo vint se briser à ses pieds comme une vague. Je regardai autour de moi; Sylvain avait disparu. Il était déjà auprès d'elle, et à ses sourires je vis qu'il la complimentait. Cette femme m'avait profondément impressionné, et je pensai alors, malgré moi, à la *Joconde* de Léonard de Vinci : mais *elle* me parut plus passionnément belle.

On allait partir ; je la regardai fixement une dernière fois, et j'aperçus un mince ruban rose qui entourait son cou : ce ruban fané, à la couleur passée et devenue incertaine, ressemblait assez à une blessure.

Je courus rejoindre Sylvain.

— Comment se nomme cette femme ?

— Madame Durand.

Ce nom était plein de désillusions.

— N'est-ce pas qu'elle est belle ?

— Oui, elle est bien belle.

— Et quelle voix !

— Je ne l'ai pas entendue.

— Comment ?

— Je la regardais.

— Vous n'êtes pas musicien, je vous pardonne.

— Est-ce que vous la connaissez ?

— Oui.

— Beaucoup ?

— Beaucoup.

— Expliquez-moi alors un mystère.

— Quel est-il?

— Il est rose, — c'est un ruban, à moitié déteint, qu'elle porte à son cou.

— Parfaitement.

— Est-ce une relique ou un souvenir?

— Tous les deux.

— Est-ce qu'elle le met tous les jours, ce ruban?

— Non.

— Ah!

— Elle le met tous les trois jours.

— Vous riez.

— Regardez-moi.

J'étais fort intrigué : il ne riait pas.

— Comment savez-vous cela? lui dis-je.

— Mon cher ami, je connais très-peu madame Durand, c'est-à-dire que je ne vais pas chez elle, et je la connais beaucoup, c'est-à-dire que je connais l'histoire de sa vie.

— Vous?

— Moi. Je vous la conterai un de ces jours.

— Quel jour?

— Vous êtes bien pressé.

Je ne répondis pas; Sylvain réfléchit quelques instants.

— Avez-vous faim?

— Quel rapport?...

— Avez-vous faim?

— Eh bien, oui, j'ai faim.

— Très-faim?

— Horriblement faim.

— Bravo! Allons au Café de Paris, soupons, et, au dessert, je vous conterai...

— Quoi?

— L'histoire de madame Durand.

Je poussai un cri de joie; — dix minutes après, nous étions enfermés dans un cabinet, devant un perdreau capitonné de truffes.

Ayant vidé sa dixième coupe de champagne, Sylvain commença en ces termes:

II

A huit heures, il est trop tôt pour se lever, mais il est trop tard pour se rendormir; aussi Lucien, convenablement étendu sur son lit, faisait-il les yeux doux à la rosace de son plafond. Comme après avoir visité une serre, on s'en va en mâchonnant la première fleur qui vous est tombée sous la main, Lucien, qui, la veille, avait entendu *Zampa* à l'Opéra-Comique, rêvait en mâchonnant un brin de mélodie arraché au hasard. *Quand mon cœur a fait son choix* avait toutes ses préférences; mais c'est qu'en vérité cette romance, chantée à mi-lèvres, avait quelque chose de caressant à vous faire venir les baisers à la bouche. Il l'accompagnait, fort justement du reste, en frappant des deux pieds contre la partie basse de son lit de fer. Au dixième couplet,—c'est-à-dire après avoir chanté le même couplet dix fois, — il sauta lestement sur son tapis, passa ses chaussettes, mit ses pantoufles et s'achemina vers son pantalon : son cœur avait fait son choix. Il com-

mença par ouvrir sa fenêtre toute grande; les parfums du matin envahirent sa chambre en se précipitant, comme une bande d'écoliers à laquelle on ouvre la porte de la classe. L'air était doux et tout imprégné de senteurs, il en but une forte gorgée; puis il se mit à contempler le ciel. — Avez-vous étudié la lumière que projette une bougie dans une pièce où l'on a beaucoup fumé? — Le soleil était, ce matin-là, obscurci de la même façon, par de légers nuages grisâtres qui se tenaient immobiles devant lui, et à travers lesquels filtraient des éclaboussures d'or : on avait beaucoup fumé. — La maison dont il habitait le premier, — il faut dire qu'elle n'avait qu'un étage, — était précédée d'une cour, — préface mal pavée, — où se balançaient au vent deux lilas en fleurs sur lesquels l'orage de la veille avait pleuré à verse. Près de l'un d'eux chantait une nichée de moineaux francs, — ces oiseaux en blouse. — Les arbustes semblaient atteints de nostalgie, et, pris d'un bâillement convulsif, ils s'étiraient les branches, comme des gens qui s'éveillent. — Ils ont peut-être mal dormi, pensa Lucien; et, détournant son regard, il le porta machinalement sur la maison qui s'acharnait à lui faire face. Chaque matin il espérait la voir renversée, et chaque matin il la retrouvait de-

bout, grave, impassible dans sa dignité badigeonnée. Je ne sais rien de plus triste que nos maisons modernes, de plus lugubrement idiot que cette maison unique, tirée à cent mille exemplaires par des photographes limousins. Celle que Lucien regardait avait les cinq étâges obligés, recouverts de l'indispensable ton jaune sale, et terminés par l'éternelle terrasse sur laquelle on étend, — depuis les plombiers les plus reculés, — un tapis de zinc qui vous brûle les pieds aux jours de soleil, et qui, dès qu'il pleut, inonde votre appartement. S'y promener est impossible par le vertige qu'il y fait; autant habiter la plate-forme de l'Arc de Triomphe. — Les volets étaient hermétiquement fermés, du haut en bas, comme pour dire aux passants : ici l'on dort. Lucien roula une cigarette, l'alluma et s'en fut, laissant après lui de longues traînées de nuages blancs, donner le bonjour à son pot à eau et à sa cuvette, — logés sur le derrière. Son cabinet de toilette, bâti sur une cour étroite et noire, était fort mal éclairé par un jour trouble que lui renvoyait le corps de logis situé dans le fond. Ce corps de logis avait pour principaux locataires des sergents de ville : du cabinet de Lucien, on avait vue sur des tricornes. — Tandis qu'il fait sa toilette, je vais vous esquisser son portrait.

Lucien est grand, — ayant la taille de 1,750 millimètres, dit son passe-port, — son visage est rond, un peu fort ; — son teint, changeant comme le ciel, passe du gris pâle au rouge le plus violent ; — sa bouche est très-réussie, petite comme une bouche de femme, et surmontée d'une moustache imperceptible ; — un nez accidenté, — de grands yeux bleus, avec des reflets de velours, garnis de longs cils, — des cheveux blonds à s'y perdre, qu'il renverse sans cesse en un coup de vent ; — une raie au milieu de la tête, ce qui est prétentieux, et une barbe, au profit de laquelle il a résolu le problème du tortillement perpétuel ; — voilà pour son physique. J'ai oublié son front, — il en possède un pourtant ; mais, comme la dernière fois que je l'ai rencontré, il avait son chapeau, je n'en saurais trop que dire : j'attends qu'il me salue pour vous en parler. — Dans un atelier où il passait dernièrement, quelqu'un lui trouvait une vague ressemblance avec Jésus-Christ, — vu de la coiffure ; — un autre le comparait physiquement à M. Mélingue, ce qui est bien plus flatteur ; — enfin un troisième, brochant sur le tout, le retrouvait dans ce portrait de Raphaël qu'on voit dans la grande galerie du Louvre ; — à quoi il répondait : — qu'il ne parlait jamais religion ; — que M. Mé-

lingue avait assez de particularités, sans qu'on eût besoin de lui ajouter celle de sa ressemblance, — et qu'en ce qui touchait Raphaël, il acceptait la gracieuseté, regrettant toutefois qu'elle ne lui vînt pas de la Fornarina.

— En somme, Lucien était très-laid, trois cent soixante-quatre fois par an; Dieu ne lui avait accordé qu'un jour de beauté pris au hasard; — si toutes les années avaient été bissextiles, il aurait fait des conquêtes. — Mais c'était surtout un grand enfant, — 1,750 millimètres, — d'un caractère indéfinissable et baroque. Un Dieu, — amateur de curiosités, — l'aurait gardé pour son étagère. — Il restait de longues journées à pleurer sur le cadavre d'une mouche écrasée entre deux livres. — D'autres fois, il se rendait au cimetière et se tordait de rire sur les tombes, — ce qui fit croire à beaucoup de ses amis que ses créanciers étaient enterrés là. Il était timide à l'excès, et audacieux jusqu'à la démence. — Seul, avec une femme qu'il aimait, à laquelle il avait adressé mentalement des discours sans fin, semés de baisers de rhétorique, il restait des heures entières sans rien dire, le regard noyé, et rêvant aux bottes qu'il devait essayer le lendemain. Replongé dans sa solitude, il recommençait ses déclarations brûlantes, et, songeant tout à coup à l'opinion que cette femme

avait dû emporter de lui, il restait jusqu'au matin sur son parquet à sangloter. On le rencontrait, en janvier, son caleçon sous le bras, allant prendre un bain froid, et son charbonnier assurait ne lui avoir fourni du charbon de terre qu'au mois de juillet. — Il lui arrivait souvent d'entrer au Café de Paris à six heures, de demander d'abord du fromage, puis des légumes, ensuite de la viande et de finir son repas par le potage : — cent fois par an, il dînait ainsi à reculons. — Un jour, il reçut avec des égards infinis son tailleur qui était venu l'injure à la bouche, l'invita à déjeuner, et lui porta — lui-même — un panier de certain médoc que le tailleur trouvait excellent; —mais, une heure après, il jetait à la porte, de la façon la plus brutale, un monsieur qui lui amenait mille francs dans une sacoche. Une autre fois, il envoya à son bottier une branche de *ne m'oubliez pas,* — pour lui rappeler sa patrie, disait-il; — mais le bottier comprit autrement : il expédia la facture. — La chronique racontait qu'il avait passé sept ans au bagne de Brest pour avoir assassiné un monsieur qui s'était permis d'éternuer tandis qu'il lisait le *Dieu est toujours là* de Victor Hugo, et des douaniers qui avaient ouvert sa malle, lors de son voyage en Allemagne, gagnèrent, en voyant qu'elle ne

renfermait que les œuvres complètes d'Alfred de Musset, un ébahissement qu'ils ont fidèlement légué à leur famille. — Lucien ne comptait que quelques amis, et il disait qu'il n'avait plus de cœur, le leur ayant donné tout entier. Il haïssait la foule, qu'elle se tînt sur les boulevards, ou dans ces brasseries littéraires, où l'on consomme des grogs au réalisme. — Il n'avait aimé qu'une fois en sa vie, comme un enfant et comme un poëte, avec une exagération vraie; — la dame l'avait quitté, après quelques mois de champagne et d'amour, le trouvant insociable. — De son cœur brisé elle ne voulut rien savoir, — ce qui n'empêcha pas Lucien de lui en envoyer les morceaux par un commissionnaire. — Puis il prit les lettres de cette belle insouciante, — la valeur de deux volumes compacts, — les ensevelit dans une grande feuille de papier blanc qu'il cacheta de noir, et écrivit sur l'enveloppe, — en majuscules :

Ci-gît mon cœur,
Né le 11 *juillet* 1853,
Mort le 22 *août* 18...
Aimez pour lui ! —

E finita la musica ! — Il vécut sans amour, ne com-

prenant pas ces liaisons d'un soir, qui naissent avec la lune pour finir avec le soleil, et qu'on sût dire à quelqu'un : — Je vous aime! — autrement qu'avec son cœur. N'ayant que cinq cents francs, il les aurait jetés joyeusement par les fenêtres de sa maîtresse; mais il serait mort de dégoût avant de laisser vingt francs sur le marbre de sa cheminée. — C'était, je vous l'ai dit, un singulier garçon. — Il avait fait mettre un crêpe à son chapeau, et portait son deuil courageusement; — mais lorsqu'il avait eu le malheur de rencontrer des amoureux enlacés, jasant le long de la haie en fleurs, il rentrait chez lui tout en larmes : — c'était ses jours de pluie.

Lucien avait vingt-deux ans, et ne faisait rien, ou, — ce qui revient au même, — il faisait de la littérature.

Lorsqu'il rentra, neuf heures et demie sonnaient à sa montre; — il avait donné quatre-vingt-dix minutes de son existence au vinaigre de Bully. S'étant regardé dans la glace Louis XV qui surmontait sa cheminée, il vint s'asseoir devant la fenêtre, et commença, — armé d'une lime, l'inspection de ses doigts; — il avait de l'esprit jusqu'au bout des ongles, ce qui fit que le travail dura longtemps. — Dans l'intervalle les croisées voisines s'étaient ouvertes, et Lucien voyait arri-

ver avec effroi l'instant néfaste où il allait plonger dans l'intérieur — orné de glaces — de ses vis-à-vis, et exposer sa face rubiconde à des regards effarés de sommeil. — Il faut bien l'avouer, cette maison était habitée de la façon la plus déplorable, et jamais propriétaire n'avait réuni plus vilains échantillons de la race humaine. — Lucien avait choisi, pour les juger, le moment où le bourgeois fait son ménage et secoue ses ordures sur la voie publique : — ils étaient sortis déshonorés de cette épreuve qu'il appelait *le quart d'heure des tapis*. — Les personnages du second étage, — un gros monsieur, — une grosse femme, — un gros enfant et une grosse bonne, — occupaient la première page du recueil de ses antipathies. — L'extravagance de leurs têtes en carton, l'insipidité de leurs regards qui possédaient toutes les langueurs des yeux de poisson cuit, leurs bouches, fendues comme des tirelires, aux lèvres épaisses et pendantes, étaient autant d'atrocités proverbiales dans le cercle des amis de Lucien. — Fort heureusement pour lui, aucun de ces monstres ne se montrait à l'horizon ; — ils cuvaient encore leurs inepties de la veille. — Se rappelant alors qu'il avait promis à Flambier d'aller voir le tableau qu'il envoyait à l'exposition, — une toile où deux personnages se mas-

sacraient comme quatre, — Lucien tira son rideau, — *proh pudor!* — et se mit en devoir de procéder à son habillement — complet. Cette occupation terminée, il écarta vivement le rideau pour s'assurer de l'état de la température. Mais il recula aussitôt, en lançant au ciel un gigantesque cri d'étonnement, — ce cri eut de l'écho, mais il revint en un éclat de rire sonore. Lucien courut à son calendrier, — 16 avril, — s'il avait payé son terme la veille, il aurait su le quantième; — il ne l'avait pas payé, — il ne savait pas le quantième, — 16 avril! — ce fut pour lui un trait de lumière. — Il retourna à la fenêtre, l'œil tendu, et comprimant son cœur qui carillonnait comme une horloge. — Émotion perdue! — la vision avait fui. — C'était une gracieuse figure qu'il avait contemplée, — l'espace d'une minute, — à ce second étage maudit, ouvrant, d'un doigt encore ensommeillé, la persienne au jour vainqueur: — toute vêtue de blanc, avec ses longs cheveux noirs pendants, et fièrement ébouriffés par la main des rêves.— Ses joues, aux nuances de rose-thé, que baignait une clarté adoucie, gardaient encore l'empreinte des plis de l'oreiller; — visage renversé, elle regardait le soleil levant avec ses yeux d'aigle. — Elle avait aperçu Lucien tandis qu'il consultait l'atmosphère, e

comme il semblait fort indécis, son paletot à la main, elle était partie d'un long éclat de rire, plein de franchise et de jeunesse, qui ne pouvait appartenir aux lèvres de ses voisins habituels : Lucien avait relevé la tête, et salué respectueusement l'ange qui lui tombait ainsi du ciel, — en camisole. Nouvel éclat de rire, après quoi la fenêtre se ferma, et ce que Lucien vit, — à son retour du calendrier, — ce fut une ombre qui allait s'effaçant derrière les rideaux de tulle. — Il prit son chapeau, et courut aux informations chez le concierge de la grande maison, avec cette sérénité que donnent une conscience pure et un porte-monnaie garni. — Les bourgeois de Damoclès étaient déménagés de la veille, et la nouvelle locataire qui les remplaçait était une jeune fille de dix-huit ans, seule avec une infinité de cartons.—Une bien bonne personne, ajouta la concierge, qui ne fait que rire du matin au soir!—On allait lui dire son nom;—Lucien ne voulut pas l'entendre.—Pour lui, elle se nommait mademoiselle Éclat-de-Rire.

Éclat-de-Rire, Éclat-de-Rire! nom charmant, parti de lèvres charmantes! — Éclat-de-Rire, oui c'est ainsi qu'il fallait l'appeler, cette enfant en belle humeur! — — Éclat de rire, éclat de beauté, éclat de jeunesse aussi!

Lucien marchait lentement au bras de son ombre qu'il évoquait sans cesse : — tout à coup la vie lui paraissait meilleure qu'aux autres jours, — l'air sentait bon, et chaque passant, qui ôtait son chapeau, semblait saluer son bonheur. — Il la revoyait à sa fenêtre, et s'arrêtait court comme pour la contempler encore. — Son cœur, qu'il n'avait pas remonté depuis un an, se remit à battre, et son oreille était pleine de clochettes qui sonnaient joyeusement. — Mystère étrange ! — il avait suffi d'un regard pour métamorphoser Lucien ; il se racontait ses souffrances passées, ainsi qu'on raconte au réveil le cauchemar qui vous a obsédé. — Sa passion lui parut mesquine ; — ses lettres ensevelies, qu'il relisait intérieurement, étaient autant de platitudes ridicules ; — le chœur de ses souvenirs chantait faux, — et pourtant ces souvenirs étaient douloureux la veille encore, — et pourtant il avait pleuré sur ces lettres ses premières larmes ; — il les avait baisées longuement, — il leur devait ses meilleures joies et ses plus chères blessures ; — et pourtant cette femme qu'il foulait aux pieds, cette première maîtresse avait été son premier amour ! — Il ne l'écoutait plus, la voix qui disait : — Oui, l'on te rendra les paradis fermés, tes délires éteints ; — oui, l'on te rendra en amour

ce que tu auras donné en pleurs, en radieux jours les veilles fiévreuses; — oui, l'on te rendra ce que tu as perdu, dévouement, tendresse, illusions, espérances; — oui, l'on te rendra tout cela; — mais tes vingt ans, te les rendra-t-on? — Hélas! ils sont perdus à jamais ces premiers élans de la vie, ces premiers enlacements, ces premiers balbutiements du cœur! — Elles sont effeuillées les premières fleurs, et les premiers parfums dissipés! — Inclinons-nous, agenouillons-nous, pieusement, front découvert, sur la tombe où dort notre premier amour!

Lucien ne savait rien de cette femme qu'il avait entrevue, ni son nom, ni son âge. — D'où venait-elle? — Où allait-elle? — Était-elle intelligente ou stupide? — Préférait-elle Paul de Kock à Lamartine, et la limonade gazeuse au champagne? Son cœur était-il doublé de poésie rose, ou d'un commis de nouveautés, adoré les dimanches et fêtes, après la fermeture du magasin? — Avait-elle même un cœur? — Lucien ignorait tout cela, mais il savait qu'elle était ravissante, — qu'une femme qui rit aux éclats doit avoir les dents blanches, — et qu'il y avait bien longtemps déjà qu'il n'avait pas aimé. — Le mois de mai venait de faire sa rentrée triomphale; — il sentait des baisers dans l'air,

— et comme il se rappelait avoir vu, l'autre matin, des oiseaux qui bâtissaient leur nid, il se demandait pourquoi il ne bâtirait pas le sien? — Sa jeunesse était là qui plaidait la cause du nouvel amour, et comme elle plaidait bien, il consentit à perdre le procès de ses souvenirs; — et puis que peut un homme, quelque fort qu'il soit, contre son cœur, — cet éternel enfant? — Lucien avait bien juré de n'aimer plus, mais ces serments de neige allaient se fondre, au premier rayon de soleil, au premier regard, en larmes de reconnaissance et de joie, — mais les mains blanches de mademoiselle Éclat-de-Rire devaient bientôt arracher, en se jouant, les tentures de deuil qu'il avait clouées aux portes de sa vie. — L'amour est mort? — Vive l'amour!

— Dès demain, je jette des baisers dans ses carreaux, fut la conclusion de Lucien, tandis qu'il frappait à la porte de l'atelier de Flambier.

Celui-ci fumait un cigare Gambier, immobile devant son chevalet, palette en main. — Sa jambe gauche emprisonnée dans une culotte de satin, dont la blancheur remontait au règne de Louis XV le Bien-Aimé, — se mirait complaisamment devant une longue glace posée à terre, qu'il ne quittait pas des yeux, tout en peignant. Sa jambe droite, comme une jambe qui a dix mille

livres de rente, prenait l'air. — Au bruit de la porte, Flambier releva la tête.

— Bonjour Lucien ! — fit-il en apercevant son ami, — grand bonjour ! — Je ne te donne pas la main, n'en ayant pas une seule à ma disposition pour le moment ; mais ce qui est égaré n'est pas perdu, dit la sagesse des nations ; je suis à toi dans cinq minutes.

Pour toute réponse, Lucien alla s'étendre sur le canapé qui occupait le fond de l'atelier, après avoir eu soin de coiffer de son chapeau l'inoffensif Germanicus qui regarde ses pieds. Distinguant alors la façon fantastique dont Flambier était culotté :

— Tu vas dans le monde ? — demanda-t-il.

— Vandale ! tu ne vois donc pas que je me pose un mouvement ? — Jambe d'expression ! — hurla Flambier. Vive la peinture de genre ! une culotte de satin qui cause avec une robe de soie, ça se vend comme des contremarques !

Et, jetant là ses pinceaux, il vint tomber sur le canapé à côté de Lucien : les élastiques en gémirent.

III

Flambier, arrivé à l'âge heureux de trente ans, fabriquait de la peinture *déjeunatoire*, avec ce brio et ce laisser aller qui caractérisent nos artistes modernes, dont les produits ont fait de la rue Laffite une longue avenue plantée de croûtes. Là, tous les paysages se suivent et se ressemblent :—une mare dans laquelle barbotent trois canards (les audacieux en mettent quatre), une ferme à gauche, au fond quelques arbres éplorés; c'est tout. Le bourgeois qui possède une de ces toiles peut impunément passer l'été à Paris; il a de la vraie campagne, un air sain, de l'eau, de l'ombrage accrochés à son mur.—Même système pour les tableaux de genre: — toujours un petit marquis et une petite marquise, qui prennent le café devant une table Louis XV (le café paraît plus ou moins bon, selon le degré de talent de l'artiste); — toujours un petit monsieur (plus Louis XV que jamais) qui range sa bibliothèque; — toujours un petit monsieur qui se promène, un livre entre les

doigts (chez certains peintres on peut lire le texte par-dessus son épaule, ce qui est très-apprécié des amateurs) ; — toujours une petite marquise, légèrement vêtue, qui bâille sur une chaise longue, tandis que son pied sans mule prend des poses capricieuses, — sujets chers à la vieillesse ! — Ces toiles sont ordinairement grandes comme la main ; chez les habiles, elles prennent les proportions d'une carte de visite. Nos artistes ont résolu le problème de la peinture portative : ils font des tableaux de poche. — Flambier passait indifféremment d'un portrait de haut dignitaire aux bruyantes fanfares, aux vestes rouges, aux chiens pur sang d'une chasse princière, ce qui lui faisait dire que son atelier était situé entre *Court et Jadin.* Sans prétention aucune, poussant le dévouement jusqu'à l'héroïsme et l'esprit jusqu'à l'à peu près, Flambier était aimé à cent ateliers à la ronde. Comme on était sûr de trouver chez lui de la franchise, des conseils et du tabac, chacun y venait enfumer sa vie.

Ils se mirent à parler de la pluie et du beau temps ; la pluie, c'était leur tristesse commune, la souffrance de l'artiste qui voit ses jours décroître et sa tâche augmenter. — Le beau temps, c'était leur rêve de gloire, c'était le labeur récompensé, et pour Lucien, c'était

son amour nouveau. — Il raconta à Flambier l'apparition de mademoiselle Éclat-de-Rire, sa beauté, son élégance et le trouble qu'elle avait jeté dans son cœur. — Il fit défiler tous ses projets un à un, ses espoirs, ses craintes, et passa ainsi la revue de son avenir. — «M'aimera-t-elle?» demandait-t-il à son ami, et, sans attendre la réponse, il arrangeait sa vie comme si elle avait répondu elle-même affirmativement. Il la voyait à son bras, doucement appuyée, courant à travers les plaines blondes; ils s'arrêtaient sous les lilas en fleur, et la brise tiède secouait des gouttes de rosée sur leurs fronts inondés de soleil; elle s'avançait vers le ruisseau jaseur, dont les vagues bleues baisaient, avec leurs lèvres d'argent, les roses de son pied nu. — Et puis c'était l'hiver, le coin du feu, le coin du cœur! — C'était la chambre close, le feu pétillant, les confidences faites tout bas et les serments qui s'envolent! — C'était cette existence à deux, cette forte jeunesse qui porte un amour fort! — C'était l'amour libre, hardi, dans un corps sain et jeune; l'amour enfin, l'amour des gens qui ont quarante ans — à deux. Mais un doute venait qui renversait tous ces châteaux en Espagne amoureux. Mademoiselle Éclat-de-Rire avait peut-être un amant? — Flambier soutenait qu'elle n'en devait pas avoir, et il

ajoutait, comme preuve à l'appui, que si elle était venue habiter sa rue, lorsqu'il y a mille rues à Paris, et la maison située en face de lui, lorsqu'il y a cent mille maisons ailleurs, c'est qu'elle avait une mission à remplir. — Cette mission consistait à adorer Lucien dans le plus bref délai. — Lucien regrettait de n'avoir que deux mains pour applaudir à un raisonnement aussi judicieux, mais il applaudissait à tout rompre avec les deux mains qu'il avait.

A ce moment, six heures sonnèrent bruyamment à son estomac. — Celui de Flambier, qui allait comme Vachette, marquait six heures et demie.

— Diable, diable! nous nous sommes oubliés! — L'amour est une belle chose — qui creuse! Nous dînons ensemble, Lucien?

— Oui. — Bravo! — Laisse-moi laver la tête à mes pinceaux, et nous partons.

Lucien se leva, alluma une cigarette, et se mit à fouiller les toiles de Flambier pour passer le temps. Il s'arrêta surtout à un panneau, dont le premier plan représentait deux amoureux enlacés; — au fond, deux pigeons se becquetaient. — Comme il restait sans bouger, enfoui dans un rêve, Flambier vint lui frapper sur l'épaule.

— Tu dors?

— Non; je regarde.

— Joli sujet?

— Oui. L'amoureux me ressemble.

— Pas encore! — Que penses-tu des pigeons?

— Je pense qu'ils sont bien heureux!

— Tu ne les trouves pas charmants?

— Si; mais ils manquent de crapaudine.

Le lendemain, à midi, mademoiselle Éclat-de-Rire parut à sa fenêtre. — Lucien, qui la guettait, vit alors qu'il s'était complétement trompé sur son compte: — elle était cent fois plus belle qu'il ne le croyait. A travers ses rideaux, il l'avait aperçue se peigner: elle marchait sur ses cheveux; — en la contemplant dans son négligé charmant, il comprit la mutilation de la Vénus de Milo: c'était mademoiselle Éclat-de-Rire qui lui avait volé ses bras.

Lucien prit son lord Byron sur ses genoux, roula un fauteuil devant la croisée qu'il ouvrit toute grande, et se mit à lire *le Giaour* avec un sérieux d'autant plus réel, que le volume se trouvait posé à l'envers. — Ses yeux traversaient sans cesse la rue et venaient s'abattre joyeusement chez sa voisine. Celle-ci trottait dans sa chambre, époussetant par ici, essuyant par là, et riant

3*

un peu partout. C'était une petite boîte qu'elle amenait sur le rebord de la fenêtre, et à laquelle elle faisait sa toilette du matin; — ses bottines, blanches de poussière, qu'elle tapait l'une contre l'autre, comme les claqueurs applaudissent; — un ruban qu'elle pliait avec soin; — le bouquet de la veille, tout défleuri, qu'elle jetait sur le pavé, au vent et à l'oubli; — tout cela avec des mouvements d'une suavité délicieuse, d'une grâce complète. — Elle allait et venait, changeant, dérangeant, touchant à tout, sans jamais se poser, à la façon des oiseaux. Ce manége dura une heure, pendant laquelle Lucien ne bougea pas de la fenêtre, — de mademoiselle Éclat-de-Rire. Il s'amusait à ce jeu d'enfant, il aurait voulu être chacun des objets que ses doigts touchaient : — la boîte qui avait contenu ses secrets, — la bottine qui soutenait son pied, — le ruban qui entourait son cou; — quant au bouquet, il ne pouvait songer sans tristesse qu'elle l'avait jeté dans la rue, et que c'était peut-être là le sort qui lui était réservé; mais il se disait aussi que ces fleurs avaient effleuré sa bouche, et que ce n'était pas payer trop cher de telles ivresses que de les payer de sa vie.

Une idée folle traversa sa cervelle; — il descendit, nu-tête : le bouquet était tombé devant sa porte. Lors-

qu'il fut remonté, il montra à mademoiselle Éclat-de-Rire les fleurs qu'il venait de ramasser, et lui envoya un long baiser. Celle-ci se recula aussitôt; mais, comme elle allait fermer la fenêtre, tout son sang reflua vers son visage : le baiser l'avait atteinte en pleines lèvres.

Flambier vint, qui félicita Lucien de sa première escarmouche. Mademoiselle Éclat-de-Rire reçut aussi une visite : une jeune femme, accompagnée d'un monsieur qui pouvait bien avoir quatre ans, et possédait la plus jolie figure d'échappé du ciel qu'on pût voir. Mademoiselle Éclat-de-Rire le prit dans ses bras, et couvrit de caresses lentes ses cheveux blonds, son petit front rêveur, sa bouche à peine entr'ouverte, et ses grands yeux étonnés. L'enfant l'embrassa à son tour, mais, comme il avait de petites lèvres, il lui donnait deux baisers pour un, afin qu'elle n'y perdît rien. — Lucien, qui les regardait, sentit une larme dégringoler le long de sa joue : — à quoi pensait-il ? Je l'ignore.

La jeune femme partit, quelques minutes après, en laissant son enfant. Mademoiselle Éclat-de-Rire s'empara de lui avidement, et s'y livra tout entière. Elle l'installa dans un grand fauteuil, et, prenant un coussin, s'assit à ses pieds. Elle retrouva dans ses souvenirs les paroles qu'on lui disait lorsqu'elle était

petite pour les redire à ce cher petit. Elle lui retira ses petits gants, et rajusta sa collerette. Ils se mirent à jouer avec des cris, des rires et des caresses à n'en plus finir. Il y avait dans cette jeune fille une sorte d'exubérance d'affection, de trop plein d'amour, de besoin de tendresse, qu'elle épanchait délicieusement, comme pour oublier ou pour se souvenir. L'enfant eut sommeil, elle le prit alors et l'alla porter sur son lit. Puis, comme il tenait les yeux ouverts, elle commença une de ces chansons impossibles à noter, écho de l'enfance, qui va se transmettant de berceau en berceau. Elle avait une voix douce et pleine, avec des accentuations suaves et des notes qui vibraient. Elle chantait, sans nul souci des règles musicales, et, courant au hasard, tantôt par la large route, tantôt par les sentiers étroits, elle faisait des rencontres de grande artiste. Chez elle, le sentiment remplaçait l'art; en l'écoutant on songeait à ces belles nuits d'été, remplies de senteurs et d'harmonies, que la brise berce amoureusement, et dont le silence bleu n'est troublé que par le chant lointain du rossignol mélancolique qui célèbre l'amour, la jeunesse, la beauté, la souffrance et la joie, toutes les chansons humaines, avec des refrains que personne ne lui a répétés, et qu'il tient du ciel. Mademoi-

selle Éclat-de-Rire avait été formée à la même école : c'est une fauvette qui lui avait appris à déchiffrer les partitions du bon Dieu. Lucien éprouva une joie ineffable ; — artiste, il venait de découvrir en elle une sœur.

Monsieur, ayant assez dormi, tendit ses bras vers mademoiselle Éclat-de-Rire. Elle l'amena sur ses genoux, et, l'approchant de la fenêtre, peigna ses cheveux chiffonnés, et passa sur ses grands yeux alourdis une éponge qu'elle venait de tremper dans l'eau. La toilette finie, elle décrocha un miroir, dont Monsieur s'empara aussitôt ; après s'être bien contemplé avec un sérieux imperturbable, il s'envoya un doux sourire, et embrassa son petit frère qu'il voyait dans la glace. Il fallait distraire ce gentil hôte, qui ne tarda pas à s'ennuyer de regarder les passants ; — elle alla chercher sur sa table un livre où il y avait des gravures pour un quart d'heure ; après quoi elle voulut le faire épeler dans une brochure qu'elle avait quittée lorsqu'il était venu avec sa mère. L'enfant, préférant les gravures au texte, et trouvant que toutes les lettres réunies n'arriveraient jamais à former une maison, un bonhomme ou un cheval, fit d'abord la muette bouche ; mais, voyant que mademoiselle Éclat-de-Rire tenait

très-fortement à son système d'éducation, et pas assez fortement sa brochure, il la prit entre ses doigts, comme pour se rendre à ses intentions, et la lança dans l'espace, sans plus de façons. — Mademoiselle Éclat-de-Rire, prise au dépourvu, poussa un cri d'étonnement, tandis que Monsieur, ravi de son escapade, battait des mains à tout rompre. — Cet âge est sans pitié. — La malheureuse brochure qui, dans un accès de fièvre chaude, venait de se jeter par la fenêtre si maladroitement, restait étendue sur le trottoir, sans mouvement, toute brisée par sa chute et ne donnant plus aucun signe de vie. Un porteur d'eau, qui avait sa voiture arrêtée devant la maison, lui porta les premiers secours, et, l'ayant ranimée, la mit sur son siége, puis il s'en fut porter sa marchandise aux populations altérées. — Mademoiselle Éclat-de-Rire et Lucien, qui n'avaient rien perdu de cette scène, s'étonnaient le plus joyeusement du monde, chacun de son côté, de la probité de cet Auvergnat en matière de propriété littéraire. Mademoiselle Éclat-de-Rire vit bien qu'elle n'avait plus qu'à prendre le deuil de son livre enlevé par un homme noir à la fleur de l'âge; mais Lucien, qui se trouvait ce jour-là en veine de sauvetage, jura de faire pour lui ce qu'il avait fait pour le bouquet, — et il tint son ser-

ment. — Il remonta triomphant : n'allait-il pas jouir de l'étonnement du porteur d'eau, et de la joie de sa voisine ? — Il regarda curieusement ce volume qui lui avait appartenu, ces lignes noires que ses yeux avaient suivies, ces chapitres qui avaient su la distraire ou l'émouvoir; il aurait voulu arracher la page sur laquelle elle avait pleuré, et aussi la page tout égayée de ses sourires. Il n'embrassa pas ce pauvre livre, à moitié déchiré : mais qu'il n'eût pas un instant le désir de l'embrasser, je n'en mettrais pas votre main au feu. C'était un roman de cette jeune et vaillante plume qui signe Alexandre Dumas fils : — *Sophie Printemps.*

Un coup de sonnette vint fort à propos le tirer de sa rêverie; — Flambier, qui avait ouvert, se trouva en présence d'une bonne vraiment très-embarrassée : ce qu'il crut comprendre, c'est qu'elle réclamait une brochure de la part de madame Hélène.

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit Flambier, je vais la demander à mon ami.

Il retrouva Lucien dans son cabinet de travail; dix minutes après ils en sortirent tous deux avec la brochure et une lettre à l'adresse de madame Hélène, née Éclat-de-Rire. — Cette lettre, écrite en dix minutes, contenait dix lignes; les voici :

« Madame,

» Vous avez eu l'imprudence de laisser tomber sur le pavé *Sophie Printemps*. — Je vous la renvoie dans un état qui exige de grands soins. Il serait de trop mauvais goût d'abuser d'une circonstance tout imprévue pour vous redire les paroles insensées que mon cœur vous dit si bas, que vous ne pouvez les entendre; mais remerciez bien, avec vos lèvres, le petit ange qui, en jetant ce livre, m'aura fait occuper votre pensée l'espace d'une minute.

» LUCIEN B. »

Madame Hélène prit le billet des mains de la bonne, mit le volume sur sa table, et disparut tout à coup. Lucien restait planté devant la fenêtre, l'œil fixe et retenant sa respiration.

— Qu'attends-tu encore? fit alors Flambier, elle ne jettera plus rien, va! un bouquet, un livre, c'est assez pour un jour.

— J'attends qu'elle jette son cœur.

IV

Pour remercier Lucien de lui avoir renvoyé son livre, pour le remercier aussi de sa prose personnelle, madame Hélène eut soin, les jours suivants, de tenir ses persiennes hermétiquement fermées. Elle ne se permettait de courtes apparitions que le matin, à l'heure où elle croyait Lucien encore endormi. — Alors, alors seulement, elle se peignait à la clarté du soleil; mais, dès qu'elle l'apercevait, la comédie des persiennes recommençait. On n'avait jamais pratiqué, de mémoire de changement à vue, de disparition aussi rapide. Peut-être, me direz-vous, regardait-elle à travers les interstices? — Franchement, je le crois; mais Lucien, qui ne partageait pas notre conviction à cet égard, se perdait en mille conjectures absurdes qui ne devaient pas manquer d'apporter un changement notable dans son embonpoint; — le moulin, qu'il appelait son cœur, ne battait plus que d'une aile.

Je vous ai dit qu'il était poëte; — voici une pièce à

l'appui, — une pièce de vers, composée un soir qu'il pleuvait sous ses paupières, soixante et dix rimes qui n'avaient pas eu le temps de faire fortune, à réjouir tous les mirlitons connus. Madame Hélène, qui les reçut le lendemain, n'y comprit pas grand'chose, j'imagine, ce qui fait l'éloge de son esprit; mais elle ne les renvoya pas à Lucien. — La mauvaise poésie montrait une bonne nature, et le papier était excellent pour confectionner des papillotes.

Lorsqu'en peignant vos longs cheveux,
Vous paraissez à la fenêtre
Avec un doux sourire aux yeux,
Un de mes regards curieux
Vous fait tout à coup disparaître.

La gracieuse vision
Alors comme une ombre s'efface,
Comme un rêve de passion,
Fait par l'imagination,
Que le réveil dissipe et chasse.

Le premier jour que je vous vis,
L'amour dit à mon cœur : « Prends garde!
Prends garde, ses grands yeux ont pris
Bien des papillons étourdis! »
—Depuis ce jour je vous regarde.

J'ose affronter votre courroux!
Si l'oasis est un abîme,

J'y veux rouler à vos genoux,
Et, la mort me venant de vous,
Je ne veux pas qu'on me ranime!

Car je dis qu'au mortel festin,
Rien qu'une goutte d'ambroisie
Vaut mieux que des flots de ce vin
Qui laisse aux lèvres du carmin,
— Et fait la coupe plus remplie.

Penché, j'écoute votre chant
Rempli de notes étoilées,
Quand, de votre bouche d'enfant,
La chanson s'envole en riant,
Oiseau de vos lèvres ailées!

Qui donc vous apprit ces refrains
Que mon cœur en extase écoute?
Vous pouvez, en ouvrant vos mains,
Enrichir de trésors divins
Les pauvres glanant sur la route!

Heureuse fille, allez chantant!
Ainsi va l'oiseau sur la branche.
Et Dieu sourit à votre chant,
Et moi je marche tristement. —
Rêveur, je suis votre ombre blanche!

Que vous importent mes sanglots
Et mes deuils, à vous tout en fête?
Demandez à nos matelots,
Si le rocher battu des flots,
De ces flots jamais s'inquiète?

Vos larmes éteindraient le feu
Qui me consume, — flamme impie!
Mais de quel droit, par un aveu,
Troublerais-je, en son courant bleu,
Ce lac sans rides, — votre vie?

Mes souffrances suivront leur cours,
Et rien ne vous parlera d'elles;
Ce n'est pas pour ramper toujours
Dans nos éphémères amours,
Que Dieu vous a donné des ailes!

A l'oubli, cette âcre liqueur,
Je vais désaltérer ma fièvre.
Gardez pour un amour meilleur
Les battements de votre cœur,
Et les chansons de votre lèvre!

Votre cœur s'éveille joyeux;
Le mien comme un orage gronde!
Le jour, qui s'échappe des cieux,
Pour vous se lève radieux,
Et ma nuit, hélas! est profonde!

Mais si, vers Dieu, prenant mon vol,
Je vous entraînais frémissante,
Regretteriez-vous notre sol,
Si vous m'aimiez? — Le rossignol,
Ce n'est que dans la nuit qu'il chante.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans événements dignes d'être rapportés; Lucien aimait de plus en plus, et les

persiennes s'ouvraient de moins en moins. Ce qui se passait dans l'appartement, je ne l'ai jamais su, et je ne vous le dirai pas, parce que je suis discret. Je crois pourtant que madame Hélène n'aurait pas demandé mieux que d'ouvrir la fenêtre de sa chambre au soleil, et cette autre fenêtre, bien autrement fermée, son cœur, à l'amour ; mais, comme il est bien entendu qu'il ne faut jamais écouter la voix intérieure qui parle en nous, et qu'une femme, à l'exemple des citadelles, ne doit se rendre qu'après avoir été vaincue, elle consentait, dans son respect des traditions, à vivre enfermée, au moi de mai et sans amour, à dix-huit ans. Le jour où deux jeunes gens, se rencontrant pour la première fois, pourront sans honte, après un regard, après une parole, se donner l'un à l'autre, ce jour-là, nous aurons fait un grand progrès : nous aurons supprimé ces petites escarmouches du sentiment qui n'ont jamais rien prouvé, Dieu merci ! et nous aurons délivré pour toujours nos tiroirs de ces fleurs desséchées, de ces rubans déteints, de ces gants éraillés qui forment les épaves de nos liaisons platoniques. Les lèvres ont des parfums plus doux que ceux des fleurs ; le cou est plus satiné que le ruban, et la main est plus blanche que le gant ; — le livre est assez bon pour pouvoir se passer de préface.

Lucien avait dîné seul l'autre soir, assez tristement, et, comme il traversait le marché aux fleurs de la Madeleine, il aperçut une jeune femme qui marchandait trois rosiers magnifiques.

Elle allait partir, lorsque la marchande la rappela.

— Prenez-les; mais c'est pour rien.

— Vous aurez la bonté de me les envoyer?

— A l'instant. — Eh! Jacques! —Voici l'homme qui vous les portera.

— Où faut-il aller, madame?

— Rue..., n°... Vous demanderez madame Hélène.

— Bien, madame.

— N'oubliez pas?

— Je serai arrivé en même temps que vous.

Et la jeune dame disparut. Lucien, avant qu'elle se fût nommée, avait reconnu sa voisine. Comme il se tenait à dix pas d'elle, et qu'elle ne s'était pas retournée, il était certain de n'avoir pas été vu: — c'était pour lui un point essentiel. Le commissionnaire prit les trois rosiers, les installa le plus confortablement du monde sur son crochet, après quoi il se dirigea vers son cabaret habituel, où son dîner devait l'attendre. Lucien qui avait dîné, lui, envoya à tous les diables l'estomac médaillé de cet enfant de l'Auvergne, avec

accompagnement de réflexions philosophiques sur l'inexactitude des hommes en général, et des commissionnaires en particulier. Le repas du sybarite à veste de velours dura bien une heure, dont Lucien compta les minutes aux battements de sa canne. Mais tout doit finir, c'est dans la destinée des choses humaines, tout, jusqu'aux festins d'Auvergnat! — En le voyant reparaître, Lucien ne put réprimer un cri de joie, que justifiait d'ailleurs la dureté du banc sur lequel il avait assis son impatience. En deux bonds, il rejoignit son homme qui marchait fièrement, les rosiers sur le dos, dans la direction de la rue de madame Hélène. Jamais oisif suivant une jambe au bas blanc bien tiré, jamais caniche affamé suivant un pâtissier qui porte en ville, jamais mari battu suivant sa femme aussi voilée qu'infidèle, n'ont apporté dans l'exercice de leurs fonctions l'attention que Lucien mettait à suivre ce commissionnaire chargé de reliques. Ils arrivèrent enfin à vingt pas de la maison promise. Il n'y avait plus à reculer : le moment était venu pour Lucien de remplacer le dialogue par des pièces de cent sous vives et animées. — Avant tout, il fallait arrêter le commissionnaire ; ce fut pour Lucien l'affaire d'un coup de coude.

— Voulez-vous gagner vingt francs?

— Vingt francs?

— Oui.

— Pourquoi me dites-vous cela?

— D'abord pour que vous me répondiez.

— Et ensuite?

— Pour que je vous les donne, si vous acceptez.

— Qu'est-ce qu'il faut accepter?

— Ce que je vous demanderai.

— Qu'est-ce que vous me demanderez?

— Vous acceptez?

— C'est selon.

— Selon quoi?

— Faites votre proposition.

— La voici : vous allez me donner votre crochet, votre casquette et votre veste.

— Qu'est-ce qu'il me restera?

— Il vous restera vingt francs. Vos vêtements vous seront rendus dans une heure.

— Et puis?

— Et puis c'est tout : — le reste ne vous regarde pas.

— Mais ces fleurs?

— Je m'en charge, puisque je prends le crochet.

— Mais elles sont pour...

— Je le sais.

— Mais...

— Passez-moi votre veste.

— Vous me la rendrez?

— Je l'espère. Votre casquette maintenant.

— Elle est toute neuve.

— Il est un dieu pour les amoureux! — Le crochet? — Bien. — Donnant, donnant. Voici les vingt francs. Attendez-moi au bout de la rue; là, je vous remettrai votre uniforme.

— Dans une heure?

— Dans une heure.

Lucien, ainsi affublé, se présenta hardiment devant le concierge.

— Madame Hélène?

— Elle est sortie.

— Comment? et ces fleurs?

— Ah! c'est vous. Voici la clef. Déposez-les dans sa chambre, elle rentre à l'instant.

— Donnez.

— C'est au second.

— Bien.

Dire que le plan projeté et exécuté par Lucien fût de la plus entière délicatesse, et que le moyen qu'il

employait pour pénétrer chez sa voisine dût obtenir l'assentiment des gens graves, je ne le saurais, en conscience. Certes il eût mieux valu qu'il attendît une de ces circonstances que le hasard tient toujours en réserve pour ses enfants gâtés, les amoureux, et que cette porte entr'ouverte par la ruse fût ouverte toute grande par l'amour. Mais que voulez-vous? On n'a pas vingt ans impunément, et, puisqu'il y est entré, qu'il y reste : une autre fois nous aviserons. Il se débarrassa de son accoutrement, auquel il fit faire antichambre, mit les fleurs sur la cheminée, et se laissa tomber dans un fauteuil, complice de velours d'Utrecht, qui lui tendait les bras. La bougie qu'il trouva allumée sur une table ne lui laissant aucun doute sur le prompt retour de madame Hélène, il voulut mettre à profit les quelques instants qu'il pouvait avoir de solitude. C'était une petite chambre simple et riante, tendue d'un papier à fond blanc, avec des myriades de bouquets bleus. Dans l'alcôve se tenait un lit d'acajou recouvert d'une mousseline d'une blancheur éblouissante, — un vrai lit de pensionnaire. — De chaque côté se trouvait une porte vitrée que sa discrétion habituelle lui fit un devoir d'ouvrir. Ces deux cabinets étaient remplis de robes de toutes sortes, que Lucien examina une à

une. Celle-ci lui déplaisait, il la rejetait ; cette autre lui semblait ravissante, il l'étalait complaisamment. A terre, il prit deux ou trois paires de bottines dont l'exiguïté le charma; qu'avais-je besoin de le dire? il est bien entendu que la femme que nous aimons a de petits pieds. Il fouilla aussi dans les tiroirs de la commode. Ce n'étaient que rubans, gants et collerettes dont Lucien passa minutieusement la revue. Les collerettes de calicot étaient toutes chiffonnées, les rubans aux couleurs jadis criardes jouissaient d'une extinction de voix, et les gants à vingt-neuf sous portaient le numéro 9! — Vous savez bien que tout cela n'est pas vrai? — Si les collerettes n'avaient pas été fraîchement empesées et entourées d'une dentelle élégante ; si les rubans ne s'étaient pas trouvés du meilleur goût, et de la virginité la plus immaculée, il eût fermé le tiroir avec rage, et il serait parti pour ne plus revenir ; si les gants avaient réellement porté le numéro 9, il les aurait mis, lui qui était venu sans gants ; mais le dieu Cupido ne voulut pas qu'il en fût ainsi, et Lucien retrouva dans ces mille riens la femme qu'il avait rêvée.

La porte s'ouvrit, et madame Hélène parut sur le seuil : — Lucien venait de fermer le tiroir.

V

— Vous, monsieur? — vous ici?

Lucien se retourna.

— Je vous attendais, madame.

— Vous m'attendiez?

— Le concierge, en me remettant votre clef, m'avait prévenu que vous alliez rentrer.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Veuillez vous asseoir, madame, et écouter mes explications. Ma présence chez vous est la chose la plus naturelle du monde, je le crois, et vous en serez convaincue si vous daignez m'entendre. Je vais prendre un fauteuil. Ne vous dérangez pas, je vous prie : voilà ce qu'il me faut, et maintenant je suis à vos ordres.

Madame Hélène prit un siége.

— Promettez-moi seulement de ne pas m'interrompre?

— Je vous écoute, monsieur.

— Dans toutes les comédies qu'on a jouées, qu'on

joue et qu'on jouera, il y a, vous ne devez pas l'ignorer, une scène où deux jeunes gens, le héros et l'héroïne, se rencontrant pour la première fois, s'abordent par ces mots : Je vous aime! — comme dans la rue on s'aborde par ces autres mots : Comment vous portez-vous? — Seulement lorsqu'on dit : Comment vous portez-vous? — on demande des nouvelles de la santé de la personne à laquelle on s'adresse, tandis qu'en disant : Je vous aime! — on donne des nouvelles de son cœur. Madame, je vous aime, et cet aveu ne saurait vous blesser en rien, puisque mes regards vous l'ont déjà fait. Bien des personnes ont dû vous tenir le langage que je vous tiens aujourd'hui, bien des genoux ont dû fléchir devant vous, s'agenouiller comme je m'agenouille, prier comme je prie. Bien des gens vous ont juré qu'ils allaient se débarrasser de la vie, lorsqu'ils vous quittaient insensible et impassible. Ces gens-là mentaient, ils ne se sont pas tués. Moi aussi, je pourrais vous parler d'un pistolet rouillé, sans balle ni capsule, qui me tuerait s'il n'était mort lui-même depuis longtemps; je ne le ferai pas, parce qu'à mon tour je mentirais. On ne meurt pas d'amour, la mort serait trop belle, et Dieu ne l'a pas voulu. — Vous le voyez, je suis franc, et la franchise ne court pas les

rues, que je sache. Si vous me repoussez, comme je le crains, si vous mettez mon cœur à la porte, je n'en mourrai pas, il ne mourra pas de la blessure profonde que vous lui aurez faite. Demain le soleil se lèvera, à moins qu'il ne pleuve; — à onze heures, je passerai mes pantoufles, je déjeunerai à midi, j'aurai faim et je dévorerai mon journal, qui ne fera aucune mention du décès de mes espérances. Je sortirai pour coudoyer les mêmes passants, pour fouler la même poussière, et l'omnibus de la Madeleine ira toujours à la Bastille. Ainsi le veut la vie, madame : nous marchons sur des cadavres, et les tombes les plus douloureuses sont celles que nous portons en nous. Un de mes amis, très-rouge et très-gros, recherchait les inclinations malheureuses pour pâlir son visage et se faire maigrir. On lui avait défendu, dans l'intérêt de son estomac, de boire du vinaigre; il buvait ses larmes amères. L'amour contrarié a des recettes contre l'embonpoint, qui valent mieux que les recettes du docteur Dancel, — et puis il ne fait pas d'annonces. Voilà où nous en sommes réduits, et que penser de l'amour après cela? — Je sortirai d'ici le cœur brisé, le front pâli, hébété, ivre, et demain, lorsqu'on frappera à ma porte, ma main ouvrira cette porte, et demain, lorsqu'on m'ap-

portera mon billet de garde, j'irai me planter comme un imbécile devant la mairie du deuxième arrondissement. Mon visage en deuil ne dira rien du deuil de mon âme; mais, si je noue un crêpe à mon bras, le capitaine ne manquera pas de me demander : «Vous avez perdu quelqu'un? — Oui. — Avez-vous hérité? » — Et je serai forcé de porter les armes à cet homme, — c'est mon bottier!

—Pardon, monsieur, mais vous deviez me donner...

— Des explications? — Explications promises, explications dues. —J'y arrive, madame. En me voyant, des journées entières, la plume à la main, courbé sur une feuille de papier, vous avez pu croire que j'étais poëte; depuis, les vers que j'ai eu l'audace de vous adresser ont dû vous faire revenir sur votre première supposition, — ce que je vais vous dire ne vous laissera plus aucun doute sur ma véritable profession. — Madame, je suis commissionnaire, commissionnaire en chambre, c'est le seul point qui me distingue de mes confrères. — J'ai changé cet axiome : « Une rue est un couloir pavé qui commence par un bec de gaz, et finit par un commissionnaire. » J'exerce à domicile, et je n'en suis pas moins inoccupé pour cela. J'étais près de vous lorsque vous avez acheté ces

rosiers, il fallait quelqu'un pour les porter, le hasard me les a mis sur le dos et mon crochet a fait le reste.

— Monsieur!

— Vous fâcherez-vous d'une plaisanterie? Vous savez bien que je ne pouvais plus vivre sans vous voir, vous ayant vue un instant. Le prétexte m'importait peu, je n'ai pas choisi, j'ai pris le premier qui m'est tombé sous l'esprit. Vous aviez fermé les persiennes, il m'a fallu ouvrir la porte. — Qu'invoquerai-je encore en ma faveur? — Que je suis fou, mais je vous l'ai déjà dit, en vous disant que j'étais amoureux.

— Je vois qu'il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre complaisance, à laquelle j'étais loin de m'attendre. Je croyais ne recevoir de vous que des fleurs... de rhétorique... (C'est ainsi, n'est-ce pas, que vous appelez les jolies choses que vous m'avez écrites?) Je m'étais trompée, et maintenant...

— Vous me renvoyez? fit Lucien avec désespoir, en voyant que madame Hélène venait de se lever.

— Je renvoie le commissionnaire.

— L'ami sera-t-il plus heureux?

— Il est déjà bien tard, et je ne voudrais pas vous faire perdre des instants qui appartiennent à d'autres.

— Ma vie tout entière est à vous, madame.

— Si je vous prenais au mot?

— Essayez.

— Vous êtes un enfant.

— Soit! j'aurais plus longtemps à vous aimer.

— Vous m'aimez donc?

— Je l'ai entendu dire à mon cœur.

— Est-ce possible? vous ne me connaissez pas, vous savez à peine mon nom, et vous ignorez complétement mon existence?

— Votre nom? je le sais, vous vous nommez la Jeunesse, la Beauté et l'Amour. — Votre existence, elle est tout entière dans un baiser, dans un regard et dans un sourire. — Dieu, en vous donnant la beauté, vous a faite pour les affections éternelles; — il est sur vos lèvres des nichées de baisers qui n'attendent qu'un rayon de soleil pour s'envoler; vous êtes l'ange aux ailes frémissantes que nous entrevoyons dans nos rêves extatiques, et c'est Bonheur aussi qu'on vous nomme!

— Je ne suis rien de tout cela, et celle que vous aimez n'existe que dans votre imagination.

— Elle vous ressemble tellement, madame, que je l'ai toujours prise pour vous.

— Ne m'ayant vue qu'un instant, et d'aussi loin, je comprends votre erreur.

— Vous devez comprendre alors mon amour?

— Je n'y crois pas : aimer si vite, c'est aimer mal.

— Il m'a suffi d'un regard; dans un mois, je vous adorerai.

— Vous riez. C'est à peine si vous pouvez me voir de votre fenêtre.

— Je vous aime!

— Mais je pouvais être grêlée, bossue... que sais-je?

— Je vous aime!

— Mais je pouvais avoir trente ans?

Toute la femme était dans ce mot. Lucien la quitta sans savoir s'il devait espérer ou se désoler. C'est en vain qu'il avait interrogé le cœur d'Hélène, il n'en avait rien pu tirer. Au moment de la quitter, il s'était emparé de sa main qu'il approchait déjà de ses lèvres, lorsqu'elle la retira avec un mouvement si digne et si chaste, qu'il était parti comme un fou sans lui dire bonsoir.

Le surlendemain comme il rentrait, il rencontra Hélène qui rentrait aussi. Il pouvait être neuf heures. Hélène l'invita à monter, s'il n'était pas trop fatigué. Lucien, qui n'était pas fatigué du tout, accepta.

— Vous le voyez, lui dit-elle lorsqu'ils furent installés, je vous traite en ami. J'ai fait, depuis longtemps

déjà, le compte de ma conscience, et je n'y ai trouvé qu'une qualité réelle, la franchise. Je vous le dis aujourd'hui en toute sincérité, comme je vous le dirais dans un mois, dans un an, une soirée m'a suffi pour vous juger. Je ne vous aimerai jamais... d'amour; mais, que vous l'acceptiez ou non, mon amitié vous appartient. Je sais bien qu'elle ne vous sera jamais d'un grand secours, je le crains du moins; mais, comme j'ai souvent entendu conter l'histoire de ces gens riches qui, sortis par hasard à pied, les poches vides, s'étaient vus fort embarrassés faute d'un sou, je veux que mon amitié pour vous soit, au milieu des trésors d'affection que vous possédez, l'humble sou que vous retrouverez, le jour où vous serez sorti le cœur vide. Pour bien vous prouver que ce n'est pas une comédie que je joue en vous disant que je ne vous aimerai jamais, je veux que vous sachiez sur quoi s'appuie ce que j'appellerai mon pressentiment. L'amour, chez vous, ne sera jamais qu'une brillante fantaisie, un idéal à la livrée de vos rêves, parce que vous aimez avec la tête et non avec le cœur, parce que le poëte a tué l'homme en vous. Ce qu'il vous faut, c'est une liaison mystérieuse et voilée, qui vit de feuilles de roses et de lettres parfumées. Vous voulez que le souffle des lèvres choisies par vous

fasse vibrer les cordes d'une lyre. Cette femme n'existe pas en moi. Dieu m'avait peut-être faite pour comprendre cet amour : le milieu où j'ai vécu jusqu'à présent m'empêche de jamais pouvoir le partager. Vous saurez qui je suis, mon ami, un jour je vous le dirai; vous comprendrez alors l'abîme qui nous sépare, et que votre amour, quelque grand qu'il soit, ne saurait combler. Je suis une pauvre campagnarde, rien de plus, que le hasard a mise sur votre route. Je sens dans ma tête et dans mon cœur des aspirations vers le beau et le grand, que je dois refouler. Comprenez-vous bien ma situation? Comprenez-vous bien la contradiction qui existe entre ce que je suis et ce que je voudrais être, ce que je serais si les portes de la famille et de l'éducation ne m'avaient pas été fermées? Entrevoir le soleil et se débattre dans les ténèbres, voilà ma vie. Je chantais l'autre jour, vous m'écoutiez, et je vous ai vu tressaillir. N'est-ce pas qu'il y a des sanglots, des frémissements, des passions, des élans dans cette voix?— Je ne connais pas une note de musique, et je n'ai jamais ouvert un piano; qui m'aurait appris tout cela?

Elle se tut un instant : l'émotion la dominait.

— Il est une chose que je vous envie, reprit-elle, c'est le pouvoir que vous avez de formuler vos idées,

de fixer dans une phrase vos rêves flottants, de mettre vos larmes dans une élégie, vos joies dans une chanson. Que de fois je me suis trouvée en proie à ces tristesses sans nom qui s'agitent en nous, et qu'on ne chasse qu'en les matérialisant, qu'en les revêtant d'une forme, qu'en leur prêtant la vie de la pensée? — Aux heures joyeuses, les plus courtes de ma vie, j'aurais voulu garder un souvenir de ces bonheurs envolés, un mot qui pût me redire, quelques années plus tard : «Tel jour, tu étais joyeuse, je me le rappelle; — tel jour, tu as pleuré, et ma page blanche garde, tombée de tes yeux, une de ces larmes qui ne sèchent jamais.» — Je sens, et je ne puis traduire mes sensations; mes pensées sont comme des oiseaux auxquels on aurait coupé les ailes. Écoutez, Lucien, j'attends beaucoup de votre amitié; elle peut, je le sais, ouvrir à mon intelligence ces beaux paradis fermés, elle peut faire entrer la lumière dans mon esprit, et donner, pour toujours, une parole limpide aux voix confuses qui me parlent. Je lui devrai ma transformation, et d'une misérable fille qui marche à tâtons, sans guide, vous vous serez fait une amie digne de vous comprendre, et capable de vous répondre. Au lieu d'être descendu jusqu'à moi, vous m'aurez élevée jusqu'à vous. — Lucien, le voulez-vous, dites?

— Vous riez, Hélène? — Pauvre ignorant, que puis-je vous apprendre, si ce n'est à m'aimer?

— Jamais, Lucien, jamais! Vous aurais-je parlé comme je viens de le faire, si j'avais cru voir en vous autre chose qu'un ami? A l'amant je n'aurais rien dit, vous le savez bien. — Mais pourquoi attrister les courtes heures que nous passons ensemble; je souriais déjà à cet avenir que notre amitié commune créait pour moi, je me voyais déjà heureuse du seul bonheur que je désire, et vous ne l'avez pas voulu!

— Disposez de moi, Hélène : en vous donnant mon cœur je vous l'ai donné pour toujours.

— Oh! j'ai donc eu raison de ne pas douter de lui? Merci, Lucien, merci!

VI

Les leçons commencèrent dès le lendemain. Lucien avait oublié ce qu'Hélène lui avait demandé et ce qu'il avait promis; mais il savait qu'il allait la voir tous les jours, qu'une franche intimité s'était établie entre eux,

et que l'amitié d'une femme, c'est presque de l'amour. Ce *presque* le gênait bien un peu ; mais, comme il espérait l'effacer bientôt, il se jura de ne rien brusquer, et d'attendre tout du hasard, qui ne devait pas l'abandonner. C'était une charmante fille, douce et affectueuse ; elle riait comme une enfant des heures entières, puis tout à coup sa figure se rembrunissait, et une larme venait diamanter ses yeux. Ils vivaient sans contrainte, avec une complète franchise, comme de vieux amis. Lucien avait bien essayé de changer le rôle de frère qu'elle lui avait fait accepter, mais à ces velléités de rébellion, Hélène avait montré une tristesse si profonde, une peine si réelle, qu'il n'avait eu qu'à tomber à ses genoux pour implorer son pardon. Une sœur est indulgente, elle avait toujours pardonné. Les heures fuyaient vite ; Lucien, que ses relations artistiques mettaient en contact journalier avec des musiciens, avait étudié la musique en amant passionné ; il apportait à Hélène les partitions des maîtres, dans lesquelles il lui apprenait à déchiffrer. Il se laissait aller à cette vie singulière que Dieu lui envoyait ; parfois il croyait rêver lorsqu'il voyait Hélène assise près de lui, penchée sur son épaule, et que son souffle, pareil aux brises de mai, venait effleurer son front. Il

aimait cette voix si douce qui lui disait : « Lucien ; » — il aimait cette main blanche qui serrait la sienne, ces yeux où brillaient les grandes flammes de l'intelligence, et qui avaient pour lui de si longs regards ; il aimait cette belle enfant qui, seule avec lui, lorsque la ville endormie faisait le calme autour d'eux, lorsqu'aucune voix humaine ne se mêlait à leurs voix, n'avait ni rougeur au front, ni crainte au cœur pour son honneur de jeune fille qu'elle avait confié à son honneur. Moquez-vous de lui : — il était heureux.

Si vous voulez savoir jusqu'où peut aller l'extravagance, l'impossibilité, le paradoxe, l'invraisemblance, prenez l'existence de la première femme que vous rencontrerez dans les rues de Paris. Son pied, qu'elle a chipé à Cendrillon, est chaussé d'une délirante bottine à talon qui résonne joyeusement sur le pavé. Son bas, tiré à point, a des blancheurs marmoréennes, et je ne sais pas de gravure de mode pour porter avec plus d'élégance, et d'une plus aristocratique façon, sa robe aux mille et un volants, son mantelet de dentelles, et son chapeau qui tiendrait dans sa main, mais qui ne tient pas sur sa tête. Causez cinq minutes avec cette femme : elle sait tout, elle a tout vu, et de tout elle vous parlera avec goût, avec discernement quelquefois, tou-

jours avec esprit, en vrai moulin à paroles parisien qu'elle est. Ruggieri ou Paul de Saint-Victor n'ont jamais tiré plus éclatant feu d'artifice: vous êtes ébloui.

Lucien avait rencontré cette femme, elle s'appelait Hélène; Hélène ne savait pas écrire.

Croyez-vous qu'on puisse aimer une femme qui vous écrit: « Je t'aime, » — avec une *h*, sur ce beau papier anglais qui fait la joie de nos plumes de fer? —Croyez-vous qu'on puisse donner son âme (les petits cadeaux entretiennent l'amitié) à une femme qui vous écrit: «Je serai chez toi à huit heures, sans faute, » — avec soixante-quinze fautes d'orthographe?—Pour ma part, je voudrais qu'une ordonnance de M. le ministre de l'instruction publique enjoignît aux femmes d'avoir le style de George Sand.

Lucien donna congé à sa bibliothèque, qui vint se réfugier chez Hélène. Lucien, maître d'orthographe, était beau à voir. Tout en professant, il songeait à son enfance, au banc de chêne et au pion si durs. Il revoyait le grand jardin où ses premières gaietés avaient fleuri, le dortoir traditionnel, trente lits rangés avec tout ce qu'il faut pour dormir, et le parloir où sa mère venait l'embrasser les jeudis. Temps heureux, heureuses années! — Il faut être un idiot pour vous re-

gretter. — Hélène faisait de rapides progrès ; il n'était rien qui pût résister à cette intelligence audacieuse. Sa volonté ardente l'avait métamorphosée aux yeux de Lucien, elle avait une soif inextinguible de savoir, et aucune fête n'aurait valu pour elle une nuit passée au travail, sous la lampe studieuse. Elle parcourait ces pays, inconnus pour elle, de la science, du beau, du vrai, avec l'avidité du voyageur qui quitte pour la première fois son foyer, et c'est d'un pas résolu qu'elle marchait à la conquête de sa régénération. Lucien, qui aurait dû être le premier à s'en réjouir, cherchait au contraire à modérer son allure, tant il craignait que l'intimité ne cessât avec les leçons, et c'est avec effroi qu'il voyait approcher le moment où il n'aurait plus rien à lui apprendre. Ils sont tous les mêmes, ces maîtres au cachet !

Trois mois après, le professeur n'avait plus qu'à tirer sa révérence. Hélène tournait à la Sévigné. Lucien voulut profiter de la dernière soirée qu'il avait à passer avec elle, et tout ce que son cœur sut trouver d'éloquent, ses larmes les plus pures, ses trésors d'affection lentement amassés, il les répandit agenouillé devant elle.

— Mon amitié ne vous suffit donc plus ? dit-elle.

— Oh ! vous êtes sans cœur !

— Non, Lucien, mais mon cœur n'a pas changé. J'espérais que vous ne renouvelleriez pas un aveu que ma franchise à votre égard rendait au moins inutile ; mais vous n'en avez pas jugé ainsi. — Je vous dois beaucoup, mon ami, et, si jamais je suis heureuse, vous aurez été le point de départ de tous mes bonheurs. Grâce à vous, j'ai acquis ce bien inestimable pour une femme, la liberté de soi-même. Et pour vous payer de tout cela, de vos soins affectueux, de votre dévouement fraternel, je n'ai que ma reconnaissance et que mon amitié, que vous repoussez aujourd'hui. Vous êtes cruel, Lucien. N'étions-nous pas heureux ainsi, et que vous faut-il de plus ? N'est-ce donc rien qu'une confiance illimitée, que ces soirées passées ensemble, que ces longs entretiens où nos cœurs s'épanchaient ? — Allons, Lucien, tendez-moi encore une fois la main, et disons-nous adieu. N'est-ce pas vous qui l'avez voulu ?

Lucien sortit comme un fou, la fièvre aux joues. Où allait-il ? — Il marchait sans but, pour fatiguer sa douleur, pour sentir qu'il était bien éveillé et que ce n'était pas un rêve qu'il avait fait ; il marchait à grands pas, ivre d'un mal sans nom, désespéré,

blême. Lorsqu'il rentra, trois heures après, on lui remit une lettre qu'il ouvrit sans avoir conscience de ce qu'il faisait, et voici ce qu'il lut à travers ses larmes :

« Vous m'avez appris à écrire, et la première lettre que j'écris est pour vous dire : Je t'aime, je t'attends !

» HÉLÈNE. »

VII

Que vous dirai-je ? — ils s'aimaient.

Fouillez dans vos souvenirs, rappelez-vous votre dernière maîtresse que vous ne deviez jamais quitter, et qui est partie, la semaine dernière, reconduite par vos larmes. Il vous semblait que le soleil était voilé pour toujours, et que c'était votre jeunesse qui s'en allait avec elle. Alors vous avez évoqué ce passé charmant, poëme de baisers et de chansons qui vous a vus réunis. Vous avez été décrocher le vieil almanach de l'année où vous vous aimiez tant, et vous êtes resté de

longues heures à reconstruire, jour par jour, l'édifice écroulé, en songeant à votre cœur enfoui sous les décombres. Vous l'avez rencontrée pour la première fois un lundi; — il y a une petite croix rouge sur votre calendrier, 21 septembre, Saint-Mathieu, — un saint qui ne s'en doutait pas. Vous vous étiez arrêté dans un petit bal de campagne, par hasard, pour vous reposer. Elle était assise, seule, un bouquet à la main. Vous l'avez invitée à danser, et elle a accepté. Sa robe blanche tourbillonne encore dans vos souvenirs.—Il faisait beau ce soir-là, en septembre. — Quelques jours se passent, vous guettez sa sortie du magasin et vous la reconduisez chez elle, en causant, par le chemin des écoliers, celui qui ne mène pas à l'école. Le calendrier ne dit rien de ces promenades, et les saints se suivent à la file pendant deux semaines, sans marque aucune. Mais voici un immense point d'exclamation : 8 octobre, Sainte-Brigitte! — c'était un jeudi! — Le 7 novembre on allume le premier feu, il fait froid. Comme la cheminée fume! — la flamme vient tout à coup éclairer son visage, vous ne l'avez jamais vue si jolie. — Vous vous penchez pour presser son pied nu qu'elle réchauffe, elle rougit et prétend que c'est le feu qui la brûle. — Les soirées sont longues, le spectacle se trouve là qui

les abrége. — Vous riez bien des amoureux qui déclament leur passion, et vos yeux qui se rencontrent disent: «Ils ne s'aiment pas comme nous nous aimons!» — Il neige,vous n'êtes pas sortis. — Il est encore là, le volume que vous lui lisiez tandis qu'elle travaillait. Voici le 1er janvier, le jour des surprises, des cadeaux et des embrassades. Vous lui avez donné une robe à petits carreaux, dont elle avait rêvé tout haut bien des nuits, et un petit chapeau qui encadrait joyeusement sa tête d'un blond si rieur. — Elle vous avait brodé une bourse en cachette, et, maintenant qu'elle est partie, si l'on vous demandait la bourse ou la vie, vous vous feriez tuer plutôt que de la rendre. — Le 1er mai vient dorer vos souvenirs d'un rayon clair. Les fenêtres s'ouvrent, et l'on y précipite pelles, pincettes, bois, charbon, paletots, châles, fourrures et cache-nez, que l'hiver qui fuit ramasse en courant, et qu'il vous rapportera l'année prochaine à son retour. On étouffe à Paris; la poussière vous serre la gorge comme un voleur de grand chemin, la rue étroite est malsaine, un air lourd et empesté emplit vos poumons : — les hirondelles sont revenues, les amoureux s'en vont! Elle met, pour la première fois, sa robe de toile à fond blanc avec des bouquets bleus, elle chausse ses bottines de sept

lieues, et vous voilà partis à la conquête de Bougival! — Vous souvient-il de nos amours, petite chambre de Palos — Souvent? — Puis les tristes jours reviennent, le ciel se raye et pleure. — Vos regards s'arrêtent au 17 janvier que signale une croix noire, comme on en met sur les tombes. — Non, votre jeunesse n'est pas ensevelie, elle a soulevé la pierre qui la couvrait, et la voilà qui s'élance dans vos bras : aimez encore pour fêter son retour, et si vous voulez savoir quelles journées passaient Lucien et Hélène, souvenez-vous des journées heureuses!

Que vous dirai-je? — ils s'aimaient.

Hélène adorait les fleurs; elle ne respirait librement que dans une atmosphère de parfums. Élevée à la campagne, au grand air, elle avait gardé de son enfance un amour profond pour tout ce qui naît sous le soleil, pour tout ce qui fleurit au printemps. Peut-être pensait-elle, en arrosant ses fleurs, à la maison enfouie sous les feuilles où elle avait marché ses premiers pas, à la plaine blonde où elle courait libre, alerte, fière de ses quinze ans. Elle se souvenait de l'herbe foulée, des fleurs cueillies, des parfums envolés, et de tous ces beaux paradis perdus! Elle se plaisait dans ces retours vers le passé, elle n'y retrou-

vait que d'anciens amis, d'anciens sourires qui lui réchauffaient le cœur. Mais un amour était venu, qui avait bouleversé sa vie. Longtemps elle avait lutté contre cette passion qui l'envahissait impétueusement, elle avait combattu avec courage, avec fermeté, mais elle avait vu se briser, une à une, toutes les armes forgées par sa raison. D'un regard, elle avait approfondi le caractère de Lucien, mélange inouï de force et de faiblesse, de timidité et d'audace. Elle sentait bien qu'il avait besoin d'un guide aux rudes sentiers de la vie, et qu'elle deviendrait sa mère en même temps que son amante : — n'y a-t-il pas toujours un enfant dans un poëte? — Son cœur, qui ne lui appartenait plus, dès le premier jour, dès la première parole, battait fortement dans la poitrine de Lucien. Deux sentiments également forts, également purs, personnifiaient son affection : — l'amitié et l'amour, deux sentiments qui ne se rencontrent que chez les natures d'élite, qu'au seuil des liaisons durables. Les longues soirées qu'elle avait passées avec Lucien, leurs confidences, leurs projets, avaient grandi son amour en le définissant. — Mille fois elle avait voulu se jeter dans ses bras, et mille fois un doute l'avait retenue : — l'aimerait-il encore après qu'il n'aurait plus rien à désirer? — L'ave-

nir d'un amour dépend parfois de la façon dont la femme se livre, et toutes n'ont pas le secret du premier baiser. Elle s'amusa au jeu cruel de torturer le cœur de Lucien, elle le fit passer par toutes les épreuves de l'indifférence, de l'intimité fraternelle, de la sécheresse de cœur, puis à l'heure des adieux, quand l'instant fut venu de se quitter, elle se sentit défaillir; du ciel où elle planait, elle tomba lourdement sur la terre, en entraînant avec elle sa froideur, sa raison, sa conscience qui devaient se briser à jamais. Avouer à Lucien sa passion, la lui avouer de sa voix tremblante, sa main dans sa main, ses yeux attachés aux siens, elle ne l'eût jamais osé, mais vous connaissez la lettre qu'elle lui avait écrite? — La science que Lucien lui avait donnée devait servir à l'aveu de son amour : il semblait qu'il ne lui avait appris à écrire que pour qu'elle pût tracer ces deux mots : Je t'aime !

Les roses d'Hélène vivaient trois jours, — deux jours de plus que les roses de Malherbe, — puis les feuilles desséchées jonchaient le marbre de la cheminée. Elle les ramassait avec soin, et les ensevelissait dans son linge qu'elles parfumaient. Tous les trois jours, elle s'en allait au bras de Lucien, pour acheter de nouvelles fleurs, des gaietés nouvelles. Malgré eux, leurs

pas se dirigeaient vers le marché de la Madeleine, dont leurs souvenirs connaissaient le chemin. Lucien avait retrouvé Jacques le commissionnaire, et cette fameuse veste de velours, sous laquelle son cœur avait si fortement battu. Ils revenaient lentement et tout recueillis, tandis que leurs lèvres répétaient pour la millième fois les petits incidents de leur première rencontre. « J'ai eu bien peur, disait Hélène, lorsque je t'ai vu installé dans ma chambre. — Que craignais-tu? — Je craignais que ce ne fût qu'un rêve. » Les longues heures passées à la fenêtre, la brochure, et la lettre de Lucien étaient autant de vivants tableaux qui les ramenaient insensiblement aux rives du passé. Elle avait encadré ses vers dans une mélodie naïve, qu'elle chantait à mi-voix, amoureusement : — les rimes qu'elle oubliait étaient remplacées par des baisers, et, de jour en jour, elle en oubliait davantage. Quoiqu'ils n'habitassent pas ensemble, on les voyait sans cesse réunis, tantôt chez Hélène, tantôt chez Lucien. Le soir, elle travaillait à ses côtés, tandis qu'il écrivait. Il lui lisait la page qu'il venait d'achever, lui demandant des conseils, des critiques. Hélène l'écoutait avidement, approuvant tel passage, blâmant tel autre, et toujours ses décisions étaient respectées.

Leur bonheur était comme une mer qu'aucun souffle ne heurte, calme, unie, bleue du ciel qu'elle reflète. Parfois Lucien voyait briller dans les yeux d'Hélène une larme que la joie faisait naître, et que l'amour recueillait; il se levait doucement alors, sans qu'Hélène pût s'en apercevoir, plongée qu'elle était dans une sereine contemplation, s'approchait d'elle, et, se penchant sur son front, la réveillait avec une caresse. — Il lui lisait aussi ses poëtes aimés, Hugo, Lamartine, Musset, chantres divins de l'amour et de la jeunesse, leurs chantres à eux, qui étaient jeunes et qui étaient aimants ! — Hélène ouvrait le piano : — c'était au tour de Lucien d'admirer, de rêver : — sa tête s'inclinait, il buvait l'extase à cette coupe mélodieuse, et chaque note qui vibrait le touchait du bout de son aile, comme les anges de ses rêves. — Ils vivaient enlacés, marchant au hasard dans la vie, d'un pas léger, comme deux ombres silencieuses, et chacun s'écartait sur leur route, et chacun disait en les saluant : « Ce sont deux heureux qui passent ! »

VIII

Certes, Lucien aimait Hélène de tout son cœur ; c'était une nature élégante et fine, pleine de délicatesse et de tact. Quitter Hélène lui eût été impossible, et, lorsque par hasard son esprit s'arrêtait à cette pensée, il sentait une voix douloureuse qui gémissait en lui. — Mais il possédait une tête folle et bourrée d'idées saugrenues ; — cette limpidité d'existence, ce ciel bleu qui régnait autour de lui l'affadissait. Il se prenait à regretter les cieux noirs zébrés d'éclairs, les tourments, les tempêtes, et, ne trouvant pas dans sa vie de quoi assouvir cette nouvelle passion, il se créait une existence idéale, où il pleuvait tous les jours. Certains matins, il se levait avec des paroxysmes de rage, de douleur, de délire, qu'il épanchait, la plume à la main, en imprécations élégiaques. Il eût voulu pouvoir adresser cette lettre à Hélène, attendre sa réponse en arpentant sa chambre d'un pas saccadé, fiévreux, en comptant chaque minute de retard à chaque battement de ses tempes, puis la voir arriver, tout en

larmes, pour implorer son pardon. Ils confondaient leurs sanglots et effaçaient avec leurs lèvres les blessures de leurs cœurs. — Tandis qu'il bâtissait ces atrocités domestiques, ces drames intimes dont il était l'unique spectateur, Hélène lui souriait avec ce regard profond, où son âme se reflétait en rayons d'amour. — Il ne pleuvra donc jamais? — se demandait-il en regardant son ciel.

Flambier, qu'il avait négligé ces derniers temps, lui écrivit pour l'inviter à un bal qu'il donnait à l'occasion du décès d'un tableau mort rue Laffite en lui léguant un billet de mille francs. — Lucien prétexta une réunion de famille; il rencontra chez Flambier son ancien amour en robe décolletée, avec lequel il dansa, ce qui fit que la réunion dura trois jours. Hélène le reçut avec un sourire pâle; — on avait touché à son bonheur, et ces nuages noirs, tant désirés de Lucien, se dessinèrent à l'horizon

Où il n'y a plus de confiance, il n'y a plus d'amour. — Le changement qui s'était opéré dans la manière d'être de Lucien, depuis la soirée de Flambier, ne devait pas échapper aux regards affectueux d'Hélène, à sa tendresse jalouse. — Elle n'osa pas d'abord l'interroger : Que lui répondrait-il? — Placé entre le men-

songe et la franchise, elle ne doutait pas du choix de Lucien, et c'est surtout sa franchise qu'elle redoutait. Nous acceptons les blessures qui nous sont faites par nos craintes, par nos pressentiments; mais nous fuyons la certitude qui doit les confirmer. — Confiez votre désespoir à une personne dont le dévouement vous est acquis; dites-lui : « J'aimais, et l'on m'a trompé. » Si cette personne vous répond : « Oui, votre douleur est réelle; cette femme est une infâme, » vous lui tournerez le dos en accusant son amitié, et vous irez vous jeter dans les bras d'un indifférent dont les consolations banales se trouvent toujours d'accord avec nos secrètes pensées : « Mon cher, vous vous exagérez les choses; elle vous aime, c'est certain! » Que vous croyiez ou que vous doutiez de ces paroles, vous en savez gré à celui qui les prononce, et votre amour-propre l'en remercie. — L'amour-propre est toujours le dernier à se consoler de nos liaisons rompues. — Hélène redoubla de tendresse et de soins. Parfois elle croyait, par une illusion du cœur, retrouver Lucien tel qu'il était aux jours heureux; alors elle riait de ses terreurs, de ses chimères; elle s'abandonnait à une joie d'autant plus grande, que grande avait été sa douleur. — Ces instants étaient de courte durée : Lucien

sortait en lui disant de ne pas l'attendre, qu'il ne rentrerait peut-être pas. La pauvre fille, seule alors, seule avec son désespoir, écoutait son cœur sangloter. Hier encore, Lucien était à ses pieds, il jurait de l'aimer toujours; elle l'aimait, elle l'avait cru. — Leurs journées se passaient ensemble, et elle était seule aujourd'hui à se répéter les projets qu'ils formaient tous deux. — L'avenir se montrait à elle triste et décoloré; elle avait tout perdu en perdant Lucien. Le perdre était-ce donc possible?— D'effroyables luttes se livraient en elle. — L'espérance combattait encore; elle défendait son terrain pied à pied, illusion à illusion, et son soleil éphémère éclairait de lueurs tremblantes les ténèbres dans lesquelles l'amour d'Hélène se débattait. Lucien allait revenir, il allait la rassurer d'un mot, d'un sourire, et, s'il avait des fautes à effacer, elle sentait bien que ses larmes les effaceraient. Le fond de l'amour n'est-il pas le pardon? — Mais la réalité lui apparaissait tout à coup, sinistre, implacable, et ses illusions s'évanouissaient. — Ses regards se portèrent sur les rosiers; ils étaient fanés : — alors elle songea à ses amours qui étaient fanées aussi.

Le lendemain, Lucien ne vint pas; — trois jours sont déjà écoulés depuis leur dernier pèlerinage au

marché de la Madeleine; elle y retourna seule, cette fois. Comme elle traversait le boulevard, une voiture faillit l'écraser; elle leva la tête et poussa un cri, mais la voiture était déjà loin: — c'était son bonheur qui fuyait.

Flambier, Lucien et son ancien amour, avaient imaginé une partie de campagne aux environs de Paris; on devait rester absent toute une semaine. — Au lieu de se rendre directement au chemin de fer avec ses compagnons, Lucien se fit arrêter devant la porte d'Hélène, qu'il voulait prévenir de son départ, motivé par une indisposition d'un oncle de province. — Il monta rapidement l'escalier; la clef était sur la porte; il entra. Les chambres étaient vides; il chercha partout Hélène; elle n'y était pas: toutes les portes étaient ouvertes, les tiroirs tirés, les meubles couverts de poussière comme dans une maison abandonnée. — Ce désordre lui fit froid au cœur. Il appela; rien ne répondit; il fureta partout, espérant découvrir un signe, un indice, une lettre qu'Hélène lui aurait écrite pour justifier son absence; il ne trouva rien. — La sueur perlait sur son front; il se mit à trembler. — Sur le guéridon il aperçut un livre tout grand ouvert; il prit ce livre; c'était les *Confessions d'un enfant du siècle;* il lut

d'abord machinalement, puis avec des sanglots cette triste page :

« Il y a une pièce espagnole, connue de tout le monde, dans laquelle une statue de pierre vient souper chez un débauché, envoyée par la justice céleste. Le débauché fait bonne contenance et s'efforce de paraître indifférent ; mais la statue lui demande la main, et dès qu'il la lui a donnée, l'homme se sent pris d'un froid mortel et tombe en convulsion.

» Or, toutes les fois que, durant ma vie, il m'est arrivé, d'avoir cru pendant longtemps avec confiance, soit à un ami, soit à une maîtresse, et de découvrir tout à coup que j'étais trompé, je ne puis rendre l'effet que cette découverte a produit sur moi, qu'en le comparant à la poignée de main de la statue. C'est véritablement l'impression du marbre, comme si la réalité, dans toute sa mortelle froideur, me glaçait d'un baiser ; c'est le toucher de l'homme de pierre. Hélas ! l'affreux convive a frappé plus d'une fois à ma porte ; plus d'une fois nous avons soupé ensemble. »

La page était trempée de larmes : il comprit tout. A ce moment, une voix, partie de la rue, retentit aux oreilles de Lucien ; c'était Flambier qui l'appelait. Il

fit quelques pas vers la porte, et tomba inanimé sur le parquet.

Hélène avait prié le concierge de faire vendre son mobilier, pour payer quelques petites dettes qu'elle avait, et dont elle lui remit la liste. Le concierge en prévint Lucien : leur amour était mort, la vente eut lieu par suite de décès. Il voulut savoir sa nouvelle adresse, Hélène ne l'avait pas laissée. Il resta comme un fou ; ses journées se passaient en visites chez les personnes qui connaissaient Hélène, qui pouvaient lui parler d'elle, qui avaient peut-être de ses nouvelles ; il n'apprit rien de ce côté. Il se mit à courir les spectacles, les bals, tous les endroits publics, il ne la vit nulle part. Flambier, auquel il fit part des résultats de ses démarches, lui répondit en riant : « Hélène a quitté *Pâris*. »

Une année s'écoula : — Un soir, Lucien reçut cette lettre au timbre de Chantilly :

« Monsieur et madame Durand ont l'honneur de vous faire part du mariage de monsieur Julien Durand, leur fils, avec mademoiselle Hélène L.... »

Le lendemain même, Lucien était en route pour Chantilly ; il voulait voir Hélène une dernière fois.

IX

A l'*Hôtel du Grand Cerf,* où il s'arrêta, Lucien demanda des renseignements sur M. Durand.

— M. Durand, lui répondit-on, était, il y a quelques mois, un pauvre jeune homme bien pâle, bien triste, dont l'habit marron, trop juste, faisait la risée de toute la ville. On ne le voyait dans la rue que le matin, à neuf heures, et le soir à cinq heures, lorsqu'il allait et lorsqu'il rentrait du bureau de M. Le Germain, le seul banquier de Chantilly, où il était employé. On le disait sans ambition, sans intelligence et sans instruction, mais sa figure souffreteuse prévenait en sa faveur. Il vivait seul, cloîtré dans sa chambre comme un capucin dans sa cellule. Une fois par semaine, le dimanche, il passait la soirée chez madame L..., une assez triste distraction, s'il faut en croire les gens qui approchent cette vieille dame. Madame L... avait une nièce à Paris, cette nièce revint à Chantilly, il y a juste un an aujourd'hui. C'était un dimanche, tout

le monde s'en souvient, et M. Durand plus que tout le monde, lui qui assista à l'arrivée de mademoiselle Hélène. Il s'en souvint tellement, qu'au lieu d'aller chez madame L... le dimanche, comme d'habitude, il y alla d'abord tous les trois jours, puis tous les deux jours, puis enfin tous les jours. L'habit marron fut remplacé par une redingote noire à la mode de Paris; — il mit des chemises blanches quatre fois par semaine, ce qui ne lui était jamais arrivé, et chacun sut à Chantilly qu'il se faisait couper les cheveux tous les matins, lui qui entrait chez M. Camus, le coiffeur, aussi souvent qu'un athée entre à l'église. Un changement aussi complet devait faire jaser, et je vous prie de croire que l'on ne s'en priva pas. M. Durand était bien mis, bien pommadé, la pâleur de son visage avait disparu, il souriait, et le contentement avait ouvert ses yeux, qu'il tenait toujours baissés autrefois: — c'était un tout autre homme. — Lui, qui ne lisait jamais, qui n'étudiait pas davantage, ne marchait plus qu'un livre à la main, et ses voisins voyaient sa fenêtre éclairée bien avant dans la nuit. L'ambition le gagnait. Un matin, M. Le Germain, son patron, le fit venir : « Durand, lui dit-il, à partir d'aujourd'hui vous êtes mon caissier, en attendant mieux. Mais vous m'apprendrez, du moins je l'es-

père, à qui vous devez cette ardeur intelligente, cette instruction que je ne vous connaissais pas ?

— A mademoiselle Hélène L..., ou plutôt à madame Durand, répondit le nouveau caissier, car je l'épouse la semaine prochaine. »

Lucien pensa alors aux leçons qu'il avait données à Hélène ; tout ce passé charmant traversa son cœur, et des larmes roulèrent dans ses yeux.

— Voilà les mariés qui sortent de l'église. Venez, monsieur.

Lucien s'élança dans la direction que lui indiquait son interlocuteur.

Il aperçut Hélène, pâle, et le front tristement penché : — elle portait au cou le ruban rose qu'elle mettait tous les trois jours, en se rendant, avec Lucien, au marché de la Madeleine.

. . . .

. . . .

X

Ce matin je traversais les Champs-Elysées ; à la hauteur du rond-point, je m'arrêtai à quelques pas d'une dame assise qui lisait. Un petit enfant jouait près d'elle, — je reconnus madame Durand.

Quelques gouttes d'eau vinrent à tomber, la mère se leva, et, prenant l'enfant par la main :

— Rentrons, Lucien, dit-elle.

HISTOIRES D'HIER

Si jamais vous êtes appelé en référé, — ce dont le tribunal de commerce vous garde, — je vous engage à vous y rendre personnellement : c'est là surtout que les absents ont tort.

En je ne sais plus quelle année, le directeur d'un petit théâtre de province eut des démêlés avec la propriétaire de l'immeuble, — qui, non contente d'avoir commis la mauvaise action de lui louer sa salle, voulait y ajouter, comme grief, une redevance aussi forte que l'Alboni.

Le directeur réclame, et les deux parties sont mandées devant les juges. Il faut savoir que cette propriétaire était la personne la plus acariâtre du monde ; vivant

séparée de son mari, elle se plaisait à faire souffrir ceux qui l'approchaient pour remplacer celui qui s'était dérobé à sa mauvaise humeur. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le susdit directeur avait immédiatement obtenu sa meilleure inimitié et qu'il s'en vengeait en lui faisant voir les pièces de son répertoire. C'était bien fait.

Le grand jour arrive; chacun des intéressés reçoit son bulletin d'avertissement et se dirige vers l'audience.

— Qu'est-ce que je risque? se dit l'impresario en route pour le tribunal de commerce; ma propriétaire ne répondra pas à l'appel, et je vais avoir affaire à quelque avocat sans cause que je roulerai indubitablement. Nous rirons bien!

Il entre dans la salle des référés en sifflant le premier refrain venu de son dernier vaudeville; il est gai, il est triomphant de son prochain triomphe; une personne le coudoie, il se retourne : — ô douleur! il a reconnu sa propriétaire! Et voilà notre homme qui perd la tête, — en attendant qu'il perde son procès.

*
* *

Tout à coup le calme se fait dans son esprit; il a

trouvé le stratagème qui le sauvera; — et de l'air le plus désolé, il s'approche de son adversaire :

— Ah! madame, fait-il avec des larmes dans la voix, je n'espérais pas vous rencontrer ici!

— J'y viens pour défendre mes intérêts, répond la propriétaire.

— On a raison de vous admirer! Vous avez tous les courages, vous êtes réellement la femme forte! Mais veuillez croire que, malgré nos dissidences, je prends la plus vive part au malheur qui vous frappe. La propriétaire peut n'avoir pas toutes mes sympathies, — mais je plains la femme.

Et notre directeur passe son mouchoir sur ses yeux. Étonnement de la propriétaire.

— C'était un si honnête homme! poursuit l'implacable directeur, insociable peut-être, mais quel cœur! je l'aimais sans le connaître.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Il faut se faire une raison, c'est chacun son tour. Quel âge avait-il?

— Mais enfin de qui parlez-vous? répond la propriétaire impatientée.

— Eh! ne le savez-vous pas? de votre mari!

— Mon mari?

— Pauvre homme ! hélas ! nous sommes tous mortels !

— Que signifie ?

— Ah ! pardon, j'ai réveillé votre douleur : excusez-moi.

— C'est-à-dire, monsieur, que j'ignore à quel propos vous me parlez de mon mari ?

— Comment ! vous n'avez pas été instruite ?

— Achèverez-vous, monsieur ?

— Votre mari, madame, est mort la nuit dernière !

A peine avait-il prononcé ces paroles, que la propriétaire quittait le tribunal de commerce, pour cause d'héritage.

Gaminerie tant que vous voudrez, — mais le tour avait réussi, et tandis qu'elle gagnait son domicile, — le directeur gagnait sa cause.

Avis aux locataires !

*
* *

L'an dernier, à pareille époque, un jeune homme cheminait le long de la Marne. De son costume, je ne

dirai rien ; — c'était un grand garçon, à l'allure rêveuse, et dont le regard, doucement voilé comme un soleil d'octobre, semblait chercher à terre la trace de pas disparus : — il chassait aux rimes. Il est bien vrai qu'on ne peut parler de ceux qu'on aime sans les ridiculiser, quelque soin qu'on prenne, et voilà que j'ai fait un poëte de ce passant inoffensif. Ne me croyez pas ; à vingt ans chacun a commencé son poëme ; — on est poëte à l'âge où l'on n'est rien. Notre ami n'avait pas pour profession d'ajouter des rimes à ses amours ; il ne livrait pas aux indifférents, sous prétexte de roman intime, les intimités de sa vie ; il se peut qu'il allumât ses cigares avec les lettres de ses maîtresses, mais, pour rien au monde, il ne les eût imprimées ; pour tout dire, il ne monnayait pas ses souvenirs. La prose, qui est toujours une vilaine musique, prend les proportions d'un blasphème lorsqu'on va à travers champs, par les sentiers en fleur. Le marcheur solitaire parle à l'oiseau qui passe, à l'insecte qui chemine, à la feuille qui se détache ; — il jase avec le ruisseau jaseur. Et voilà pourquoi notre jeune homme cherchait des rimes.



Il se rappelait, tout en marchant, qu'il avait vingt-quatre ans, depuis vingt-quatre heures, et que personne n'était venu l'embrasser ce jour-là. De ses trois amis, deux s'étaient présentés : l'un lui avait emprunté vingt francs qu'il devait devoir ; l'autre avait décroché du porte-manteau le dernier de ses habits noirs pour accompagner au bal une femme charmante,—ce qu'il n'aurait pas pu faire, décemment, en manches de chemise. Notre ami eût préféré un bouquet de violettes d'un sou. Ce qui manquait dans sa vie, c'était le bruit de ces bottines grandes comme la main, qu'on entend toujours marcher dans ses souvenirs ; c'était la chanson amoureuse que chantent les robes de soie qu'on frôle. Il se disait qu'il y avait bien longtemps qu'on ne l'avait embrassé ; son cœur était comme une grande chambre vide qui attend un hôte qui ne vient pas. Aussi en était-il arrivé à se promettre qu'il demanderait un baiser à la première femme qu'il rencontrerait.

Une réflexion l'arrêta : *la mendicité est interdite.*

*
* *

Il se retourne, une femme est devant lui. Elle se

penche sur le bord de la rivière pour cueillir je ne sais quel *ne m'oubliez pas* que son chapeau de paille désire. La terre est glissante, il a plu. Un faux mouvement et elle se noie. Le jeune homme la rejoint, cueille la fleur et la lui donne en s'inclinant. La jeune femme ne manifeste aucune surprise; si, elle sourit, c'est qu'elle sait qu'elle a des dents blanches et qu'elle veut qu'on le sache. Notre ami lui offre son bras, elle accepte. L'air est tout chargé de parfums inédits, des lèvres invisibles se rejoignent, et l'on entend comme un bruissement de baisers; la jeune femme s'appuie sur l'épaule du jeune homme. Pas une parole n'est échangée; lui regarde elle. L'inconnue est blonde, elle a des yeux couleur de ciel. Ils marchent. Arrivée devant une grille, dont le battant est entre-bâillé, la jeune femme semble dire: « C'est ici, » et quitte son cavalier. Lui jette un coup d'œil sur la maison qui se dresse devant eux et dit, en s'éloignant:

« J'ai toujours aimé les volets verts. »



En vérité, cela commence comme un roman, et je ne

sais quel détour prendre pour me faire pardonner mon inconvenance. Pourtant n'allez pas croire qu'il s'agit d'une rencontre mystérieuse, et que notre jeune homme a trouvé une princesse, pour ses débuts. Les princesses ne cueillent guère des *ne m'oubliez pas* au bord de la rivière, en chapeau de paille. Si elles en cueillaient, elles auraient tort. Notre inconnue est une simple mortelle, j'en atteste sa poudre de riz, et c'est la femme la plus tutoyée de la place Bréda à la place Vintimille. Bonne fille, au demeurant, qui laisse toujours la clef sur la porte de son cœur, comme on dit dans *la Vie de Bohême,* et dont la gaieté pétille à la façon du champagne rose.

Un jour, on lui demandait :

— Quel âge as-tu ?

— Je ne sais pas compter, répondit-elle.

Sa ressemblance avec les anges des tableaux de Raphaël est depuis longtemps proverbiale ; aussi l'a-t-on surnommée l'*ange*. Quelqu'un, auquel elle demandait cinq louis, lui fit cette réponse :

— Les voilà, mais à une condition : — dis-moi si tu es tombée du ciel, — pile ou face ?

***

Le surlendemain, notre ami sonnait à la grille de la maison aux volets verts. Il entre bravement et va droit au salon, en homme qui connaît les êtres. La jeune femme se trouve sur son passage, et sa surprise prouve qu'elle a oublié les *ne m'oubliez pas*.

— Comment vous nommez-vous? fait le jeune homme.

— Jeanne.

— Et moi Georges. Vous avez nombreuse compagnie; si j'ai l'air de ne pas vous connaître, on me prendra pour une oie. Appelez-moi Georges tout court, je m'engage à supprimer le *mademoiselle* devant Jeanne, et la connaissance est faite.

Quelques personnes arrivent; on cause, l'esprit joue un jeu d'enfer. Jeanne par-ci, Georges par-là, tout se passe à merveille. Au salon, la maîtresse de maison étale le plan du nouveau jardin anglais qu'elle projette, et chacun d'admirer. Le jeune homme l'examine à son tour, et le repoussant avec un geste de mépris :

— Ce n'est pas cela ! dit-il.

Et, en deux coups de crayon, le voilà qui bouleverse la propriété tout entière.

— Qu'on me fasse venir le jardinier.

Celui-ci se présente, et Georges lui remet son dessin.

— Voilà ce que vous avez à exécuter.

— Bien, monsieur, mais il faudra huit jours.

— Je vous en donne quatre.

— Quatre jours à trois francs, ça fait douze...

— Vous en aurez dix. Allez, et je me charge de vous surveiller.

Il est six heures : on se dirige vers la salle à manger. Georges s'empare du bras de Jeanne et lui dit :

— Invitez-moi à dîner.

C'est le repas campagnard : un potage à la julienne, un morceau de bœuf, une volaille rôtie, des haricots verts, du fromage, des pêches et du raisin. Le jeune homme mange avec un appétit de collégien et force Jeanne à manger. La nuit vient : les invités s'éloignent.

— Maintenant que nous sommes seuls, fait Georges, je vous demanderai un cure-dents?

Il s'incline et sort.

*
* *

Georges avait du papier gaufré comme Marion sait

en faire et de cette belle encre bleue qui pousse à la prose: rentré chez lui, il écrivit à Jeanne. Il aurait pu lui écrire une lettre d'amour, c'était son droit, mais il n'en voulut pas user; sa lettre était une simple invitation à dîner. Jeanne répond qu'elle accepte, et Georges, tout radieux, dresse la table. Six heures, puis sept heures, puis huit heures arrivent, — mais Jeanne n'arrive pas. Georges mange le dîner. Le lendemain, il adresse une nouvelle invitation: — pas de réponse. Le surlendemain, même lettre, même silence. Impatienté, le jeune homme appelle un commissionnaire et envoie à Jeanne un panier, entièrement clos, qui renfermait la contre-partie exacte du repas qu'il avait fait chez elle, à la campagne: — des légumes pour une julienne, — un morceau de bœuf, — une volaille rôtie, — des haricots verts, — du fromage, — des pêches et du raisin.

Le roman finit là. Qu'est-ce que cela prouve, me direz-vous? Ma foi, j'allais vous adresser la même question. Je ne veux pas alléguer que l'histoire est vraie, — que les deux héros existent, et que le repas a existé, — car on l'a mangé, je suppose, — mais ce serait une piètre excuse dans un siècle où l'imagination court les rues. Mettons que je n'ai rien dit, et pourvu que

mon jeune homme et ma jeune femme se reconnaissent, je me déclarerai satisfait. Peut-être les remords viendront-ils assaillir Jeanne et donnera-t-elle à Georges quelque chose qu'il ne pourra pas lui renvoyer — par un commissionnaire. On n'a jamais pu savoir.

M. Louis Lurine a donné pour titre à un de ses romans : *Ici l'on aime*. Le mien s'intitulera, en attendant mieux : *Ici l'on dîne*.

***

Dernièrement, un auteur, — très-connu par les romans qu'il a signés, — avait été faire un voyage en Allemagne, — pour se dégourdir les jambes. Après quelques tournées insignifiantes dans les environs, notre homme avise l'hôtel le plus en renom de Vienne et s'y installe. Le premier jour, il visite les musées ; — le second jour, il bâille en s'étirant les bras ; le troisième jour, il se met à bouquiner. La fortune, qui ne l'abandonne jamais, le conduit, — ce troisième jour-là, — dans la rue la plus enfumée de Vienne et dans la boutique la plus obscure de toute l'Allemagne. Il s'ar-

rête, il arrange, il dérange; — il monte les échelles, il époussette les rayons et commence par ne rien trouver, — lorsqu'un petit volume dépareillé, — qui avait l'air de bien s'ennuyer dans un voisinage criblé de poussière, — lui tombe sous la main. Il va le repousser, lorsque le titre lui plaît; il s'y arrête. Il déchiffre une vingtaine de pages, il parcourt les autres.

— Tiens, tiens ! mais ce n'est pas mal ! fait-il. Puis il va trouver le bouquiniste et achète le volume. Rentré à l'hôtel il mande un traducteur qui se charge, moyennant cinquante francs, de débrouiller le grimoire et de le remettre en français, — d'Allemand. Huit jours après, le travail était terminé et notre auteur rentrait à Paris avec un chef-d'œuvre au fond de sa malle. Il fait recopier la traduction par son secrétaire intime et la porte à son éditeur.

— Voilà votre fortune ! regardez-moi ce titre ? — Hein, qu'en dites-vous ?

L'éditeur examine le manuscrit, — puis le voilà qui éclate de rire.

— Mais vous me l'avez déjà donné ce roman-là !

L'auteur s'arrête interdit; il veut nier, lorsqu'on lui présente son propre volume; — même titre, — mêmes personnages, — même action !

Notre romancier n'avait jamais songé à lire *ses* romans : — on ne s'avise pas de tout !



SUR LE BOULEVARD.

— Tu connais X... ?

— Oui, — il me tutoie.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je te le dirai un autre jour.

— Pourquoi ?

— Mes souliers me gênent.

— Il écrit beaucoup ?

— Ça l'occupe.

— Les uns sifflent ses pièces, les autres éreintent ses livres, — tout le monde lui prête de l'esprit.

— Oui, — mais il ne le rend jamais !



Le docteur A... est, sans contredit, le plus spirituel

D. M. F. P. — Parmi sa clientèle, très-nombreuse du reste, il compte la gracieuse madame de L..., qu'il a soignée jeune fille et qu'il aime comme sa propre enfant. Madame de L... est souvent indisposée. Ce ne sont que névralgies, spasmes et maux de nerfs. Pour les calmer, il faut que le docteur A... soit là; elle mourra si le docteur s'absente; le docteur *for ever!* Mais chaque fois que le docteur arrive, madame de L... ne manque jamais de lui dire :

— Comme vous tardez ! si je suis malade, c'est de votre faute !

L'autre matin, elle le mande en toute hâte. Madame est dans une position — intéressante. Le docteur se présente, et madame de L... qui l'a aperçu court à sa rencontre.

— Ah ! docteur, fait la jolie malade, comme je souffre !

— Avouez, madame, répondit-il en souriant, que, cette fois, ce n'est pas de ma faute !

***

Avez-vous besoin d'une bonne? Lisez alors ce certificat, — que je certifie conforme :

« La nommée Sophie Peltre, qui a été à mon service depuis le 20 mars jusqu'au 19 avril, peut avec raison s'annoncer comme une bonne femme de ménage; sachant faire la cuisine, bonne couturière, artiste pour la confection des bas et des chaussettes; sachant amidonner un col de chemise, ni trop dur, ni trop mou; faisant un lit dans la perfection, balayant, époussetant avec soin, et surtout point bavarde.

» Je certifie, en outre, que je n'ai qu'à me louer de sa probité.

» Nancy, le 19 avril 1858.

» Signé : LEDAIM. »

Après un certificat aussi complet et aussi avantageux pour la nommée Sophie Peltre, on ne comprend pas comment elle a pu être congédiée. — Vous êtes vraiment trop exigeant, monsieur Ledaim, et vous devriez savoir qu'un maître qui tient à ses serviteurs doit être comme le col de chemise amidonné.

Maintenant, je demande à voir le certificat que mademoiselle Sophie Peltre a délivré à M. Ledaim!

***

On me cite ce trait de la jeunesse de M. Arvers, un vaudevilliste qui est mort trop jeune.

Il était en rhétorique; un jour, le professeur donne, comme sujet de narration française, *l'éloge de la paresse*, ce qui était pour Arvers une étude à faire d'après nature. Les rhétoriciens se mettent à l'ouvrage; on travaille silencieusement, et la semaine ne s'écoule pas sans que chacun d'eux ait noirci un volumineux cahier de papier blanc. Quand il s'agit de paresse, on ne saurait être trop consciencieux.

Le grand jour arrive; les devoirs sont rassemblés et le professeur va prononcer son jugement. — Un seul manque, — ai-je besoin de dire que c'est celui d'Arvers?

— Monsieur, fait le professeur, vous ne m'avez rien remis!

— Voilà, monsieur, répond l'écolier.

Et, quittant sa place, il dépose un énorme rouleau sur la table du juge; puis il va rejoindre son banc.

Le professeur ouvre le rouleau; il l'examine, il le feuillette, il le tourne et le retourne en tous sens : — partout et toujours du papier blanc.

Furieux, le voilà qui interpelle Arvers.

— Est-ce que vous vous êtes moqué de moi? crie-t-il.

— Non, monsieur, répond tranquillement Arvers, mais il m'a semblé que le plus grand éloge qu'on pût faire de la paresse, — c'était de ne rien faire.

*
* *

Un journaliste parisien avait perdu sa cause devant un tribunal qui désire garder l'anonyme. Cette perte tenait à deux raisons : la cause était mauvaise et l'avocat ne valait pas mieux que la cause. Quoi qu'il en soit, l'avocat ne tarda pas à se consoler et, après quelques jours laissés par lui à son client, il envoyait sa note de frais. Heureux avocats ! pour gagner de l'argent, — ils n'ont qu'à parler !

Notre journaliste, qui ne cessait pas d'être furieux depuis la fâcheuse issue de son procès, examina cette note, ce qui ne diminua pas sa colère, mais le fit songer à diminuer son avocat. Plein de cette bonne intention, il se rend au Palais.

— Maître X...? demande-t-il.

— Il est rentré chez lui, répond un passant de la salle des Pas-Perdus.

Notre journaliste se rend au domicile de Me X...

— Maître X...? fait-il.

— Il est au Palais, répond la bonne.

Pendant trois jours, mêmes courses, mêmes réponses. Chez lui, on disait que Me X... était au Palais ; — au Palais, on disait qu'il était chez lui. La vérité vraie, c'est que Me X... avait entendu parler des projets de réduction de son client, et qu'il ne voulait le voir, — à aucun prix.

Notre journaliste ne se décourage pas; un matin, à l'improviste, il tombe dans l'antichambre de Me X...

— Maître X...? demande-t-il.

— Il est au...

— Oui, au Palais! interrompit-il, je la connais! Votre maître est chez lui, je veux le voir.

— Mais, cependant...

— Tenez, remettez-lui ma carte!

Et, sans laisser à la bonne le temps de répondre, il la pousse vers le cabinet de Me X. Une minute après, le journaliste était introduit.

Il avait ajouté sur sa carte, au-dessous de son nom :

M...... avec sa canne!



SUR LES BOULEVARDS.

— Écoute ici, Cascaret.

— Voilà ! que me veux-tu ?

— Je veux te dire deux mots, — à 10 francs chaque.

— Lesquels ?

— Prête-moi 20 francs !

***

Il y a une foule de bêtises, plus ou moins raisonnables, à dire sur l'étrangeté des femmes, et voilà tantôt cinq mille ans qu'on cherche à expliquer leur caractère. La seule circonstance atténuante à ces recherches, c'est qu'on n'a rien trouvé.

— Qu'est-ce que c'est qu'une femme ?

— C'est une femme.

Un de mes amis aimait mademoiselle X... ; — il en était aimé. C'étaient des tendresses à n'en plus finir, et jamais deux amoureux n'ont bâti plus de boudoirs en Espagne. La semaine dernière, après avoir conjugué le verbe *aimer* à tous les temps, ils s'assirent l'un près

de l'autre, et la conversation tomba sur cet illustre inconnu : — l'Avenir.

Tout à coup, mademoiselle X... s'arrête.

— Lève la tête? dit-elle à son compagnon.

Celui-ci s'empresse d'obéir.

— Eh bien? fait-il.

— Qu'est-ce que tu vois?

— Le plafond.

— Et après?

— Après? je ne vois rien.

— Regarde. Est-ce qu'il n'y a pas des rosaces?

— Oui.

— Combien y en a-t-il?

— Attends.

Et le jeune homme se met gravement à compter.

— Il y en a cinq.

— Tu ne te trompes pas?

— Non.

— Eh bien! dans cinq jours nous nous quitterons.

Silence prolongé. Le jeune homme se lève, et, examinant de nouveau le plafond :

— Non, dit-il, je me suis trompé, il n'y en a qu'une

— Adieu!

***

Mademoiselle Z..., — qui sort du Conservatoire, — et se destine à la tragédie, tout comme mademoiselle Karoly, — a eu, avant son départ, un mot profond.

On parlait de Rachel, et notre jeune personne, — avec cette modestie qu'on rencontre encore au faubourg Poissonnière, — ne manquait pas de se comparer à l'incomparable tragédienne.

— Pourtant, vous n'avez pas son masque expressif? objectait un critique blond.

— Non, — mais le soir, en costume, ça fera illusion.

— Vous n'avez pas sa diction énergique?

— Non, — mais avec des protections...

— Vous n'avez pas sa grande allure, — ses gestes, — ses explosions?

— Non, — mais je suis élève d'un sociétaire du Théâtre-Français!

— Non, non, toujours non? — Sur quoi alors appuyez-vous votre point de ressemblance avec Rachel?

— Sur quoi? — Je VIBRE COMME ELLE!



Sous Louis-Philippe, — il y a longtemps, —

Nestor Roqueplan venait d'être nommé directeur des Variétés. Bayard monte au théâtre, le félicite, et, entre deux compliments, glisse son mot sur un petit acte qu'il termine pour lui.

Nestor Roqueplan lui offre un cigare.

Règle générale : — lorsque vous offrez une pièce à Nestor Roqueplan, Nestor Roqueplan vous offre un cigare. Il ne fait d'exception qu'en faveur des auteurs qui fument.

Bayard s'en va, et Nestor ne songe plus au petit acte, — comme de juste.

Cependant, à quelques jours de là, par un de ces hasards que rien n'explique, voilà Nestor qui écrit à Bayard, — ces deux simples lignes :

« Mon cher ami,

» Envoyez-moi donc votre *petite mécanique*. »

La *petite mécanique* eut cent représentations ; — à la quatre-vingt-dix-neuvième, Bayard n'avait pas encore pardonné à Nestor sa désignation.

C'est *vaudeville* qu'il fallait dire !

*
* *

Quand on tient Nestor Roqueplan, il est impossible de le lâcher.

Ne le lâchons pas.

Il faut savoir, — ce que chacun sait du reste, — que Nestor n'aime que les auteurs qui ne font pas de pièces. Les autres, il les joue, — ce qui est humiliant.

Un jour, il fut forcé de subir la lecture d'un vaudeville, — très-mêlé de couplets. Mais, la lecture finie, il se précipite vers la fenêtre, — l'ouvre pour changer l'air, — et s'accoude sur la balustrade, en respirant avec violence.

L'auteur le suit, — s'accoude à ses côtés et parvient à lui glisser dans la main son manuscrit hydrophobe.

***

La conversation s'entame.

— Quand me jouez-vous? fait l'auteur.

— Je n'en sais rien! répond Nestor, qui tient le manuscrit dans sa main crispée et le serre à l'étouffer.

— Mais vous me jouerez?

— Est-ce que je sais!

— Pourtant vous disiez tout à l'heure...?

— Moi? voilà une heure que je n'ai pas ouvert la bouche! Et pour donner plus de solennité à ses paroles, il ouvre la main, — le manuscrit se délivre et tombe dans la cour, — pour ne plus se relever.

— Ah! par exemple, maintenant je ne la joue pas! s'écrie Nestor.

— Comment! murmura l'auteur en pâlissant, — vous ne la jouerez pas?

— Jamais! C'EST UNE PIÈCE TOMBÉE!

Le rouleau est toujours dans la cour des Variétés.

Puisse une âme charitable le porter à l'hospice — des manuscrits trouvés!



Un directeur, homme d'esprit, — tout le monde va le reconnaître, — est, dit-on, très-empressé auprès d'une comédienne dont le nom commence par un X et finit par un Z. Vous voyez cela d'ici.

S'il faut en croire les propos qu'on débite, les choses seraient au mieux ou au pis, — comme vous voudrez. L'autre soir, un ami, plus incrédule que les

autres, s'avisa de demander la vérité à la partie intéressée.

— Allons! dit-il en terminant, avouez-moi que vous êtes son amant!

— Jamais! répond notre homme d'esprit, c'est son mari qui fait courir ce bruit-là!

*
* *

Hier, au foyer de l'Opéra-Comique, un compositeur qui ne compose plus demandait l'explication de la fameuse devise latine: *Panem et circenses.*

M. Palianti, qui se trouvait là, ne put retenir un sourire.

— Vous ne savez pas ce que cela veut dire, vraiment?

— Vraiment, fait le compositeur.

— Eh bien, écoutez et retenez, répond M. Palianti, je traduis: *Panem et circenses,* les pièces de M. Dupin.

*
* *

Des courses qui ont fait courir, ce sont les courses

de Bade. Jamais foule plus nombreuse, plus élégante et plus mêlée ne s'était donné rendez-vous au même endroit pour faire triompher la jaquette jaune au profit de la jaquette verte. On s'écrasait, en attendant mieux.

Une jeune et jolie femme suivait ce va-et-vient d'un œil moqueur. Confortablement installée dans une calèche découverte, que sa crinoline remplissait tout entière, elle examinait la cohue poudreuse qui s'agitait à ses pieds et riait derrière son ombrelle. Cette femme, très-connue, connaissait tout le monde, et ce n'était, sur son passage, que coups de chapeau, regards rapidement échangés et poignées de main. On aurait pu croire que c'était elle qui faisait courir.

Deux cavaliers passent; l'un salue, l'autre lorgne; puis ils vont se ranger tous deux derrière la calèche.

— Jolie femme ! fait le cavalier au lorgnon, un gros monsieur monté sur un cheval maigre. — Jolie femme !

— N'est-ce pas ? elle est arrivée de Paris depuis hier seulement.

— Vous la connaissez?

— Comme chacun ici.

— Est-ce beaucoup ?

— Assez pour que je la salue lorsque je la rencontre et pour qu'elle réponde à mon salut, comme elle vient de le faire tout à l'heure.

Ai-je besoin de dire que la jeune femme n'avait pas perdu un seul mot de cette conversation ? — Je le dis.

*
* *

Les deux amis reprirent :

— Vous me présenterez à elle ?

— Quand vous voudrez.

— A-t-elle un joli prénom, au moins ? j'adore les jolis prénoms.

— Jugez-en. Elle se nomme Rose.

— Tiens, c'est drôle ! Rose !

— Pourquoi riez-vous ?

— C'est aussi le nom de ma jument !

A ce moment, la jeune femme se retourna vers le groupe qui s'occupait d'elle d'une façon si intime et s'adressant au monsieur à la jument :

— Je suis heureuse de cette rencontre, fit-elle, mais

vous oubliez, monsieur, que le nom de votre cheval s'écrit avec deux *s* !

*
* *

Je vous signale, rue Chauchat, un réverbère qui porte cette inscription : *Poste aux lettres*. Comme le géant du Café Mulhouse y atteindrait difficilement, j'ignore quelle est la personne qui a été l'objet d'une intention — aussi élevée ; et je trouve la chose vraiment incommode.

On me dit que cette *poste aux lettres* est spécialement affectée à notre cher confrère M..., dont la taille ne connaît pas d'obstacles ; — puisqu'il en est ainsi, je lui écrirai désormais : *réverbère restant*.

*
* *

Soyons Eugène Guinot, employons X., qui est la première lettre — de son alphabet.

Donc, la fraîche éclose mademoiselle X..., de l'Opéra, voyageait, la semaine dernière, sur le chemin de fer

de Lyon. Le compartiment qu'elle occupait était également habité par un jeune homme — très-bien — qui s'était blotti dans le coin le plus reculé du wagon et à une distance profondément respectueuse de mademoiselle X... Le jeune homme — très-bien — ne disait pas un mot à sa compagne de voyage, mais ses yeux *parlaient pour lui*. — et il avait des yeux très-bavards, dit-on.

*
* *

Après une heure de mutisme complet, le jeune homme très-bien — se risque.

— Madame va à Lyon?

Pas de réponse.

— Madame s'arrêtera probablement à Lyon?

Pas de réponse.

— Madame est attendue à Lyon?

A la troisième sommation — respectueuse — mademoiselle X... répond un :

— Oui, monsieur, — plus sec que le sable du désert.

Il y avait de quoi s'arracher les cheveux : le jeune homme se contente de les dépeigner.

*
* *

Un quart d'heure — et huit stations — passent.

— Madame ne connaît pas encore Lyon?

— Non, monsieur.

— Une belle ville, mal pavée. Madame compte y faire un long séjour?

— Oui, monsieur.

— Alors j'aurai sans doute le plaisir de l'y rencontrer, car moi-même...

Mademoiselle X détourne la tête.

***

Une demi-heure s'écoule.

— Madame voyage pour son agrément?

— Non, monsieur.

— Madame est dans le commerce?

— Oui, monsieur.

— En gros ou en détail?

— Ni l'un ni l'autre, monsieur, je suis artiste dramatique.

— Ah!

Et le jeune homme s'approche d'une place, mais sans changer de côté.

***

— Madame va donner des représentations à Lyon ?

— Oui, monsieur.

— Bravo ! vous chantez ?

— Non, monsieur.

— Bravo ! vous déclamez ?

— Non, monsieur.

— Bravo ! vous dansez ?

— Oui, monsieur.

Et le jeune homme s'approche encore et se trouve à côté de mademoiselle X...

***

— Madame n'est-elle pas madame ***, par hasard ?

— Non, monsieur.

— Mais vous êtes premier sujet ?

— Non, monsieur.

— Vraiment ?

Et le jeune homme se place à côté de mademoiselle X...

***

— Vous dansez des pas de caractère ?

— Non, monsieur.

— Vous êtes chef des coryphées ?

— Non, monsieur, je suis simple coryphée.

— Coryphée ! et tu ne le disais pas !

Et le jeune homme saisit la main de mademoiselle X...



Le train s'arrête, — quant à lui...



Avoir maison à la ville, — et maison à la campagne ; six mois place Vendôme et six mois à Ville-d'Avray, — voilà le problème qu'on se pose tous les soirs, — et qu'on résout tous les jours avec trente mille livres de rente, — prix fixe.



X..., qui a femme, — et qui aura enfants, — a loué une délicieuse maison de campagne à l'une des stations voisines de Paris. Trois domestiques, une cuisinière et une calèche égayent le paysage. Des oiseaux rares perchent sur des bâtons dorés dans une volière qui est le Palais de Cristal des volières. On a des chevaux dans l'écurie, — des meubles Louis XV dans les appartements, — mais les trente mille livres de rente, toujours espérées, ne passent pas la saison à cette campagne. On a emprunté, — on emprunte, — et huit fois par semaine — les oiseaux manquent de mouron, — les chevaux manquent d'avoine, — et les maîtres manquent de tout. Que de gens veulent faire beaucoup avec rien ! Je sais bien qu'on y arrive, mais c'est assez vétilleux.

M. et madame attendaient, l'autre jour, l'arrivée du convoi, — qu'ils attendent, du reste, tous les jours. Un ami aura peut-être eu l'idée de venir leur demander à dîner, — par économie ! On ne fait pas de façons à la campagne, et l'on dînera gaiement sur l'herbe. L'herbe sera fournie par les maîtres de la maison.

Un ami est signalé; il est fêté, choyé.

— Ah ! quelle bonne idée vous avez eue !

— Ah ! que c'est aimable à vous !

On lui emprunte vingt francs, et, pour gagner de l'appétit, on lui fait admirer en détail les beautés du jardin : — il est remboursé en admiration.

Arrivés à l'article des volatiles, l'ami signale une lacune dans la nomenclature annoncée.

— Je ne vois qu'un paon? est-ce que vous n'avez plus l'autre?

— Toujours! — répond l'amphitryon; le paon est dans le jardin, mais la *panne* est dans la maison.



Les habitants de Vienne, en Autriche, dès que sept heures sonnent, voient passer au triple galop, — un galop sinistre — et qui résonne effroyablement dans les rues désertes, — une voiture qui vient de terminer sa ronde des boucheries environnantes et se rend à l'abattoir.

Vous connaissez le proverbe : « Il fait un vent à décorner les bœufs? » Eh bien, il paraît que ce vent-là ne cesse de souffler sur Vienne, — car tous les matins la voiture en question est pleine de cornes de bœuf. — Rien que des cornes, des cornes partout!

Un Allemand — qui venait de se lever, ou qui allait se coucher, — s'était trouvé, en flânant, sur le passage de l'équipage à cornes. Il s'arrête, — le considère un instant ; puis, tout à coup, le voilà qui part d'un immense éclat de rire.

—Tiens! fait-il, on a désarmé la garde nationale !

*
* *

Un malheureux journaliste, — rédacteur en chef d'un journal qui n'a pas de rédacteurs, — avait attaqué à diverses reprises une cantatrice très-aimée, — à la salle Herz. Chaque semaine voyait éclore une méchanceté nouvelle, — cinquante-deux par an, — et amenait quelques lignes de sa biographie, avec cette promesse sacramentelle : — *La suite au prochain numéro*. Le prochain numéro paraissait depuis six mois, sans grand scandale, — lorsqu'un beau matin, un grand monsieur, strictement boutonné, plus moustachu que Victor-Emmanuel lui-même, se présente au bureau du rédacteur en chef. Le rédacteur en chef, qui se sert de garçon de bureau,—de huit à neuf,—intro-

duit le grand monsieur avec des égards insensés : — son excuse, c'est qu'il le prenait pour un abonné.

On ferme la porte à double verrou, on s'avance un fauteuil ; — on s'assied.

— Monsieur, c'est vous qui avez attaqué mademoiselle Y... ?

Le rédacteur en chef pâlit.

— Je ne viens pas vous contester le droit que vous avez en qualité de journaliste.

Le rédacteur en chef s'incline.

— Mais, comme mademoiselle Y... a du talent, je serais curieux de connaître les raisons de vos attaques ?

— Les raisons ? je ne sais...

— Si, monsieur ! cherchez bien !

— En vérité, monsieur, je...

— Vous êtes amoureux de mademoiselle Y... ?

— Moi, monsieur ?

— Et elle vous a repoussé !

— Par exemple ! on vous a trompé ! si j'ai attaqué mademoiselle Y...

— C'est parce qu'elle vous a repoussé ? avouez-le !

— Non, monsieur ! — c'est parce qu'elle n'est pas abonnée !

*
* *

Tout le monde a entendu Vieuxtemps? c'est, sans contredit, le violon le plus illustre,—depuis Paganini. L'an passé, quelqu'un avait à lui écrire, il demanda son adresse; on la cherche, et comme on la cherche, on ne la trouve pas. En désespoir de cause, il lance sa lettre, avec cette suscription :

Monsieur,
Monsieur Vieuxtemps,
violon célèbre,
à Paris.

Le croirait-t-on? — la lettre n'arrive pas à sa destination.

Les mois se passent; — un jour, l'ami, qui n'avait pas reçu de réponse, rencontre sur le boulevard Vieuxtemps, qui n'avait rien reçu. Après quelques explications, les deux amis se rendent rue Jean-Jacques-Rousseau, et se font indiquer le bureau de la poste restante.

Vieuxtemps explique son affaire; un employé dilettante exécute les fouilles et la missive est retrouvée: elle faisait antichambre, dans un casier, depuis un mois! Elle y aurait probablement fini ses jours, —car

un facteur intelligent avait écrit sur le mot *célèbre* et avec un crayon rouge:

Inconnu!

*
* *

Ne quittons pas les lettres.

Ces jours derniers, un brave habitant des Basses-Pyrénées s'avise d'écrire au célèbre peintre, M. Gudin, et, dans la crainte d'un quiproquo, voici la façon dont il a libellé l'adresse. Je n'invente rien:

A Monsieur
Monsieur Gudin,
peintre de marine, — et des colonies.

*
* *

Vous connaissez mademoiselle X..., « une de ces ouvrières qui vont en journée la nuit, » suivant l'expression de Balzac? — Mademoiselle X..., dont le cœur se

trouve toujours en lecture, met en vente la seconde édition de sa beauté; la première est complétement épuisée. La quarantaine frappe à sa porte : elle va sonner.

Ici, je pourrais placer le signalement des charmes de mademoiselle X..., quelque chose comme un passeport sentimental, mais tous ces portraits-là se ressemblent aujourd'hui. Je ne dirai qu'un mot. Ainsi que toutes les femmes, mademoiselle X... met un peu de rouge et beaucoup de blanc : que d'autres la dépeignent.

Deux amis se rencontrent.

— Tu es toujours avec X... ?

— Pas mal, et toi ?

— Combien y a-t-il de temps que cela dure ?

— Une dizaine de mille francs.

— C'est long.

— Tu y viendras à ton tour.

— Moi ? je serai son amant ?

— Tout le monde est mortel.

— Ah ! par exemple, je rirai bien ce jour-là !

— Jaune.

— Qu'est-ce qui te faire croire ?

— Rien, c'est dans l'air, tu seras son amant.

— Mais quelle raison?

— Sans raison. On va bien visiter les Invalides!

*
* *

Roger de Beauvoir prétend qu'il possède dans son album cet axiome d'une jolie veuve :

« Deux mariages équivalent à un incendie. »

Cette veuve existe-t-elle? Roger de Beauvoir l'assure.

*
* *

Il est des circonstances dans la vie où une mise décente est de rigueur. Par exemple, on s'est rarement marié en redingote ; les gens qui ont l'habitude d'aller au bal en blouse ne connaîtront jamais que d'une façon incomplète les mœurs du faubourg Saint-Germain. Quant à ceux qui vont visiter la colonne de la Bastille avec la ferme intention de flâner par-dessus la balustrade, je ne saurais trop les engager à ne pas s'y aventurer avant d'avoir fait un bout de toilette. Tout le monde se dira de la famille d'une paire de bottes neuves, d'une

chemise de toile de Hollande et d'une redingote en drap fin : les morceaux seront soigneusement recueillis, les derniers honneurs rendus. Mais malheur à l'homme mal vêtu ! après un long séjour dans les faits divers, il sera abandonné sans pitié, grâce au détail exact de son costume qu'un journal du soir aura eu soin de mentionner. Dans l'autre monde, comme dans celui-ci, on n'est reçu qu'en habit noir.

A ce propos, je raconterai l'histoire d'un critique qui, il y a quelques années, voulut en finir avec la vie ; on n'a jamais su pourquoi. Mais ce que chacun sait, c'est qu'en critique consciencieux, il avait choisi un soir où il n'y avait pas de première représentation. Son testament terminé, il jette un dernier regard sur son écritoire, ce qui le confirme dans sa fatale résolution ; il ouvre sa fenêtre : il va s'élancer. Une main, emmanchée au bout d'un bras d'ami, l'arrête.

Désespoir, colère et sanglots du critique.

— Faux ami ! pourquoi me retenir? est-ce que tu m'aimes, par hasard?

— Non !

— Tu crois que je puis être encore utile à mes concitoyens?

— Non!

— Non! non! qui t'a guidé alors? pourquoi m'arrêtes-tu? parle!

— Pourquoi? parce que tu as une chemise sale!

*
* *

En passant devant le Café Riche, j'ai cueilli le dialogue suivant:

— Moi, disait un monsieur trop rouge pour la circonstance, je ne comprendrai jamais ces affaires d'honneur qui finissent par un lapin sauté. D'autant plus que le lapin, je ne le digère pas. Lorsque deux individus viennent sur le terrain, c'est pour jouer de l'épée et non du cure-dents. Ne me parlez pas de ces duels à la fourchette où l'on ne meurt que d'indigestion. Tel que vous me voyez, je ne me suis battu qu'une fois, mais c'était un combat *à mort!*

Comme ses interlocuteurs semblaient douter:

— Oui, messieurs, reprit-il de sa plus grosse voix, un duel *à mort!* et, du reste, vous connaissez mon adversaire, c'est le petit ***, qui est maintenant receveur en Normandie!

*
* *

Quelqu'un frappe sur l'épaule d'un autre.

— Pas si fort! s'écrie-t-il.

— Je t'ai fait mal?

— Non, mais c'est que je crains toujours que les lettres reparaissent.



Tandis que nos grands artistes se reposent, les marionnettes ordinaires du passage Jouffroy s'agitent, et un fil les mène.

A l'une des dernières représentations, l'entr'acte qui précède *les Filets de Vulcain* menaçait de devenir éternel, lorsque trois petits coups, discrètement frappés, se firent entendre, — et aussitôt un grave spectateur de cinq à six ans s'écria :

— Entrez!



Deux employés au bureau de placement des bouts de cigare se promenaient mélancoliquement le long

des trottoirs du chemin de ronde de la barrière des Martyrs.

L'un d'eux heurte du pied une masse inerte qui barre le passage, — ils s'arrêtent. Le premier se penche, le second examine. C'est un homme ivre-mort, les chemins de ronde en sont pavés.

Sans plus de façons, ils se mettent à fouiller, de compagnie, dans les poches avinées du pochard, et le second finit par découvrir que la poche gauche du paletot est habitée par trois pièces de cinq francs, — auxquelles il donne congé à son bénéfice.

Mais celui qui n'a rien trouvé, — que des lettres d'amour, — s'interpose.

— Veux-tu laisser ça?

— Jamais! puisqu'il est mort?

— C'te raison! il a peut-être des héritiers!

— Des héritiers, c'est moi! c'est mon oncle, je le reconnais! N'est-ce pas, mon oncle?

— Je te dis de laisser ça!

— Mais puisqu'il est mort! Je t'en donne la moitié?

— Du moment qu'il est mort, — donne.

— Voilà! et maintenant, allons lui faire dire des prières, — à douze sous le titre.



Qui ne se souvient aujourd'hui de la fondation du *Journal des connaissances utiles?* C'était le beau temps de la presse ; on croyait encore à l'cxistence de l'abonné, — on le cajolait, — on passait par son cœur pour arriver à sa bourse. Il pleuvait des prospectus.

Le *Journal des connaissances utiles* était fondé par M. Émile de Girardin.

M. Émile de Girardin, qui, à cette époque, débutait dans le journalisme qu'il devait plus tard personnifier dans son individu, — eut un coup de maître pour son coup d'essai.

Il inventa la prime!

Depuis, les faiseurs ont gâté la création de M. de Girardin : — des pendules qui ne marchent pas, des livres illisibles et des gravures qu'on ne voudrait pas rencontrer, à midi, sous une revue de mode, tels sont les piéges qu'ils tendent au public. Heureusement que la dernière heure des pendules est sonnée.

M. de Girardin donnait aux abonnés du *Journal des*

connaissances utiles, en outre d'une publication très-bien faite, — il donnait une médaille.

On pouvait porter son bulletin d'abonnement à sa boutonnière !

*
* *

A quelques années de là, M. Émile de Girardin s'avise de vouloir devenir député, et le voilà qui se présente devant les électeurs de la Creuse. La première visite revient de droit à M. le maire ; — il s'y rend. M. le maire l'encourage dans sa résolution, mais il lui conseille de s'assurer l'appui de l'homme vraiment influent du pays.

— Qui cela? demande M. de Girardin.

— M. le Chevalier ; allez le voir.

M. de Girardin prend en note le nom de M. le Chevalier, — puis il va s'entendre avec l'adjoint. Celui-ci est plus empressé que le maire. Il le reconduit jusqu'à sa porte.

— Surtout n'oubliez pas M. le Chevalier ! fait l'adjoint en le quittant.

Le soir, M. de Girardin prend le chemin du presby-

tère et trouve M. le curé dans son salon, où il termine une partie de whist. M. le curé soutiendra l'élection de M. de Girardin, — mais à une condition :

— Soyez patronné par M. le Chevalier !

M. de Girardin croit d'abord à une mystification ; — il multiplie ses visites et chacun le renvoie à M. le Chevalier. C'est la puissance de l'endroit, — le conseil municipal ne fait rien sans lui ; — le maire est à ses ordres, — le curé le cite à tout propos dans ses sermons, et, sans fonction, il commande à tous les fonctionnaires.

De guerre lasse, M. de Girardin s'arme de pied en cap et court implorer M. le Chevalier. Qui trouve-t-il ? Un abonné de son ancien journal, — un abonné qui a conservé sa médaille !

M. le Chevalier était décoré de l'ordre des *Connaissances utiles !*

*
* *

Hier, je nommais à Lambert Thiboust une femme de lettres qui, non contente de parler comme M. Ponson du Terrail écrit, use, dit-on, ses matinées à médire de l'amour.

— La malheureuse ! me répondit-il, cela me rappelle Pénélope, qui passait la nuit à défaire l'ouvrage qu'elle avait fait dans la journée.



Un jour, le plus petit des petits journaux d'il y a vingt ans publie un article pavé de mauvaises intentions contre Arnal. L'article, qui avait bien envie d'être très-méchant, fait une certaine sensation parmi les camarades d'Arnal ; — on en parle pendant cinq minutes, — puis tout se noie dans la fumée des cigarettes. Le surlendemain, — nouvel attrapage, — mais celui-là très-vif, très-spirituel, très-mordant. On s'étonne d'abord, — on finit par acheter le numéro. Le jour suivant, encore un entrefilet sur Arnal, et pendant un mois les épigrammes se suivent et se ressemblent, — comme esprit. La galerie bat des mains, et les amis, — les amis qui sont toujours là, — ne manquent pas de s'en réjouir.

Arnal se rend au bureau de rédaction.

— Ah ! ah ! fait le directeur, vous venez demander la paix ? — Et il se frotte les mains.

— Non, monsieur, répond Arnal.

— Vous nous apportez une plainte ?

— Non, monsieur.

— Qui vous amène alors?

— C'est bien simple. J'ai fait des articles contre moi, je vous les ai envoyés, vous les avez insérés, et...

— Et...?

— Je viens toucher le prix de ma copie !

*
* *

Le maître à chanter d'une jeune et déjà charmante cantatrice vient, un de ces derniers soirs, dans les coulisses du théâtre où son élève joue, et aussitôt il s'empare de sa main, à laquelle il va dire bonjour — avec ses lèvres. Il oubliait, — en voyant la main qui était restée petite, — que l'enfant avait bien grandi depuis les premières gammes. On lui refuse cette paternelle faveur, — on se pique presque, et le pauvre homme, qui avait commencé par croire à une plaisanterie, s'emporte à son tour; — par bonheur, la mère de notre héroïne l'arrête et dit:

— Ne lui en veuillez pas de son refus, monsieur, *c'est une mesure générale !*

*
* *

Un relevé qu'on a fait, mais qui reste toujours à faire, c'est le relevé des enseignes qui enjolivent les boutiques de Paris et de la banlieue.

On me signale celle-ci, qui s'étale à la devanture d'un coiffeur :

AU TINTORET *PEIGNANT* SA FILLE

*
* *

A la première représentation des *Trois Maupin* et dans l'entr'acte du troisième au quatrième acte, un jeune auteur très-célèbre, M. Dumas fils, traverse le péristyle pour entrer dans la salle.

Le contrôleur l'arrête.

— Pardon, monsieur Dumas, fait-il, M. Montigny désirerait vous parler.

— Bien, répond Dumas, j'y vais. — Et comme il se dirige vers le théâtre, un de ses amis l'accoste :

— Où vas-tu? dit celui-ci.

— Chez Montigny, qui me fait demander.

— Sais-tu ce qu'il te veut?

— Non, répond Dumas, mais je crois que c'est pour terminer la pièce.

*
* *

Dans une comédie importante qu'il termine en ce moment, mon ami Siraudin a placé un très-joli mot que je veux citer ici, — ce qui l'empêchera de le conserver. Ne manquons jamais l'occasion d'agir en bon camarade.

La scène représente ce que vous voudrez, — ou même autre chose; — je prends une forêt; — chênes au fond, branches latérales. — A droite, un tronc d'arbre, avec tout ce qu'il faut pour écrire. Deux personnages sont sur le théâtre; l'un est un vieillard à chapeau blanc, l'autre, qui arpente la forêt d'un pas saccadé, semble un jeune homme, au premier abord ; — au second, on remarque qu'il porte une redingote marron.

LE JEUNE HOMME. — Ça ne se passera pas de la sorte !

LE VIEILLARD. — J'y compte.

LE JEUNE HOMME. — Nous nous battrons, et puisque nous sommes seuls...

LE VIEILLARD. Nous nous battrons sans témoins.

LE JEUNE HOMME. — Vous n'y mettez aucune opposition ?

LE VIEILLARD. — Aucune.

LE JEUNE HOMME. — Parfaitement. Vous êtes l'insulté.

LE VIEILLARD. — C'est-à-dire que j'ai le choix des armes.

LE JEUNE HOMME. — Que choisissez-vous ? — le pistolet ?

LE VIEILLARD. — Non.

LE JEUNE HOMME. — L'épée ?

LE VIEILLARD. — Non.

LE JEUNE HOMME. — Quoi donc, alors ?

LE VIEILLARD. — Je choisis les giffles, — et je tire le premier !

*
* *

D... est un homme d'esprit, en même temps qu'un excellent chasseur. Mais lorsqu'il chasse de compagnie avec un tireur maladroit, — il en existe encore, — ce sont des sarcasmes, des épigrammes et des haussements d'épaules à n'en plus finir. Il a le coup de fusil gouailleur.

L'autre semaine, il était parti pour la Sologne, avec l'intention de travailler, — quelques-uns disent pour travailler à la terre, mais je n'en crois rien. Un ami accompagnait D... Dans les intervalles de repos qu'il s'accordait, D... chassait régulièrement; l'heure de la digestion était consacrée au massacre du gibier. Munis d'excellentes guêtres, chargés de Lefaucheux de premier choix, nos amis gagnaient le bois sombre. Ce dernier adjectif est inutile, mais il fait bien.

D... tirait lièvres et perdreaux avec une adresse digne d'éloges; du haut du ciel, ta demeure dernière, Nemrod, tu devais être content!

— Encore un perdreau! faisait D..., encore un lièvre!

Puis il cherchait son compagnon; on peut dire qu'il cherchait vainement, car, pour fuir un voisinage dangereux, celui-ci avait soin chaque jour de perdre D... On se retrouvait au château, carnier à carnier. Mais

lorsqu'on arrivait à les visiter, ces maudits carniers, celui de l'ami de D... renfermait d'abord des mauviettes, puis des mauviettes, et enfin, pour terminer, des mauviettes. Rien que des mauviettes, toujours des mauviettes !

— C'est à en désespérer! disait D..., je ne chasse plus avec toi!



En effet, dès le lendemain, D... part seul. Le temps est sec, une journée superbe se prépare. On compte tellement sur la chasse de D..., qu'un supplément d'hôtes est mandé au château, tous voisins de campagne fort amateurs de gibier. Deux heures se passent ; puis trois heures. La nuit vient; D... n'est pas encore de retour. On se perd en conjectures, on va aller à sa recherche, lorsqu'un cri de joie retentit dans l'air. D... vient d'être aperçu au bout de l'avenue; il se dirige vers le château.

On l'entoure, on le cajole, et c'est à qui le débarrassera de son fusil. D... veut résister, mais la force triomphe. On ouvre son carnier, et chacun recule avec horreur.

D... a tué un ÉCUREUIL!

Depuis ce jour les railleries ont cessé, et son ami tire les mauviettes sans obstacles; quant à D..., il est perdu de réputation dans toute la Sologne, où l'on ne l'appelle plus autrement que D..., *fatal aux écureuils!*

*
* *

Je ne vous ferai pas l'affront de vous raconter l'événement qui est arrivé à Dumas fils, il y a deux ans à peu près, en pleins Champs-Élysées. La voiture brisée, le cheval tué, tout cela est tombé dans le domaine public, et le chroniqueur de Carpentras lui-même n'en voudrait plus. Si je le rappelle, c'est qu'il a donné naissance au mot que voici; — j'en autorise la reproduction.

Tout le monde déplore le silence que Dumas fils gardera cet hiver. L'auteur du *Demi-Monde* se repose sur ses lauriers, — ce qui, entre parenthèses, doit être fort incommode et ne peut reposer que très-imparfaitement. Quoi qu'il en soit, la rue de Boulogne est muette, et le public se croise les bras, — n'ayant pas à applaudir Dumas fils.

L'autre soir, un ami l'aperçoit sur le boulevard et court à sa rencontre.

— Qu'est-ce que j'apprends? vous ne faites rien?

— Vous voyez que si, répond Alexandre, je me promène!

— Et le Gymnase?

— Je n'ai plus besoin de travailler.

— Comment?

— C'est bien simple, — j'ai hérité de mon cheval!

*
* *

Un auteur dramatique qui ne se repose pas, lui, c'est M. Scribe. Il est vrai que son écurie ne lui a encore rien légué! Le lendemain de la première représentation du *Prophète*, après le succès de la musique de Meyerbeer, M. Scribe eut une velléité de paresse. Ce jour-là même, il avait quitté son cabinet de travail pour son salon, et dans son salon, les pieds sur les chenets, il faisait part à quelques amis de ses projets de retraite littéraire.

— Songez donc, disait-il, que j'ai donné trois cent soixante-cinq pièces, — une par jour pendant une année!

— Eh bien, répondit M. Auber, donnez-en encore une?

— Une? pourquoi?

— Il y a des années bissextiles!

*
* *

DANS LA RUE

— Que pensez-vous de Godichard?

— Je n'y pense jamais.

— C'est un garçon d'esprit!

— Qu'est-ce qui vous le fait croire?

— Il me l'a toujours dit.

— Eh bien, je vous dis, moi, que c'est un imbécile.

— Vous croyez?

— Parbleu! le jour où on a inventé la bêtise, il écoutait sur le carré!

*
* *

Il existe, de par le monde des lettres, un M. Z...,

vaudevilliste, qui passe pour n'avoir pas fait les nombreux vaudevilles qu'il a signés ; — je ne crains pas qu'on reconnaisse celui dont je veux parler, car beaucoup de ses confrères sont logés, — et bien logés, — à cette enseigne. On a parlé d'un malheureux forçat qu'il tenait en vaudeville privé chez lui. Le forçat travaille en expiation de ses péchés ; notre homme recopie et porte en ville. Pour rendre la chose plus vraisemblable, on a prétendu que le forçat avait demandé à rentrer au bagne. Comme Z... continue à donner des pièces, j'en induis que la demande a été regardée comme non avenue. Si encore ce forçat avait fait *Une Chaîne !*

Le mois dernier Z... répétait à la Porte-Saint-Martin un lever de rideau dont la représentation était arrêtée par un méchant quatrain de sortie, que Z... devait toujours apporter et qu'il n'apportait jamais.



Chaque répétition, depuis la lecture, commençait ainsi :

LE DIRECTEUR. — Et mon quatrain ?

Z... — Vous l'aurez ce soir.

Enfin un vilain jour, le directeur se lasse, et prenant Z... par le bras, il le conduit dans un cabinet meublé d'une table, d'un encrier et d'une plume. Arrivé là, il enferme Z... à double tour, et met la clef dans sa poche.

— Vous ne sortirez, lui crie-t-il à travers la porte, que lorsque vous aurez fait vos quatre vers. — Je me charge de la nourriture !

Puis il retourne à la répétition.

***

Petit à petit, chacun quitte le théâtre. Les acteurs regagnent leur domicile; les machinistes sont partis pour ne plus revenir que le soir, et le régisseur, n'ayant plus personne à mettre à l'amende, rentre dans la vie privée.

On a oublié Z... !

Des coups redoublés retentissent, — des cris plaintifs se font entendre ! — Le prisonnier en est arrivé à la cinquième heure de sa captivité ! — Mais qui pense à lui ? Qui viendra à son secours dans cette solitude ?

La nuit est venue, et Z... sait, par expérience, qu'il n'y a plus personne au théâtre. Il pousse une dernière clameur et retombe désespéré.

Par bonheur, un ami de la direction, attardé dans les coulisses et qui avait assisté à l'enlèvement de Z..., vient à passer devant la porte de son cachot. Il entend les appels réitérés de Z..., et, comme il a la clef, il ouvre.

— Et ce quatrain? fait-il après avoir ouvert.

— Vous l'aurez ce soir, répond machinalement Z...

— Comment! vous n'avez rien écrit?

— Que voulez-vous, mon cher, je ne puis pas travailler quand je suis enfermé!

***

Comme elle est vive en ses ébats!
Sa beauté, c'est tout un poëme
Que parfois je relis tout bas.
— N'allez pas croire que je l'aime!

Dessin de Watteau pour le trait,
Sa lèvre où le rire se pose,

Est si vermeille qu'on croirait
Qu'elle a bu le sang d'une rose!

Son regard est d'un bleu moqueur!
Plus colère qu'une enfant même,
Elle piétine sur mon cœur.
— N'allez pas croire que je l'aime!

Mais, pour rappeler sa raison,
Usant d'un moyen salutaire,
Je vais lui demander pardon
Du mal qu'elle vient de me faire.

Ses nerfs tout à coup apaisés,
Dans mes bras, repentante et blême,
Elle pardonne à mes baisers.
— N'allez pas croire que je l'aime!

Ma vie est semblable au printemps!
J'attends l'avenir sans alarmes;
Je fais ma pluie et mon beau temps
Avec ses rires et ses larmes!

Rien ne saurait nous séparer,
Car j'ai résolu le problème!

Pour toujours je dois l'adorer.
— N'allez pas croire que je l'aime !

Dans son amour est ma vigueur,
J'y puise ma seule énergie ;
Mon espérance et mon bonheur
Sont frappés à son effigie !

Aussi, quand pour nous, à son gré,
Viendra le jour d'adieu suprême,
Il est certain que j'en mourrai
— Pour faire croire que je l'aime !

***

Un banquier dont le nom rime à millions, — rime riche, — reçoit la visite du plus petit, du plus travailleur de ses employés ; c'est un pauvre jeune homme pauvrement blotti dans le dernier de ses habits noirs, et déformant d'une main tremblante le chapeau le plus chauve qui se puisse imaginer, — le Murger des feutres. Après une antichambre d'une heure dans l'escalier, on l'introduit auprès du banquier.

Celui-ci est confortablement installé devant son bureau; — au bruit de la porte, il se retourne à demi, jette un regard sur l'employé, et, après l'avoir invité à ne pas s'asseoir, l'interrogatoire commence.

— Votre nom ?

— *** (précédées de tous les prénoms du calendrier, au choix).

— Depuis combien de temps êtes-vous dans ma maison ?

— Depuis cinq ans, monsieur.

— Quels sont vos appointements ?

— Quinze cents francs, monsieur.

— Et vous voudriez ?

— Dix-huit cents francs, monsieur, répond timidement l'employé.

— Dix-huit cents francs, dix-huit cents francs ! répète le millionnaire en s'agitant sur son fauteuil, dix-huit cents francs ! Certes, j'ai d'excellentes notes sur votre compte, vous êtes travailleur, mais pour cette année, c'est impossible. Il n'y aura pas d'augmentations !

— Cependant, monsieur...

— Impossible, vous dis-je, — les vivres sont si chers !

***

Je viens de rencontrer Z... ; Z... termine un roman qui sera l'étonnement de cet hiver, et distancera de la longueur de quatre éditions la *Fanny* de M. Feydeau. La seule question est de savoir si ce roman paraîtra jamais. Les éditeurs qui pourraient couvrir d'or le fortuné Z..., — qui se laisserait couvrir, — semblent ignorer qu'il existe, et ne s'inquiètent nullement de lier connaissance avec son livre. Habileté ! direz-vous. — Je crois à de l'indifférence.

— Où cours-tu ? ai-je crié à Z..., qui passait près de moi.

— Terminer le chapitre XIV. — Ça chauffe !

— Je t'en félicite, car il fait froid.

— Tu verras cela! a répliqué Z... Une œuvre forte ! Pas de détails, pas de miévreries ; — de l'action, des caractères ! Sais-tu ce qui manque dans le roman moderne ? L'intérêt, le style, l'observation ! Ils sont là une vingtaine qui dessinent le même bonhomme ; moi, j'ai étudié la nature ! En un mot, veux-tu savoir ce que c'est que mon roman?

— Je n'y tiens pas.

— C'est du Balzac, mais avec plus de gaieté, plus de liberté, plus de désinvolture ! Un trait te le peindra

entièrement : c'est du Balzac, — à la Paul de Kock !

*
* *

Mademoiselle B... est la charmante cantatrice que vous savez. Une gastrite aiguë, en lui défendant de porter le corset le plus élastique et la robe la moins serrée, l'a éloignée du théâtre momentanément. Donc, à ceux qui vous demanderont pourquoi elle ne joue plus, vous pourrez dire qu'elle a une gastrite ; — moi, je vous apprends qu'elle a une mère.

Cette mère a été rencontrée, dans le courant de la semaine, par le directeur de mademoiselle B...

— Comment va votre fille ? a-t-il demandé.

— Très-bien !

— Comment chante-t-elle ?

— Très-bien !

— Elle va nous revenir, alors ?

— Hélas ! — ma fille ne peut chanter qu'en chemise !

*
* *

Un auteur dramatique, — laissons le nom en blanc, — se trouvait de passage à Avignon. Il paraît que, si l'on ne s'amuse pas toujours à Paris, on s'ennuie souvent à Avignon. Comme notre auteur s'ennuyait, il ne trouve rien de mieux que de composer un drame, — pour ennuyer les autres. Le drame terminé, il le porte au directeur de l'endroit, et voilà le théâtre d'Avignon qui monte à grands frais *le Château des papes*.

Et d'un.

*
* *

Un mois se passe; notre auteur quitte Avignon et va se fixer à Montparnasse. Là, il secoue la poussière qui recouvre le manuscrit du *Château des papes*, le débaptise et le fait jouer sous le titre de : *la Forteresse du Montparnasse*.

Et de deux.

*
* *

L'air de Montparnasse est mauvais, — son médecin

lui ordonne de voyager; il part pour les Batignolles. Aux Batignolles, le théâtre va ouvrir; mais le directeur veut un drame *inédit* pour la réouverture. Notre auteur défait sa malle, gratte *la Forteresse du Montparnasse* et lit *le Château de Clignancourt*.

Et de trois.

*
* *

Montmartre est à deux pas, il va à Montmartre, — sans but: mais le théâtre s'offre à ses yeux, et comme il veut se faire bien venir dans ce nouveau pays, — il passe un trait de plume sur *le Château de Clignancourt,* et convoque les Montmartrois empressés à l'audition de *la Tour de Montmartre*.

Et de quatre.

*
* *

Sur ces entrefaites, — et par une fatalité inexplicable, — quelqu'un lui offre la direction du théâtre de Belleville et il l'accepte! — On l'a joué! — il se jouera lui-même,

et *la Tour de Montmartre* devient *le Fort Saint-Fargeau.*

Et de cinq.

*
* *

Des succès de province, — des triomphes de banlieue, — c'est la monnaie de la gloire, — en gros sous. Paris ne le connaît pas, il se fera connaître. L'omnibus l'arrête devant les portes du théâtre Beaumarchais, — et il y dépose *le Fort Saint-Fargeau*, qui s'appelle cette fois : *Un Épisode de la Bastille.*

Et de six !

*
* *

Que messieurs les auteurs dramatiques méditent cette histoire authentique et en fassent leur profit.

Un détail, en finissant : — la pièce en question est détestable — à tous les titres.

*
* *

AU JARDIN D'ACCLIMATATION.

—Pardon, monsieur, est-ce que vous me suivrez longtemps?

— Toujours!

— Par exemple! — je vous prie de me laisser.

— Jamais!

— Mais enfin, monsieur, que voulez-vous?

— Une place dans votre cœur!

— Trop tard, il y a quelqu'un!

*
* *

C'est bien usé les mères d'actrice, — et je crois qu'il est grand temps de les accrocher au porte manteau. Mais pourquoi ne ressusciterait-on pas un type plus moderne, plus vivant, — le père d'actrice?

J'en sais un, — strictement cravaté de blanc, — tout de barbeau habillé et grave comme un article de *Revue*. Sa fille est attachée à une de nos plus grandes scènes du boulevard où elle montre tous les soirs le bout de son pied. Son père n'a pas

manqué une seule exhibition, — il applaudit sans à-propos tous les soirs le même passage, — et on le flanque à la porte tous les soirs, — sans le moindre égard.

Il en est quitte pour revenir le lendemain; — le soir où on ne lui manquera pas, ça lui manquera.



Je viens de le rencontrer plus *Revue* qu'en aucun temps.

— Vous savez comme j'ai élevé ma fille? m'a-t-il dit. Sous mon toit, monsieur, qu'elle n'a jamais quitté. Elle se trouvait à la source des plus purs principes, et je dois reconnaître qu'elle y a puisé. Je rêvais pour elle un établissement moins livré au hasard, mais sa vocation a été plus forte; — j'ai dû m'y soumettre. Quant à sa vertu, elle n'a eu rien à souffrir de l'existence aussi brillante que périlleuse qu'elle a embrassée, et sans l'aveuglement de notre directeur, je n'aurais rien à ambitionner; après tout, je puis bien faire le sacrifice de ma personne, moi, qui suis déjà sur le versant de la colline, mais ma fille... !

— Elle est au sommet de la colline, fis-je timidement.

— Figurez-vous que notre directeur, poursuivit-il, lui a retiré brusquement un magnifique rôle qui aurait achevé de la faire connaître avantageusement ! Je ne puis pourtant pas souffrir qu'on étouffe ma fille !

Je crus devoir intercaler quelques consolations, — d'une banalité navrante.

Le père essuya une larme.

— Merci de l'intérêt que vous nous témoignez, merci ! je sais bien que je dois me faire une raison, et que dans quelques jours elle sera faite, — mais c'est dur !

Ici, il poussa un douloureux soupir, puis il finit par ajouter :

— Enfin ! ce qui me console un peu, c'est qu'elle vient d'être augmentée de *trois cents balles !*

*
* *

L'Homme aux trois cents balles du boulevard du Temple a son pendant sur le boulevard Montmartre. Moins grave que son confrère, celui-là descend joyeu-

sement le fleuve de la vie, — entre deux rives de petits verres :

C'est Bacchus tout entier à sa proie attaché !

Il est court, — il est gros, — il est rouge. Les tristesses de ce monde ont passé près de lui sans le coudoyer; il marche avec son siècle, — en titubant, — et pratique l'hospitalité à la façon des Écossais.

— Venez chez moi, dit-il à ses camarades d'absinthe, et nous rirons ! Ma maison est petite, mais *elle est pleine de liqueurs !*



Meyerbeer met la dernière main à une partition qui n'est pas *l'Africaine*, — mais *Ugolin*, — si vous voulez bien le permettre.

Meyerbeer a été séduit par l'originalité du premier acte, et vous savez ce qu'il faut pour séduire Meyerbeer ! Avouons-le : — la situation est belle, elle est pathétique, et tout à fait dans les allures de la grande musique du maître allemand.

Meyerbeer a parfaitement compris que, pour ce père à jeun, il fallait une action très-nourrie, — et voici le scénario du premier acte, que nous applaudirons bientôt :

UGOLIN

ou

UN DINER DE FAMILLE

(Décor sévère. — Un intérieur malsain de prison. — Portes au fond, portes latérales. — A terre, de la paille. — Sur les murs, quelques rayons de lune brisés. — Une araignée. — Escabeaux. — Chaînes de sûreté. — Personnages : UGOLIN, ses trois fils. — Une cruche cassée, personnage muet. — Au lever du rideau, Ugolin et ses trois fils sont accroupis par terre dans une pose digne. — Tiraillements d'estomac en sourdine à l'orchestre.)

PREMIER MORCEAU.

Quatuor.

UGOLIN.

Je mangerais bien un morceau !

PREMIER FILS.

Je mangerais bien un morceau !

DEUXIÈME FILS.

Je mangerais bien un morceau !

TROISIÈME FILS.

Je mangerais bien un morceau !

ENSEMBLE.

Nous mangerions bien un morceau !

Ugolin mange un morceau, — son fils aîné. Après cette légère collation :

DEUXIÈME MORCEAU.

Trio.

UGOLIN.

Hélas ! j'ai toujours faim,
Mon estomac palpite !
Un fils, c'est bien malsain !
J'aimerais mieux enfin
Rien qu'une pomme cuite !

DEUXIÈME FILS.

Je mangerais bien un morceau !

TROISIÈME FILS.

Je mangerais bien un morceau !

ENSEMBLE.

Nous mangerions bien un morceau !

Ugolin grignotte son second fils — sur le pouce.

TROISIÈME MORCEAU.

Duo.

UGOLIN.

J'ai toujours faim! Déplorable estomac!
Ah! ah! ah! ah!
Je mangerais, dans l'état où nous sommes,
Mes vieux chaussons... oui! s'ils étaient aux pommes!
J'ai toujours faim! déplorable estomac!
Ah! ah! ah! ah!

TROISIÈME FILS.

Je mangerais bien un morceau!

ENSEMBLE.

Nous mangerions bien un morceau!

Et Ugolin se sert son troisième et dernier rejeton, comme relevé d'un potage — qui n'existe pas.

Solo.

UGOLIN.

Mes fils! pauvres enfants!
Je cherche un cure-dents...

Le cure-dents, — pouvant donner des distractions aux captifs, — ne figure pas parmi les accessoires de la prison. — Ici l'orchestre exprime l'inutilité des recherches d'Ugolin, — chant triste. Mais le morceau capital de ce premier acte, et qui le termine, est un chœur à *bouche fermée*, — des enfants dans les œsophages du papa Ugolin,— un fort mangeur.

UGOLIN.

Dans mes œsophages,
Enfants,
Enfants, soyez bien sages!
Ne me causez pas de tourments.
Dans mes œsophages,
Soyez bien sages!

Chœur mimé.

LES ENFANTS.

Dans ses œsophages!
Soyons bien sages!

La toile tombe.

Aux actes suivants, — il y en a cinq, — Ugolin est dévoré à son tour, mais par les remords.

*
* *

Quoi qu'on dise, — il existe des maris qui, en divorçant, ont gardé pour eux seuls tout l'esprit du ménage. Celui que je connais est connu de tout le monde ; nature brillante, il fut un de ces rois d'un jour dont Paris s'amuse comme d'un jouet, et qu'il brise « pour voir ce qu'il y a dedans, » à la façon des bambins. En somme, sa seule faute a été de ne pas savoir vieillir, dans un pays où l'on ne sait pas être jeune.

Sa fortune s'en est allée un peu partout ; il l'a jetée par toutes les fenêtres sur tous les pavés. Il possède encore une ferme en Normandie qui porte son nom, et sera célèbre, grâce à lui. Cette ferme, on la lui dispute, et sa femme lui écrit, de temps à autre, sur du papier timbré. Sa seule compensation en cette misère extrême, c'est que ces lettres sont recopiées par un huissier : — l'écriture est indéchiffrable. Il tient à ce dernier débris de sa dernière richesse, qui lui rapporte quarante chapons — de rente !

On a plaidé, — il a gagné, et le voilà libre à présent de manger son revenu, — au gros sel.

A la sortie de l'audience, il a composé cette chanson, — qu'on se la chante !

PIGEONS ET CHAPONS.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Chaque hiver, et par clause écrite,
Clause qui n'est pas sans mérite,
Mes fermiers me doivent, ma foi,
Quarante chapons, — quel envoi!
Chaque hiver, ma femme en murmure...
— Je les lui prendrai, je le jure! —
Pour Dieu, laissez-moi mes chapons,
Moi je vous laisse vos pigeons!

Mes chapons ont le ventre ferme!
Ils sont tous nourris dans ma ferme,
Ils sont savoureux et dodus!
Ah! dame! ils mangent tant et plus!
Vos pigeons ont la mine étique,
Ils sont d'une maigreur phthisique!
Pour Dieu, laissez-moi mes chapons,
Moi je vous laisse vos pigeons!

Pauvres oiseaux de Normandie,
On veut, — la requête est hardie!
Vous supprimer, de par Thémis,
Pour ma femme et pour ses amis!
N'être pas, après vingt batailles,
Au moins séparés — de volailles!
Pour Dieu, laissez-moi mes chapons,
Moi je vous laisse vos pigeons!

*
* *

A l'époque où les chancelleries étrangères étaient prises d'assaut par les journalistes français (c'était en 1850 ou 1851) et que, sous prétexte d'avoir sauvé la *patrie*, depuis le rédacteur en chef jusqu'au colleur de bandes, tout le monde voulait faire son *chemin de la croix*, qui en Danemark, qui en Espagne, on mit en circulation un mot qui semble frappé d'hier.

Le spirituel auteur de *Picciola*, M. Saintine, possédait, — il le possède peut-être toujours, — un ami dont la boutonnière était animée d'une juste ambition qui ne se réalisait jamais : — elle voulait être décorée.

Les mois s'accumulaient, — les promotions suivaient leur cours, — et les cours étrangères continuaient à garder un profond silence à l'égard de l'ami de M. Saintine. Enfin, un jour, il croit être sûr de son fait : — sa nomination vient d'être signée.

Il revêt l'habit neuf de rigueur, — commande un repas homérique et lance ses lettres d'invitation.

Carton doré perdu ! — tout le monde est exact, — mais la croix ne vient pas.

— Console-toi, lui dit M. Saintine, tu ne l'aurais pas plus tôt, que tu serais forcé de la porter !

⁂

Z..., aussi malheureux que l'ami de Saintine, et qui, malgré ses sollicitations, n'a jamais pu obtenir la plus accessible des croix étrangères, dit à qui veut l'entendre :

— Moi, je ne reçois d'ordres de personne!

Ce qui est vrai, — décorativement parlant.



AU QUARTIER LATIN

— Ainsi, tu dis que ton père t'a envoyé deux cents francs ?

— Sur la poste.

— Et tu es content?

— Parbleu! d'autant plus, qu'avec ce qui me restait, j'ai juste trente-cinq francs.

— Sais-tu une chose?

— Dis toujours.

— Ton père est ladre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il t'a envoyé deux cents francs.

— Ce n'est pas toujours une raison.

— Moi, quand mon père m'envoie de l'argent, c'est mille francs, — au moins.

— Et quand t'en envoie-t-il ?

— Jamais !

*
* *

Qui ne connaît l'incommensurable mur rouge sur lequel Nadar a badigeonné sa carte, pour le plus grand effroi de la rue Saint-Lazare, et ce petit hôtel où il photographie l'univers entier, — sans succursale ?

La semaine dernière, un de ces ennuyeux que le chemin de fer lâche dans les rues de Paris, à la profonde douleur des Parisiens, était descendu chez Nadar, et voulait, en échange, le ramener dans son département. Le projet souriait médiocrement à Nadar, disons même qu'il ne lui souriait pas du tout. Notre homme, — entêté comme un provincial, — vantait les beautés inédites de son village et les douceurs de la villégiature.

Nadar l'interrompt.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre verdure ! Ici, du moins, je puis contempler des bois !

Il a vue sur un chantier.

*
* *

Puisque Paris est en chasse, — parlons des chasseurs.

C'est d'abord ce monsieur qui a eu, pas plus tard qu'hier, l'idée la plus originale dont on se souvienne de mémoire de fusil : — il a commis une invention, brevetée sans garantie de Devisme.

Voici le fait :

Après une chasse malheureuse, comme presque toutes les chasses, le futur inventeur revenait mélancoliquement à son point de départ, suivi d'un chien mélancolique. Il avait usé sa poudre aux moineaux, — sans les tuer. Mais voilà qu'un lièvre dégringole devant lui, — le premier de la journée ! Il s'empare de son fusil, il l'arme ; désespoir ! le fusil n'est pas chargé. Comment va-t-il faire ? il ne lui reste plus rien. Tout à coup son pied heurte quelque chose ; il le ramasse et l'introduit dans le canon, — il ajuste et tire.

O miracle de la précision ! Il a fixé le lièvre à un arbre, — par l'oreille !

Ce quelque chose était UN CLOU !

***

A un autre.

Dans cette scène comme dans l'autre, nous avons

affaire à un lièvre, — ce lapin présomptueux, — et le héros est ce qu'on peut appeler un chasseur en chambre. Il n'aime pas à marcher; son chez lui a toutes ses préférences, et s'il chasse, c'est dans sa cour, ce qui est infiniment moins fatigant pour les jambes.

L'autre matin, il s'était levé en humeur sanguinaire ; il va à sa basse-cour et prend un lièvre. Après l'avoir pris, il l'attache, par une ficelle, à un tonneau, et se recule de cent pas environ pour juger de l'effet.

— La corde n'est pas assez longue, dit-il, ce serait un assassinat, car mon lièvre ne pourrait pas gigoter ; allongeons la corde !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il allonge et se met en position. Le lièvre s'agite et la corde le mène. Notre homme ajuste avec un sang-froid remarquable et lâche la détente. Les cieux en ont frémi !

Ce n'est pas un coup nul, non ! la corde a été tuée roide, — c'est-à-dire qu'elle a été coupée en deux par la balle, et que le lièvre, tout à coup délivré, a pris la clef des champs.

Il court toujours !

Ordre a été donné au garde champêtre de l'arrêter.

*
* *

NOS BONNES AMIES

— Mademoiselle Duverger est charmante !

— Délicieuse.

— Quels yeux !

— Superbes.

— Une taille !

— A prendre dans les deux doigts.

— Des cheveux !

— Admirables.

— Et quelle bouche !

— Une rose... elle a de vilaines dents, — heureusement !



Z..., notre grand littérateur, — cinq pieds six pouces, — aurait pu avoir tous les dons en partage, mais la nature l'en priva. Plus pauvre que Job, Z... ne possède rien.

Le Grand-Turc en a davantage !

Mais cela lui suffit. Tandis que les autres cherchent fortune au fond d'un encrier, il ne se sert de la plume

que pour écrire des lettres, mais quelles lettres ! il en écrit jusqu'à quinze par jour et chacune d'elles commence, — invariablement, — par ces mots :

« Mon cher ami,

» Je suis très à court; l'argent que j'attendais de Valachie ne m'arrive pas ; les routes sont si mal entretenues ! Pourriez-vous m'envoyer vingt francs ?

» Tout à vous,

» *Signé* : Z...

» *P. S.* — Ayez la bonté de payer le commissionnaire. »

Chaque lettre a un commissionnaire à la clef et contient ce post-scriptum : — *Ayez la bonté de payer le commissionnaire*. La plupart du temps, les vingt francs sont impitoyablement rejetés, mais toujours le porteur reçoit le prix de sa course. Comment refuser cette satisfaction à un ami auquel on refuse le reste ? On donne vingt sous. Quinze fois vingt sous font quinze francs, — si Pythagore ne me trompe pas. Z... partage avec le commissionnaire, et se fait ainsi un revenu journalier de sept francs cinquante centimes.

Soit par an : deux mille sept cent trente-sept francs cinquante centimes, — si Pythagore ne me trompe pas.

Et dire qu'on ne gagne que deux cent soixante-deux francs cinquante centimes de plus — à élever des lapins !

*
* *

Ceci est un mot fraîchement éclos et qui n'a pas d'autre mérite que d'être historique, — mais c'est un grand mérite.

Le chef d'exploitation d'un des plus importants chemins de fer de France reçoit une plainte contre le chef de gare d'une station voisine. Comme la plainte est signée d'un nom honorablement connu, il la lit avec soin, et, après l'avoir lue, il la renvoie au chef de bureau, avec cette annotation en marge :

Écrire une lettre verte.

Le chef de bureau lit à son tour et va faire une réponse de sa façon, lorsqu'il tombe sur ces mots du chef suprême :

Écrire une lettre verte.

Il réfléchit quelques instants, — puis il dit tout à coup :

— Mais je n'ai pas de papier de cette couleur-là !

*
* *

Les employés, — cet âge est sans pitié, — n'ont pas manqué de rire. L'un d'eux même compte faire mettre sur une prochaine plainte : — *Écrire une lettre à cheval.*

J'en avertis mon chef de bureau pour qu'il puisse prendre des leçons d'équitation.



Il existe sur la place de la Bourse un bureau d'écriture tenu par M. Palis, — et auquel se rattache un de nos plus vieux souvenirs de jeunesse.

En ce temps-là, — il y a dix ans, — j'avais commis quelque chose que je croyais un vaudeville, et qui s'intitulait, autant qu'il m'en souvient, *la Demoiselle du commerce.* Cette ineptie était mêlée de phrases inégales, qui, avec un peu plus de rimes, auraient pu passer pour des couplets; — je la relisais dans tous les coins, à haute voix, avec les intonations des acteurs que j'avais vus; — je crois même que je m'applaudissais, pour rendre l'illusion plus complète. Que M. Xavier Forneret me le pardonne! — Mais, par malheur, mon manuscrit était écrit de cette vilaine

écriture d'écolier qui ôte tout sérieux à une œuvre théâtrale et indique une grande inexpérience de la part de l'auteur. Je rêvais un beau manuscrit copié par un vrai copiste et digne d'être présenté à un théâtre, — je ne dis pas représenté. Après bien des hésitations, je me décidai à livrer ma *Demoiselle du commerce* à la ronde d'une plume plus exercée que la mienne, et le hasard me conduisit devant la porte de M. Palis. Au moment suprême, le rouge me monta au visage ; je me mis à trembler de tous mes membres ; — enfin j'entrai.

— M. Palis ? fis-je timidement.

— En face ! me répondit un employé.

Une minute après, j'étais, — fauteuil à fauteuil, — avec M. Palis.

MOI. — Monsieur, vous faites des copies de pièces de théâtre ?

M. PALIS. — Oui, monsieur ; je travaille pour *tous vos confrères*.

MOI, *flatté*. — Ah ! (*Tirant mon manuscrit.*) Je vous apporte un petit acte.

M. PALIS. — Bien, monsieur.

MOI, *timidement*. — Et puis-je savoir combien vous me prendrez ?

M. PALIS. — Vingt-cinq francs.

MOI. — Vingt-cinq francs? Je croyais que ce n'était que cent sous, — ordinairement?

M. PALIS. — Oui, monsieur; — mais ici on corrige les *fautes d'orthographe.*

Avis à *tous mes confrères!*

*
* *

Je salue un grotesque qui me salue.

Il s'appuie derrière tous les portants, — le *côté cour* et le *côté jardin* n'ont pas de secrets pour lui. Tout à l'heure il était au foyer des Variétés; — quelqu'un l'a rencontré dans les coulisses de l'Ambigu; — il sera à l'Opéra dans cinq minutes. Ce trotteur de lettres va frappant à la porte de tous les directeurs, auxquels il ne manque jamais d'offrir un drame, — comme d'autres offrent une prise, — mais les directeurs *n'en usent pas!*

Pour comble de disgrâce, notre homme ressemble à un mannequin, — à s'y méprendre. — Les mannequins n'ont pas de chance!

*
* *

L'autre soir, on vint à parler de lui au foyer de la Porte-Saint-Martin, et comme il n'avait pas paru depuis deux jours, un ami compatissant s'empressa de demander :

— Est-ce que X... serait malade ?

— Très-malade ! répond un confrère.

— Qu'est-ce qu'il a ? fait un oisif.

— Il est attaqué de la poitrine.

— Pas possible ?

— C'est comme je vous le dis : voilà deux jours qu'il crache *le son !*

***

Hyacinthe sort d'une boutique de fruitier, — en donnant le bras à un incommensurable melon. Au détour d'une rue, Gil-Pérez passe près de lui, sans que son chapeau sourcille.

Hyacinthe l'appelle.

— Hé ! Gil-Pérez ! tu ne me demandes donc pas des nouvelles de ma santé ?

— Merci ! répond Gil-Pérez en continuant sa route, tu te portes trop bien pour ça !

***

Dans un petit village du Berry, le maire avait fait mettre un poteau indicateur, avec cette inscription :

Cette route est interdite aux voitures non suspendues.

C'était sous le règne de Louis-Philippe. 1848 arrive, et les destitutions de pleuvoir. Alors un loustic, qui désire garder l'anonyme, fit un léger changement à l'inscription primitive, et l'on peut lire encore aujourd'hui :

Cette route est interdite aux AUTORITÉS NON SUSPENDUES.



M. Mario Uchard venait de finir une walse avec la femme la plus légère de Paris, lorsqu'elle danse. Un de ses amis passe.

— Voilà ma plume ! fait-il en indiquant sa jolie danseuse.

L'ami ne réplique rien, mais il s'empresse d'aller rejoindre mademoiselle ***, qui a des ongles roses et de l'esprit jusqu'au bout des ongles.

L'AMI. — Savez-vous ce que Mario Uchard vient de me dire?

MADEMOISELLE ***. — Non; une méchanceté?

L'AMI. — Jugez-en : il vous appelle sa plume!

MADEMOISELLE ***. — J'accepte le compliment, mais ce n'est pas avec cette plume-là qu'il a écrit le *Retour du Mari !*

*
* *

M. Paulin Limayrac était dernièrement en soirée dans une maison à laquelle il avait offert, il y a quelques années, son volume des *Coups de plume sincères,* avec une dédicace non moins sincère.

La conversation, après avoir épuisé les aperçus les plus neufs sur la pluie et le beau temps, se dirigea vers cette production littéraire, qui doit infailliblement nous relever aux yeux de celui qui jouera les Bibliophile Jacob en 1961.

M. PRUDHOMME FILS. — Livre charmant, charmant!

LE MAITRE DE MAISON. — Charmant!

M. PAULIN LIMAYRAC. Je suis confus!

M. PRUDHOMME FILS. — Je me souviens surtout de

votre passage sur Michelet; non, je me trompe, sur Bossuet ou Guichardet, la mémoire me fait défaut, mais c'était délicieux !

LE MAITRE DE MAISON. — Délicieux !

M. PAULIN LIMAYRAC. — Je suis confus !

M. PRUDHOMME FILS. — Et l'anathème contre... vous savez? page 130 ou 67, rien de plus frais !

LE MAITRE DE MAISON. — Rien de plus frais !

M. PAULIN LIMAYRAC. — Je suis confus !

M. PRUDHOMME FILS. — Il faut même que je le relise, je me dis cela tous les soirs, et si M. Paulin Limayrac voulait bien lui-même...?

LE MAITRE DE MAISON. — Oui, lui-même?

M. PAULIN LIMAYRAC. — Je suis confus !

M. PRUDHOMME FILS, *à la maîtresse de maison.* — Madame doit avoir le volume? Je vais...

LA MAITRESSE DE MAISON, *en rougissant.* — Il est sous clef... (*Elle se lève.*)

M. PAULIN LIMAYRAC, *la suivant.* — Je suis confus !

LA MAITRESSE DE MAISON. — Restez, monsieur Limayrac ! (*Bas à son mari.*) Empêchez-le de me suivre !

. . . .

***

Un mari qui en a vu de toutes les couleurs, mais chez lequel le jaune vif domine, venait de s'asseoir sous un bois de cerf dont le puissant rameau orne la salle à manger d'un chasseur de ses amis.

— Regardez! fit madame *** en passant près de lui, ce monsieur est partout à sa place!

*
* *

Si vous aimez les spectacles en plein jour, — parlons de la Pergola de Florence. — La Pergola est une salle immense où le peuple italien vient écouter les partitions du maestro Verdi et les applaudit comme un seul Escudier, — ce qui prouve qu'il n'y a pas que la France de musicale. Ce théâtre de la Pergola a des façons d'agir que notre capitale devrait bien imiter. A Paris, les théâtres ne commencent jamais avant sept heures, et pendant la journée ce sont des monuments de triste apparence, — aux portes hermétiquement fermées. Une prison, — moins le factionnaire.

A Florence, le spectacle n'est pas plus matinal qu'à Paris, — mais, dès le lever de l'aurore, la salle est ouverte aux passants. On y va lire son journal, — faire

son courrier, — dormir à l'ombre, — et quelques-uns même y déjeunent sur le pouce — et sur les banquettes.

Qu'en dites-vous? — Pour ma part, je demande la contrefaçon en France et je m'engage à être au nombre des spectateurs, — à l'heure où il n'y aura pas de spectacle.

*
* *

Un comédien qui revient d'Italie — me donne de singuliers détails sur la manière dont on y perçoit les droits de poste. Le prix fixe ne luit pas pour tout le monde, et il est des accommodements avec les facteurs, — qui portent en ville.

Un jour, il se présente au bureau de poste de Rome et réclame une lettre impatiemment attendue. Après de longues recherches, la missive est retrouvée, et notre comédien, avant d'en prendre livraison, va s'informer du prix.

— C'est quarante sous, fait le buraliste.

— Quarante sous? une lettre qui vient de Florence! voulez-vous quatre sous?

— C'est quarante sous.

— Voulez-vous quatre sous?

— Un franc cinquante?

— Quatre sous! JE SAIS CE QU'IL Y A DEDANS.

— Un franc!

— Quatre sous, ou gardez-la!

— Dix sous?

— Mais puisque je vous dis que je sais ce qu'il y a dedans?

— Eh bien, prenez!

Et le buraliste la livre pour quatre sous; — si notre ami avait insisté un peu plus, — il l'avait pour rien.

Ne riez pas, — c'est à la lettre.



Les Anglais ont le sentiment inné du patriotisme; *l'Union fait la force* doit être un proverbe d'origine anglaise; toujours est-il qu'il ne se pratique qu'en Angleterre. A l'étranger, les Anglais se reconnaissent d'eux-mêmes comme le premier peuple du monde, pour la grandeur d'âme et le savon de Windsor. Ce qui est vrai quant au savon. Le *to be or not to be* de Shaks-

peare forme, selon eux, le point d'interrogation de la félicité humaine. *Être ou ne pas être* Anglais, telle est la traduction.

En ce temps-là, Charles Narrey achevait pacifiquement son tour d'Allemagne. Il se promenait ; il se promenait même soucieusement, grâce à sa parfaite ignorance du jargon germanique, lorsque le dieu qui veille sur les vaudevillistes le fait se rencontrer, sac de nuit à sac de nuit, avec un petit habitant de la Grande-Bretagne, de la force de plusieurs Offenbach. Narrey, qui trouve qu'il ressemble à Levassor, lui offre son amitié, et le voilà à la tête d'un dictionnaire français-allemand relié en *water-proof*.

En se rendant de Francfort à Cologne, ou d'Ems à Wiesbaden, Narrey et son ami de poche prennent une voiture, et comme ils ont loué cette voiture pour eux seuls, elle se trouve habitée par une Allemande et un Allemand accompagné de sa pipe, l'un fumant l'autre. On est patient en voyage ; les deux amis consentent à subir leurs compagnons et l'on part. Une lieue est faite, et le couple ne quitte pas des yeux l'infortuné Narrey ; les regards se compliquent de paroles inintelligibles, et Narrey, qui avait commencé par rougir, finit par s'indigner.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc après moi? demande-t-il à son ami.

— Rien, répond l'Anglais.

— Comment rien? Voilà une heure qu'ils me dévisagent!

— Retournez-vous de l'autre côté.

Narrey se retourne; le couple élève la voix.

— Encore? Qu'est-ce qu'ils veulent? C'est à n'y pas tenir!

— Ils parlent de vous.

— J'en étais sûr!

— Ils vous font même un compliment.

— Eux? C'est trop fort!

— Ils disent *que nous sommes deux Anglais!*

*
* *

Une anecdote sur M. Antony Béraud.

En 1842 ou 1843 ou 1844, — M. Antony Béraud était directeur du théâtre de l'Ambigu-Comique. Il n'y avait rien de comique là dedans. J'ignore le chiffre de ses recettes, mais mon excuse, c'est qu'elles n'auraient pas de raison pour figurer ici.

Ce qu'il faut savoir, c'est que M. Antony Béraud jouait un gros mélodrame, très-mêlé de brigands. Le troisième acte surtout était d'un effet irrésistible : après un assassinat bien mis en scène, les brigands se disposaient tous à sortir, et le chef de la bande, — le Fra Diavolo de la chose, disait avec cette voix qu'on ne retrouve plus qu'au boulevard :

— Ce soir, au carrefour de la Croix-Noire !

Et la toile tombait ; — franchement, elle n'avait rien de mieux à faire.

***

Vous croyez peut-être que je vais vous raconter la fin du mélodrame ? Eh bien, non. Sachez seulement, qu'à la vingtième, — ou peut-être à la cinquantième représentation, — M. Antony Béraud, dont l'habileté, comme écrivain et comme directeur, n'était contestée de personne, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Réjouissance dans la famille de M. Antony Béraud, — réjouissance aussi au théâtre de l'Ambigu-Comique. Il y avait si longtemps qu'il n'avait été décoré !

Les acteurs se réunissent pour s'apprendre mutuelle-

ment la bonne nouvelle ; on ira féliciter, dès le lendemain, M. Antony Béraud ; mais tout le monde est d'accord sur ce point qu'il faudrait lui faire une gracieuseté, le soir même.

— J'ai votre affaire ! fait le chef des brigands.

— Vraiment? Dites-nous quoi ? s'écrie la troupe entière.

— Vous en aurez la surprise ! répond noblement Fra Diavolo.

Puis, se retournant vers ses camarades, les brigands :

— Attention, vous autres ! et dites comme moi.

La représentation marche à ravir jusqu'au fameux troisième acte ; c'est là que Fra Diavolo nous attendait ! Il réunit ses subalternes et, après les avoir chaudement harangués, il s'écrie :

— Ce soir, au carrefour de la Croix... Béraud !

***

Encore une histoire de directeur, — puisque nous y sommes.

Celui-là avait eu l'imprudence de s'aventurer dans les coulisses de son théâtre et de vouloir juger *de visu* de l'état de ses pompiers. Il n'avait pas fait dix pas

qu'un auteur lui tombe sur les bras, — de toute la lourdeur d'un homme mécontent. Pas moyen de l'éviter : — ils arpentent la scène d'un pas saccadé. Le directeur espère un instant le fatiguer par la marche, mais notre homme a des jambes de cerf, — et pour cause. Ce manége éreintant durait depuis une lieue à peu près, lorsque deux nouveaux visiteurs se présentent, — des auteurs toujours ! — Le directeur quitte le premier en date et court à eux. Il est charmant, — tout ce qu'ils demandent est accordé d'avance, — leur ouvrage attendait depuis dix ans, il sera lu aux acteurs dès le lendemain ; — on leur avait refusé des doublures, ils auront les premiers sujets. — Protestations d'amitié, ravissement de part et d'autre, — rendez-vous pris, — affaires arrêtées. — Tout est pour le mieux dans le meilleur des théâtres possibles !

On est sur le seuil de la porte, on va se quitter.

— Ne faites pas attention à tout ce que je viens de vous dire, crie le directeur, c'était pour embêter *l'autre !*

Et du doigt, il indique notre malheureux auteur, — qui marchait toujours. — Le soir, il était rendu, — le lendemain, c'était son manuscrit.



Je ne nommerai pas le théâtre dont les troisièmes galeries sont toujours désertes, — les galeries du Sahara, — mais ce théâtre existe.

Un soir, le directeur voulut s'assurer par lui-même de la véracité des rapports qu'il avait reçus à cet égard, et le voilà qui grimpe aux troisièmes galeries. L'ouvreuse égarée dans ces solitudes lui offre l'*Entr'acte* de l'année dernière, et il s'installe.

Dix minutes se sont écoulées ; — il sort comme un furieux.

— Mais on est très-bien là ! fait le directeur en gesticulant, POURQUOI N'Y A-T-IL PERSONNE ?

*
* *

Brébant, — qui ne se contente pas d'être le seul restaurateur de la rue Neuve-Saint-Eustache et le meilleur restaurateur de Paris, — est encore un joyeux gastronome pour son propre estomac. Après les soins donnés à ses cabinets, — lorsqu'il a fini de composer cette fameuse carte du jour qui ne vit que des plats de la veille, — il s'en va courir les spectacles entre deux amis. Hier, après une flânerie pleine de zigzags,

on prononça le mot de souper. Deux heures du matin sonnaient à tous les estomacs; il était même deux heures et demie à celui de Brébant, — mais son estomac avance.

— Allons à la Maison d'Or! fit quelqu'un.

— Non, — allons simplement à la halle, —il y a des huîtres! répondit l'autre.

— Non, cria un troisième, allons au Café Anglais.

Les trois amis se dirigèrent vers le Café Anglais; arrivés là, un garçon endormi leur fit offrir par un garçon qui dormait deux paquets de cure-dents qui n'avaient pas servi : — c'était tout ce qu'il restait! Cette nourriture ayant paru peu substantielle,— même pour un souper, — les amis de Brébant allaient rentrer chez eux, en se rongeant les poings, faute de mieux, lorsque celui-ci eut une inspiration, — partie du ventre.

— Allons chez moi! — fit Brébant. — Mais comme il est près de trois heures, je vais rentrer par la porte dérobée pour ne réveiller personne. Mes garçons sont couchés depuis longtemps; — nous descendrons nous-mêmes à la cave, nous dresserons nos couverts, — nous nous servirons et chacun de nous sera libre de se donner deux sous, — comme pourboire!

La proposition acceptée, on continua gaiement la

route. A deux heures quarante-trois minutes du matin, les trois amis avaient franchi la rue Neuve-Saint-Eustache et s'arrêtaient devant la porte de Brébant.

Il fouille dans sa poche, prend la clef et l'introduit dans la serrure.

— Du silence, messieurs, je tiens à ne pas réveiller mes garçons!

Silence prolongé, — on aurait entendu voler deux mouches, — la porte roule sur ses gonds, ils entrent! — Mais, — ô prodige! — les garçons qu'on craignait tant d'éveiller, ils sont là confortablement assis devant une nappe richement meublée et buvant le vin de Brébant, — à leur santé!

Je vous laisse à penser quel fut l'étonnement des trois amis. — Brébant saisit celui des coupables qui se trouve à sa portée et lui lance ses bottes dans le bas des reins.

— Monsieur est servi! répond le garçon. Il avait reconnu son chef.

***

Il y a quelques siècles, — je ne sais plus dans quel

pays, un directeur de théâtre se trouve avoir besoin de cinq mille francs. Il paraît que dans ce temps-là les directeurs n'étaient pas tous riches. — Mais si ce directeur n'avait pas cinq mille francs, — il avait un ami, — un autre lui-même, — avec des rentes.

Il court chez lui.

LE DIRECTEUR. — Bonjour!

L'AMI. — Qu'avez-vous?

LE DIRECTEUR. — Je n'ai pas, — je cherche.

L'AMI. — Quoi?

LE DIRECTEUR. — Cinq mille francs?

On entre en pourparlers, — et l'ami finit par prêter les cinq mille francs.

Il y a quelques siècles, — je ne sais plus dans quel pays.



La scène qui précède se passait à dix heures du matin; — le soir même, le directeur emprunteur revient chez son ami, — plus pâle et plus défait qu'à sa première visite.

LE DIRECTEUR. — Il me faut mille francs!

L'AMI. — Encore?

LE DIRECTEUR. — Pouvez-vous me les prêter?

L'AMI. — Mais je ne les ai pas.

LE DIRECTEUR. — Oh! vous, — vous n'avez jamais le sou!



Je sais un monsieur qui jouit de trois ou quatre maisons au soleil et d'une naïveté qu'il a rachetée à Calino. Dernièrement il déménageait pour la première fois depuis dix ans, et transportait son mobilier doré sur tranches dans un appartement plus somptueux encore que celui qu'il quittait.

Un ami vient lui rendre visite dans son nouveau domicile, et voici le dialogue que j'ai photographié, — que Nadar me soit indulgent!

— Superbe! superbe! mais je ne vous connaissais pas cet immeuble? une nouvelle acquisition? Mes compliments! Superbe! superbe!

— Attendez! l'appartement est à moi, mais la maison ne m'appartient pas; — j'ai loué.

— Voilà une idée, par exemple! n'étiez-vous pas plus économiquement logé, — dans votre propre maison?

— Ici, j'en ai pour six mille francs.

— Eh bien?

— Eh bien, l'appartement que j'occupais chez moi, je me le comptais bien plus cher! et puis, il y avait une foule d'inconvénients. Je quitte mon cercle très-tard; le gaz de l'escalier m'attendait et j'en avais tout de suite pour une somme énorme de supplément. En seconde ligne, il faut compter que, recevant beaucoup de visites, j'usais énormément mes marches; — mais ce qui m'a surtout déterminé à déménager, c'est que mon appartement était très-dégradé, — et que je me refusais la plus petite réparation!

***

Je me trouvais dans la loge d'une jeune actrice qui a des diamants à remuer à la pelle et de la beauté — à revendre. Rien de plus simple que l'ameublement de ces loges. — Une toilette, une glace, des chaises et une cámériste, c'est tout.

Il y avait nombreuse compagnie, et la conversation, d'abord couverte de gazes, avait fini par se déshabiller.

L'invitation portait en post-scriptum : *On dira des bêtises ;* — et on en disait.

Au plus fort des drôleries, quelqu'un se tourne vers la caméristе qui avait ouvert ses oreilles à deux battants et lui dit, le plus sérieusement du monde :

— Ces propos ne vous effarouchent pas, madame?

— Non, monsieur, répond celle-ci en souriant, je suis habituée au bruit!

***

Un concierge, — hélas! hélas! hélas! — a fait un nouveau pas dans la route du crime. S'il avance encore d'une semelle, j'inscris ici son nom, en toutes lettres, et je donne l'adresse de sa soupente.

Ce concierge, — qui agit comme un portier, — prête à la petite semaine. Il n'y aurait trop rien à dire s'il ne portait pas tant d'intérêts à ses clients : — douze cents pour cent! Il en coûte cher pour lui faire tirer le cordon, — de sa bourse.

Le mois dernier, un de ses locataires veut contracter un emprunt et il va le trouver.

— Il me faut cent francs! fait-il.

— Très-bien, répond le concierge, mais vous con-

naissez mes conditions? Je vous prête cent francs et, dans quinze jours, vous me rendrez cent cinquante francs ; soit douze cents pour cent. Mais vous me donnerez des reconnaissances, — en garantie !

Le locataire veut se récrier, — obtenir une réduction : — peine perdue ! le concierge est inébranlable.

— Comprenez donc, dit-il en congédiant l'emprunteur, il faut bien que j'aie une compensation pour le cas où je serais pincé ; ce que je vous prête ne m'appartient pas, — c'est l'argent du propriétaire !

*
* *

Une biche, — il faut bien se servir de cette désignation, puisqu'elle a conquis son droit de cité dans le dictionnaire de la vie parisienne, — se trouvait, cet été, à Bade. Comme elle voyageait seule, en compagnie d'une infinité de cartons pleins de chiffons inédits et de robes à la mode de demain, — qu'elle était jolie et d'humeur facile, je ne vous surprendrai pas en vous disant que, dès le second jour de son arrivée, un jeune Anglais lui offrait sa fortune et sa main, — sa main gauche, bien entendu !

— Je vous aime, mademoiselle ! et c'est votre cœur

que je veux : — me le refuserez-vous ? disait le jeune homme, et chaque jour ramenait cette même phrase avec la régularité et la monotonie d'un orgue de Barbarie.

A Bade, on ne peut pas faire la moindre excursion sans se rencontrer : au salon de conversation, au spectacle, dans les salles de jeux, l'Anglais pourchassait la biche et l'éternel : *Me le refuserez-vous?* se reproduisait sans obtenir de réponse. On se fatigue de tout, — même des choses fatigantes ; — un matin que la biche était sortie de meilleure heure que de coutume, elle aperçut son adorateur qui l'attendait à la porte et alla droit à lui.

— Que voulez-vous, enfin, monsieur? fit-elle avec une moue inexprimable.

— Votre cœur ? répondit le jeune homme.

— Vous me l'avez déjà dit : — c'est monotone !

— Me le refuserez-vous ?

— Je vous prie de cesser vos importunités et de ne plus m'adresser la parole à partir d'aujourd'hui.

Puis elle ajouta en se radoucissant :

— Si vous tenez tant à mon cœur, venez me le demander à Paris ; — ici, je suis en vacances !

*
* *

Gil-Pérez est incontestablement plus spirituel que ses rôles, et en voici la preuve :

Sous la direction de M. Carpier, on montait, au théâtre des Variétés, une pièce en trois actes, intitulée *les Trois Gamins*. La direction d'alors comptait beaucoup sur l'ouvrage de MM. Clairville et Vanderburch; j'ignore si elle avait raison, ne connaissant pas la pièce, — mais je ne saurais lui donner tort, en présence de la distribution.

Premier gamin, mademoiselle Déjazet.

Deuxième gamin, M. Fechter.

Troisième gamin, M. Gil-Pérez.

Concilier dans le même cadre trois talents aussi inconciliables : Fechter, le drame; Déjazet, la comédie, et Gil-Pérez, la charge, n'était pas chose facile. Aussi que de tracas !

M. Clairville seul le sait!

A chaque répétition, mademoiselle Déjazet allait trouver M. Clairville.

— La scène va bien, disait-elle, mais là il me faudrait un couplet.

— Je vous ferai un couplet, répondait M. Clairville avec résignation.

Puis, lorsqu'il se trouvait dans la solitude du cabi-

net, vis-à-vis de son manuscrit, il tombait dans des perplexités sans nombre pour introduire le couplet demandé par mademoiselle Déjazet.

— Bath ! faisait-il, après vingt hésitations et cinquante ratures, je prendrai sur le rôle de Gil-Pérez !

Le lendemain, c'était au tour de M. Fechter.

— Je ne suis pas mécontent de ma scène, disait-il à M. Clairville, mais je veux absolument une tirade.

— Je vous ferai une tirade ! répondait M. Clairville toujours résigné.

Le soir, mêmes embarras pour la tirade de M. Fechter que pour le couplet de mademoiselle Déjazet. Après un long travail de tête, il concluait cette fois comme la première :

— Je prendrai sur le rôle de Gil-Pérez !

Une chose qui paraîtra extraordinaire, — mais qu'on comprendra en y réfléchissant, c'est qu'à force de prendre il finissait par ne plus rien rester du rôle de Gil-Pérez.

Celui-ci s'en consolait en riant, et comme quelqu'un lui demandait s'il était content :

— Très-content ! répondit Gil-Pérez ; c'est un gamin au biberon, — il ne parle pas encore !

***

— Bonjour, Flampin, comment vas-tu ?

— Comme la Bourse.

— Il y a longtemps qu'on ne t'a pas vu, où demeures-tu à présent ?

— Rue de Tivoli. Et toi ?

— Rue de Tivoli, pareillement.

— Tiens ! mais alors.....

— Quoi donc ?

— Nous avons le même huissier !

*
* *

Comme on connaît peu les gens qu'on coudoie journellement, et que de coins inexplorés dans l'intimité, — la plus intime ! Ne jugez jamais vos amis sur leur mine ; celui-là a la carrure d'un fort de la halle et semble bâti en ciment romain. Vous l'avez rencontré la veille, — il est mort le lendemain. Cet autre est pâle « comme un beau soir d'automne, » il fait toujours *chute des feuilles* dans son existence ; il deviendra, soyez-en certain, l'aîné de M. Benjamin Antier, — ce Mathusalem des temps modernes. Pour être au courant des goûts de quelqu'un, n'allez pas vous informer

de ses habitudes! Je prends au hasard : Siraudin, par exemple.

Siraudin, qui a souvent fait des comédies pour le compte d'autrui, est un confiseur pour son propre compte. Lui parlerez-vous de poésie? Non, certes! Eh bien, c'est l'homme le plus poétique d'aujourd'hui.

Un riche propriétaire des environs de Paris, — l'or est une chimère, — voulait l'emmener dans son château et avait essayé, pour le séduire, de descriptions à vous faire venir Chevet à la bouche : — figurez-vous le poëme de la vie matérielle, — en une infinité de chants.

— Nous ferons quatre repas par jour! dit-il pour terminer.

— Merci bien! répondit Siraudin en passant la main dans tous ses cheveux, — mon estomac s'y refuse : — à Paris, je déjeune d'un parfum et je dîne d'un sourire!

***

Deux auteurs travaillaient à un petit acte, en prose, pour le Théâtre-Français. L'action, fort délicate du reste, se passait dans le faubourg Saint-Germain, entre

gens du meilleur monde. Quelque chose de très-mêlé de cravates blanches. Comme dans toute collaboration bien entendue, un des auteurs travaillait et l'autre regardait travailler. Soyez sûr que les pièces à deux ont toujours été faites par un seul.

A la première séance, X..., — le travailleur, — cherchait par quel moyen le jeune marquis ferait parvenir sa déclaration à la belle duchesse et comment le baron pourrait enlever la marquise. Z..., — celui qui ne travaille pas, — interrompt la séance sans crier gare.

— Figurez-vous, dit-il, que j'ai rencontré aujourd'hui un type véritablement étrange...

— Peut-il nous servir? demanda X...

— Jugez-en : — c'est un chiffonnier.

X... hausse les épaules et poursuit ses recherches.

Le lendemain, même manége de la part de Z...

— Ce chiffonnier, murmure-t-il, est tout ce qu'il y a de plus curieux ; pour ma part, je n'ai rien vu de pareil.

— Allez au diable avec votre chiffonnier! s'écrie X...; est-ce que vous voulez le faire entrer dans un salon, par hasard?

La semaine suivante, et grâce au travail de X... le

plan se trouve terminé. — Quant à Z..., il a parlé du chiffonnier: — on ne peut pas tout faire!

— Maintenant, dit X... après avoir lu son ébauche à son collaborateur, vous allez emporter le plan et vous écrirez la pièce?

— C'est entendu, répond Z...

Un mois après, il retourne triomphalement chez X... et lui remet un rouleau énorme. X... le prend, l'ouvre, et comme il va le lire, — il recule épouvanté! Z... avait écrit sur la première page: — Scène première: *Un chiffonnier!*



En 1848, Clamecy reçut un commissaire extraordinaire des mains du Gouvernement provisoire. Comme on faisait événement de tout à cette époque, je vous laisse à penser avec quelle rumeur et quels commentaires fut accueilli le nouvel envoi parisien. A quelques jours de là, un gros bonnet, peut-être le bonnetier de l'endroit, est accosté par un propriétaire très-influent.

— Eh bien, demande-t-il, êtes-vous satisfait?

— Satisfait! par exemple! ce n'est pas un commissaire qu'ils nous ont envoyé, c'est un menuisier!

— Mais s'il est capable?

— De raboter! Je ne dis pas! Un méchant menuisier comme ça!

— Pourtant?

— Allons, monsieur, je ne veux pas vous contrarier, mais vrai, vous avez tort de prendre la défense d'un menuisier!

— Menuisier! menuisier! Dites tout de suite que vous auriez voulu un ébéniste? Mais les ébénistes, voyez-vous, on les garde pour en faire des préfets!

*
* *

Connaissez-vous ce proverbe: *Poli comme un contrôleur du Théâtre-Français.* — Voici son origine:

Il y a quelques administrateurs généraux, — en 1847, — je crois, — M. Buloz régnant, il lui prit fantaisie d'inspecter le registre des entrées. Les intrus seront impitoyablement biffés, — les personnes qui, sans titres réels, jouissent d'une *entrée de faveur,* — c'est-à-dire du droit de se promener dans le foyer pendant le spectacle et dans la salle pendant l'entr'acte, — devront aller chercher fauteuil d'orchestre ailleurs.

M. Buloz aura l'œil sur eux. — L'inspection commence et s'annonce même sans trop de ratures, — lorsqu'on arrive à la fatale lettre D.

— M. Duvignon, appelle le contrôleur en chef.

— Connais pas, répond M. Buloz.

On cherche, — on s'interroge, — personne ne connaît M. Duvignon. Duvignon de qui? Duvignon de quoi? — pas de prénoms, — pas de titres, — un Duvignon *nature,* — comme on dit chez Désiré Beaurain.

— Est-ce qu'il vient souvent ce M. Duvignon? fait M. Buloz.

— Tous les soirs, monsieur l'administrateur général.

— Et qu'est-ce qu'il vous dit pour entrer?

— Il me dit son nom, monsieur l'administrateur général.

— La belle avance!

— C'est l'habitude, monsieur l'administrateur général.

— L'habitude! l'habitude! écoutez-moi bien: — lorsque ce M. Duvignon se présentera, vous lui demanderez à quel titre il jouit de ses entrées à la Comédie-Française, et s'il n'en a aucun...

— Oui, monsieur l'administrateur général.

— Vous me le flanquerez à la porte, — poliment..

— Bien, monsieur l'administrateur général.

*
* *

Le soir même M. Duvignon se présente.

LE CONTRÔLEUR. — Pardon, monsieur, si je vous arrête?...

M. DUVIGNON. — Comment donc, monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

LE CONTRÔLEUR, *souriant.* — C'est pour mon service, en effet; mais je suis vraiment tout honteux.

M. DUVIGNON. — Par exemple! je vous écoute.

LE CONTRÔLEUR. — Eh bien! monsieur, permettez-moi de vous demander de qui vous tenez vos entrées au Théâtre-Français. Êtes-vous auteur?

M. DUVIGNON. — Non, monsieur.

LE CONTRÔLEUR. — Comédien?

M. DUVIGNON. — Non, monsieur.

LE CONTRÔLEUR. — Excusez mon insistance, mais...

M. DUVIGNON. — C'est trop juste! Voici mes titres: — En 1807, j'avais *un frère qui devait débuter dans la tragédie.*

LE CONTRÔLEUR. — Ah! — et M. votre frère a-t-il joué?

M. DUVIGNON. — Jamais, monsieur.

LE CONTRÔLEUR. — Jamais? Passez donc, je vous en prie!

***

Charles Brainne, — qui, du 1er mai au 1er septembre, conjugue le verbe *chroniquer*, — a employé ses loisirs d'hiver à la publication d'un volume qui porte comme titre: *Baigneuses et Buveurs d'eau*. — Alfred de Musset nous avait déjà donné le spectacle *dans un fauteuil*: — c'est au courriériste infatigable des journaux de France que nous devons *le Voyage dans un fauteuil*. L'autre soir, — à l'heure de la chartreuse verte, — il nous contait l'anecdote suivante, — qui semble faire suite à son livre.

Un ministre protestant ménageait une surprise à ses fidèles auditeurs; — pour les dédommager d'un long carême, il avait annoncé un sermon sur le jeu. Mais comment étudier la question dans une petite bourgade perdue de l'Angleterre, qui figure à peine sur la carte, et où les cartes ne sont connues que de réputation? —

Notre ministre, — qui est un ministre consciencieux, — s'informe auprès des notabilités de l'endroit, et, après des efforts multipliés, obtient quelques renseignements sur le whist; — de quoi parler pendant une heure, — la belle avance! — Il cherche encore, — hante les tavernes, — puis, en désespoir de cause, il va abandonner son sermon, — lorsqu'une idée lumineuse lui traverse la cervelle: — il fait ses malles, met sa casquette de voyage et frappe à la porte de sa femme.

— Ketty! vous n'avez pas une minute à perdre; — empaquetez vos effets de voyage: — nous partons! Après avoir frappé à la porte de sa femme, il descend chez son fils:

— William! je vous donne dix minutes pour faire vos préparatifs; — nous partons!

***

La semaine suivante, — le ministre, — Ketty et William étaient réunis à Ems. — Chacun d'eux avait choisi son salon: ils arrivaient avec le premier croupier et ne quittaient les tables de jeux qu'avec le dernier décavé: — ils prenaient des notes!

— Je crois que j'ai eu tort de quitter l'Angleterre, — vint à penser le ministre protestant après trois jours de notes prises, — certes le jeu est une passion abominable. — Satan qui rôde par ici doit se frotter les mains en contemplant les faces blêmes de tous ces acharnés! Le jour de l'expiation n'est pas loin; — elle ne tardera pas à sonner l'heure de la revanche céleste, et ces colonnes de marbre s'écrouleront sur leurs têtes! — Mais, en ce qui me concerne, suis-je plus avancé qu'avant mon départ? J'ai noirci trois cahiers de papier, — j'ai étudié les progrès du vice sur ceux qui m'entourent; est-ce assez pour flétrir une passion, ne faut-il pas l'avoir ressentie; n'est-on pas plus fort pour prêcher aux autres de vaincre un penchant, lorsqu'on peut leur dire: — Je l'ai vaincu? — La mission dont je suis investi exige le sacrifice de mes répugnances: je vais jouer!

De son côté, la femme du ministre protestant avait de nombreuses distractions; — tout en récoltant des documents pour son mari, elle s'était surprise à considérer les joueurs, — avec une attention fébrile; aussi un jour, qu'elle avait oublié son crayon, — elle s'écria:

— Ma foi, si je jouais?

Le fils qu'on avait laissé en pleine liberté pour la

première fois de sa vie et qui se sentait régénéré au contact d'une existence nouvelle, n'avait pas tardé à jeter le carnet paternel par-dessus les moulins et à vouloir étudier la question, — moins platoniquement. Après quelques hésitations, son parti fut arrêté :

— Mes parents n'en sauront rien, — je joue !

***

Aussitôt dit — aussitôt chacun, de son côté, se met en quête d'un trente-et-quarante rutilant. Comme bien vous le pensez, leurs recherches sont couronnées d'un plein succès et les voilà à la même heure, tous trois installés — à la même table !

Depuis cette inspiration fatale, ce sont les joueurs les plus acharnés d'Ems ; — ils ne mangent, ils ne boivent pas, ils jouent ! — Dans l'espace de quinze jours, ils n'ont pas quitté le tapis vert plus d'une heure ; au départ de Charles Brainne :

Le père marquait,

Le fils ramassait,

Et la mère pontait toujours !

***

C'était dans une petite ville de province et à l'époque des débuts de la nouvelle troupe. Leclère, qui passait par là, ayant une soirée à dépenser, voulut faire connaissance avec ses camarades anonymes, et comme l'affiche annonçait la première représentation d'un ténor longtemps attendu, il entra bravement dans la salle. En homme qui aime ses aises, Leclère choisit la place la plus isolée ; justement, il a remarqué deux vieillards silencieux, silencieusement assis l'un près de l'autre à la première galerie, et sans plus ample examen il s'installe derrière eux. On frappe les trois coups traditionnels, et la toile se lève.

D'abord tout marche de la façon la plus pacifique ; — on bâille bien un peu par-ci par-là ; mais où ne bâille-t-on pas ? Leclère est sur le point de sortir, lorsqu'un épouvantable brouhaha signale l'entrée en scène du ténor. Leclère regarde devant lui et devinez ce qu'il voit, ce qu'il entend ?

Le premier vieillard qui, armé d'une claquette, applaudit à tout rompre, — surtout les oreilles.

Le second vieillard qui siffle de toute l'énergie d'un sifflet à trois trous ! Leclère a manqué là une belle occasion de devenir fou.

*
* *

En dépit des sifflets de l'un, malgré les applaudissements de l'autre, le ténor met les fioritures doubles, et, son grand air achevé, il rentre dans la coulisse.

On a terminé le premier acte.

— Ouf! que je suis las! fait le siffleur.

— Ouf! je n'en puis plus! répond l'applaudisseur.

Ici un temps d'arrêt qu'ils emploient à s'étancher le front; puis la conversation reprend :

— C'est fatigant, allez, d'applaudir! dit l'homme à la claquette.

— Et de siffler, donc! répond l'homme au sifflet à trois trous.

— Siffler, ce n'est rien!

— Applaudir, la belle affaire!

— Par exemple!

— Voilà qui est fort!

Les explications volent, ils vont se prendre aux cheveux, mais cette réflexion les arrête :

ENSEMBLE. — Si nous changions?

Et ils changent!

L'un prend la claquette et applaudit; — l'autre s'arme du sifflet à trois trous et siffle. Les instruments restent toujours les mêmes, — les instrumentistes seuls ont permuté!

N'est-ce pas une scène de la vie réelle qu'on pourrait intituler: *Des convictions artistiques en province ?*

*
* *

Il n'y a pas vingt-cinq minutes qu'une voiture de louage montait la rue des Martyrs, — cette montagne pavée. Pour rendre l'anecdote plus piquante, j'ai bien envie de laisser croire que les stores étaient baissés, ce qui implique toujours des *personnages des deux sexes,* — comme disent les pièces de théâtre, — mais la vérité s'y oppose. Le fiacre était habité par un monsieur seul, en pantalon de nankin. Lorsqu'on monte une rue difficile, — les voitures s'arrêtent à demi, — le cocher siffle la romance en vogue, avec accompagnement de claquements de fouet, — et

Sa main sur les coursiers laisse flotter les rênes.

Notre voiture suivait les traditions connues. Mais arrivée à la hauteur de la rue de Navarin sa marche se ralentit, puis cesse tout à coup : — plus rien !

Le cocher frappe à coups redoublés, — son cheval ne bouge pas.

Les coups redoublés — redoublent, — même immobilité.

Impatienté, le monsieur passe sa main, — puis sa tête.

— Qu'est-ce qu'il y a, cocher ?

— Rien, not' bourgeois. — C'est Cocotte qu'a z'un caprice !

Coup de fouet.

— Mais est-ce que nous allons rester là longtemps ? — Je suis pressé !

— Tu entends, Cocotte ? le bourgeois est pressé.

Second coup de fouet.

— Assez, assez ! ne le frappez donc pas !

— C'est fini, not' bourgeois !

Troisième coup de fouet.

— Vous êtes un butor, — il ne bouge pas !

— Ça va venir, not' bourgeois !

— Encore ! je vous dis de cesser ?

— A cause ?

— Vous voyez bien qu'il ne veut pas avancer, — ainsi !

— Il ne veut pas ? pourquoi qu'il s'est fait cheval, alors ?

***

Voici le pendant :

Cette fois, — pour changer, — c'est le monsieur qui veut qu'on frappe, et c'est le cocher qui se refuse à frapper; — mais, comme dans l'histoire précédente, la voiture demeure dans une immobilité désespérante.

— Un peu de patience, not' bourgeois, fait le cocher. Ça m'arrive tous les jours, et je m'en tire avec de la douceur.

Puis, indiquant le cheval, avec un geste paternel, — il ajoute :

— Ce n'est pas entêtement de sa part, — non, — c'est bêtise !



A propos des imitations faites dans la coulisse, on me rapporte l'histoire suivante. La scène a lieu aux Folies-Dramatiques, sous la direction féroce de M. Mouriez, — et pendant la répétition générale d'une féerie sur laquelle on compte beaucoup.

Nous sommes au premier ou au dernier tableau; l'auteur a indiqué *un cri d'âne*, mais hélas ! à ce passage, la répétition se trouve arrêtée : — l'âne n'a pas crié !

M. Mouriez se lève.

— Eh bien! fait-il de sa voix de tonnerre enrhumé, eh bien! où est-il, cet âne?

— Il n'y est pas, monsieur Mouriez, répond un comparse, vous n'avez pas donné d'instructions.

— Pas d'instructions! faites venir Dorlanges.

Dorlanges, le régisseur, qui a tous les courages, excepté celui d'affronter la conversation de M. Mouriez, s'avance en tremblant.

M. Mouriez, qui l'aperçoit, s'écrie:

— Dorlanges, vous ferez l'âne!

Puis il se rassied, et la répétition continue.



Le soir, Dorlanges, qui s'est tu sans murmurer, glisse comme une ombre dans le cabinet de M. Mouriez.

— Pardon, monsieur Mouriez, fait-il timidement, vous m'avez dit tantôt que je ferais l'âne, mais...

— Mais quoi?

— Mais je ne sais pas faire l'âne!

— Ah! vous ne savez pas faire l'âne? répond M. Mouriez d'un ton méprisant. Bien, bien, monsieur!

Dorénavant, j'aurai un régisseur qui sache faire l'âne !

***

M. Dorlanges, qui m'a conté l'anecdote, y met toutes les intonations qui distinguaient l'organe du célèbre directeur. Il fait très-bien le Mouriez.

***

Un joli mot sur X..., dont l'avancement a été si rapide :

— Il est arrivé *ventre à terre*

***

On m'aimait, on ne m'aime plus,
— Et du groupe des doux élus
Je disparais ; on me remplace.
Heureux celui qui prend ma place !

Si Dieu le veut, peut-être un jour
Le remplacerai-je à mon tour
Près d'une jeune patricienne,
Aussi changeante que la mienne! —
Chacun m'aborde avec des pleurs,
C'est à qui jettera des fleurs
Et des couronnes sur ma fosse!
Depuis hier, le cyprès hausse,
Grâce à ces chaleureux transports.
— Avis à vous, messieurs les morts! —
Partout de ma maîtresse on cause;
Chacun veut connaître la cause
De son étourdissant départ,
— Et tout Paris me prend à part.
Que dire? — J'ai fait une enquête, —
Et grâce à ce travail de tête,
Voici le seul mot du rébus :
On m'aimait, on ne m'aime plus!

On m'aimait, on ne m'aime plus.
— C'est après deux ans révolus,
O mon cœur qu'on te congédie!
Seul à présent, pauvre, mendie,
Comme un aveugle avec son chien,

Cherche l'amour quotidien.
Agité d'amoureuses fièvres,
Va frapper à toutes les lèvres,
Et nous compterons les baisers
Dans ta tirelire amassés!
On doit s'aimer toujours; on s'aime
Une heure, un jour, — moins longtemps même!
Malherbe parle, en son quatrain,
De ce qui ne vit qu'un matin,
Des douces et fragiles choses;
Lorsqu'il rimait, c'étaient les roses,
Aujourd'hui ce sont les amours.
— Un joli mot que ce *toujours!* —
La nature, autrefois peuplée,
Me semble vide et désolée:
En juin je mets un pardessus.
On m'aimait, on ne m'aime plus.

On m'aimait, on ne m'aime plus.
— Mes rêves longtemps retenus,
Rejoignent Dieu d'un vol rapide.
N'y pensons plus, la cage est vide!
N'y pensons plus. — Et maintenant
Que je ne suis plus un amant,

Tâchons à loisir d'être un homme.
Aimer, — ce n'est pas tout, en somme !
Qui dit amant dit paresseux,
Et, quoi qu'on fasse, un homme heureux
Est toujours un homme inutile.
Plutôt que traîner à la ville
Une femme aux atours fringants,
Traînez une charrue aux champs !
Le blé mûrit, la plaine est blonde ;
La vigne grimpe, et, vagabonde,
Peint en vert le vieux mur du clos.
Votre femme est là ; — des marmots,
Chantent, pendus à sa mamelle.
A leur voix, plus de voix cruelle,
Qui vous dise d'un ton confus :
On m'aimait, on ne m'aime plus !

* * *

LES DEUX MAGOTS.

Quand ? — Pourquoi ? — Comment ? — Je l'ignore. Toujours est-il que X..., le vaudevilliste, avait touché cinq cents francs et cinq centimes. Ce sont de ces

choses qu'on enregistre, — quant à les expliquer, — point. La bourse pleine, il flânait, le nez au vent, dans les rues les plus flamboyantes. Arrivé rue de la Chaussée-d'Antin, il s'arrête, sans penser à antiquailles, devant la boutique d'un marchand de bric-à-brac.

— Tiens, les deux beaux magots ! fait-il.

En effet, jamais plus splendides magots, — retour de Chine, — n'avaient étalé ventre plus rebondi. X... les examine encore, puis il continue. Après avoir fait dix pas, il revient.

— Les beaux magots ! comme ils iraient bien sur ma cheminée.

Cette pensée amène un sourire, et ce sourire un grattement de nez.

— Si je les marchandais ?

Et sans attendre sa réponse, X... entre dans le magasin.

— Combien ces deux magots ?

— Mille francs, monsieur.

— Pièce ?

— Certainement, monsieur.

— J'en donne cinq cents francs — des deux.

On se récrie ; on va le flanquer à la porte. X..., que rien ne trouble, se contente de répéter, de minute en minute :

— J'en donne cinq cents francs ! et il fait prendre l'air à son billet.

C'est la fin du mois, peu de personnes payent comptant et le premier prix était sans doute exagéré. X... lâche ses cinq cents francs et il emporte les deux magots.

L'heureux homme !

***

Il est midi ; le soleil est chaud et l'air pur a chassé tout Paris sur les boulevards. X... se promène avec un doux sourire. Ses deux magots lui servent de compagnons et même il ne dédaigne pas de causer avec eux.

— Sont-ils jolis ! murmure-t-il.

X... ne doit remonter chez lui qu'à six heures, il demeure si loin. Aux Batignolles, disent les méchants. Comme il ne veut pas se séparer de ses deux magots, il les gardera sur ses bras et ne rentrera qu'à six heures, avec eux.

— Ma foi, je vais fumer ! dit X...

Et le voilà qui se dirige vers un marchand de tabac. — Cette réflexion le fait revenir sur ses pas.

— Pendant que je fumerai, où mettrai-je mon second magot?

Il a beau retourner ce point d'interrogation dans tous les sens, ce point d'interrogation subsiste.

— Baste! je fumerai ce soir! fait-il.



Il marche de long en large et de large en long, pour varier. Il va aux Champs-Élysées, il va au bois de Boulogne, il va au Ranelagh et il revient sur les boulevards.

— Quelle heure peut-il être?

Et en disant ces mots, il se trouve nez à nez avec une horloge.

— Deux heures? elle a moins marché que moi!

Puis un douloureux soupir s'échappe de sa poitrine.

— C'est joli les magots, mais c'est lourd!



En face de Tortoni, une main élégamment gantée et très-connue de X..., se tend vers lui. Il va la presser avec effusion.

— Et mes magots?

La main s'éloigne, en le menaçant.

Près du Gymnase, X... voit passer un homme influent qui s'est fait son protecteur le plus actif. Le protecteur, qui a aperçu son protégé, se découvre gracieusement, et X... va lui rendre son salut.

— Et mes magots?

*
* *

Exténué, honteux, les bras meurtris, esclave, non pas de sa consigne, mais de ses magots, X... a vécu la plus désagréable journée. Il a perdu sa maîtresse, il a froissé une puissance, il a dépensé cinq cents francs, — et il n'a pas fumé! Achetez donc des chinoiseries?

— Ah! vous m'ennuyez à la fin! dit X..., et, saisissant ses deux magots, il les lance contre une borne. Les deux magots voient trente-six chandelles, — ce qui ne leur était pas encore arrivé.

— Bigre! fait X... en s'étirant, je plains ceux qui ont un ménage sur les bras!

Puis, après avoir fouillé dans son gousset, il s'écrie:

— Il me reste un sou. Si j'achetais un cigare?

DIX-SEPT CHAPITRES

CROQUIS A LA PLUME

I

Le dernier cigare éteint, le dernier paradoxe tiré, nous remontions, Rawsdon et moi, la rue de Larochefoucauld, où habite ce cher et vieil ami. Nous avions passé la soirée ensemble, — une soirée de samedi. Où cela? sur l'asphalte du boulevard, nous laissant aller au courant limpide de nos souvenirs. Il me contait, avec sa parole jeune et tout imprégnée de parfums, les espérances qui germaient dans son cœur, n'attendant qu'une brise, qu'un rayon pour fleurir. Puis, il interrogeait à son tour, il me demandait quelle serait l'œuvre de demain; et comme mon encrier n'a jamais eu de secrets pour lui, je le faisais assister à mon tra-

vail de chaque jour, à mon labeur obscur où la foi rayonne, à nos aspirations vers cet illustre inconnu, — l'avenir. Il avait tiré un porte-cigares rapporté d'Espagne, tout rempli de cigarettes de contrebande, dans lequel je puisais en douanier. Mon frère venait de partir pour Rome, et Rawsdon, qui avait longtemps habité l'Italie, me guidait dans la ville éternelle sur les pas de l'absent que nous regrettions tous deux; c'était un charmant voyage. Tandis qu'il parlait, mes yeux ne pouvaient se détacher de son intelligente figure, que j'avais vue à de certains jours tout en rires, à de certaines heures tout en larmes. C'est le type anglais dans toute sa pureté aristocratique, un mélange charmant de mélancolie et de sérénité, quelque chose comme un soleil voilé. Souvenez-vous du prince de Galles, il lui ressemble. Je vous ai dit qu'il était blond, puisque je vous ai dit qu'il était Anglais; mais Rawsdon, qui pousse le paradoxe jusqu'au Roqueplan, est né à Marseille, en plein soleil,—lui chevalier du brouillard par sa famille, — et n'a jamais mis le pied en Angleterre. Pour un Anglais, c'est assez original, avouez-le. Il a longtemps cherché la traduction de cette fameuse phrase : —*English spoken here*, — qui lui a été enfin donnée par un Russe qui la tenait d'un Polonais.

II

Rawsdon aime Londres avec son cœur et Paris avec son intelligence. Esprit fin, délié, nature délicate qui a des mouvements de femme, il prodigue aux élus de son intimité ce trésor intarissable qu'il porte en lui et qui s'appelle la bonté. L'amitié de nos amis de Paris c'est une petite rivière qui serpente à travers notre vie, et qui, contre tous les usages reçus, se trouve à sec quand vient pour nous le temps des orages et des tempêtes : son véritable nom est Manzanarès. L'amitié de Rawsdon personnifie ce que j'appellerais volontiers — *l'amitié anglaise*, — c'est-à-dire un dévouement sans bornes qui ne se montre que pour agir, sobre de paroles, prodigue d'actions ; un sentiment exalté qui s'ignore lui-même ; une affection réfléchie, silencieuse, un peu dépaysée dans notre milieu tapageur, mais qui marche vers son but, guidée par une main invisible. A cet axiome de l'amitié française : — « Loin des yeux, loin du cœur, » — l'amitié anglaise répond : — « Loin des yeux, près du cœur, » — et garde sa tendresse entière

à l'hôte regretté, à l'ami absent. L'amitié française se fait avec de l'esprit et l'amitié anglaise avec du cœur; il en est de leurs sentiments comme de leurs étoffes: on n'en voit jamais la fin. Leurs vêtements, dont l'enfantement est si laborieux, nous semblent ridicules et portent un cachet dont on chercherait vainement l'équivalent chez nos tailleurs et la définition dans nos dictionnaires. Nous autres, nous bâclons un habillement complet en quarante-huit heures et une amitié indécousable en une journée: ici tout n'est que confection. J'aimais Rawsdon depuis le jour de notre première rencontre; nos cœurs rimaient aussi richement que deux vers de M. de Banville, et je n'ai jamais eu, jusqu'à présent, à signaler le moindre hiatus dans le poëme inédit de notre liaison. Nous sommes restés quelquefois six semaines sans nous voir,—la vie a ses exigences, et les inséparables sont rares dans ce Paris où deux individus ne peuvent guère marcher de front sur le même trottoir;— au bout de ces six semaines, il n'y avait entre nous ni reproches, ni bouderies, ni interrogatoire; je sonnais à la porte de Rawsdon, son amitié venait ouvrir. Nous causions de toutes choses, comme si nous nous étions vus la veille, et nous nous quittions, pour de longs jours encore, comme si nous

devions nous revoir le lendemain. Il parlait, tout en marchant, et j'écoutais mes souvenirs. A cette heure silencieuse où l'âme se recueille, il est doux de parcourir les sentiers verts du temps jadis, l'un sur l'autre appuyés,

Et, si jeunes encor, d'être de vieux amis,

comme dit Alfred de Musset.

III

Tout chemin mène à Rome, s'il faut en croire un axiome de cocher de fiacre : nous venions d'arriver au numéro 17 de la rue de Larochefoucauld, c'est-à-dire au terme de notre voyage.

Rawsdon me tendit la main.

— Lorsque vous écrirez à votre frère — nous nous disons *vous* depuis sept ans, c'est-à-dire depuis que nous nous connaissons. Je n'ai que quatre *amis* avec lesquels j'emploie également le *vous*. Je tutoie tous mes camarades, une cinquantaine d'individus à

peu près, mais je dois avouer que parmi ces derniers il en est plusieurs dont je ne sais même pas le nom, — lorsque vous écrirez à votre frère, dites-lui que je vous ai vu et que je ne l'oublie pas?

— Je lui dirai que je vous ai vu, cela suffira.

— Quand venez-vous me demander une tasse de thé?

— Quand faites-vous du thé?

— Tous les soirs pour vous, cher ami.

— Tous les soirs? je m'en souviendrai.

— Vous vous en souviendrez si bien que vous viendrez dans la journée, si vous venez.

— Non; à partir de quelle heure votre tasse de thé est-elle visible?

— A partir de neuf heures.

— Si j'avais une montre je la réglerais sur la vôtre; mais la prochaine fois que j'irai chez vous, j'emporterai votre pendule pour éviter les retards.

— Vous faites bien de m'en prévenir.

— Parce que vous allez faire monter une guérite dans votre chambre et planter un factionnaire devant votre pendule?

— Non; parce que je n'ai pas de pendule et que je pourrai en acheter une d'ici là.

— A un de ces soirs donc, et que Lepaute vous garde!

J'allais m'éloigner.

— A propos! fit Rawsdon.

— Dites, cher ami?

— Est-il indiscret de vous demander ce que vous faites demain?

— C'est très-indiscret; mais laissez-moi d'abord me le rappeler. Quel jour est-ce demain?

— C'est demain dimanche.

— Alors je n'ai pas besoin de chercher; demain je ne fais rien. Depuis que je suis sorti du collége, le dimanche ne figure plus sur mon calendrier : je l'ai biffé. Je me couche le samedi soir pour ne plus me relever que le lundi matin.

— Voulez-vous m'être agréable?

— Vous savez que j'aime beaucoup les choses impossibles.

— Vendez-moi votre journée de demain.

— Combien?

— Fixez le prix vous-même.

— Non; comme vous êtes mon meilleur ami, en le fixant moi-même je serais forcé de vous voler.

— C'est bien comme cela que je l'entends.

— Non; d'ailleurs « le dimanche se donne, il ne se vend jamais, » suivant un dicton écossais rapporté

en France par un voyageur illustre, M. Scribe.

— Vous me le donnez ?

— D'autant plus volontiers que le 1er janvier est attendu de jour en jour et que je vous dois des étrennes. Prenez mon dimanche.

— Je le prends ; mais que vous offrirai-je en échange ?

— Offrez-moi votre lundi.

— Tope ?

— Il faut avouer, cher ami, que nous venons de faire là de bien brillantes acquisitions.

— Peut-être.

— Un adverbe ? je les adore. Qu'est-ce qu'il y a dans le vôtre ?

— Demain je l'ouvrirai devant vous.

— Et d'ici-là ?

— Pas un mot. Votre dimanche est toujours à moi ?

— Vous savez bien, cher ami, que je n'ai jamais qu'une parole sur moi. Mais qu'est-ce que vous en ferez?

— Vous verrez. Demain, à huit heures, je me suspends à votre sonnette.

— Bien ; j'en ferai poser une ce soir.

— Vous serez prêt ?

— Je serai prêt.

— Vous serez habillé ?

— Je serai habillé.

— Bonsoir alors, et à demain huit heures.

IV

Quoiqu'il m'eût promis d'être exact, le lendemain matin, huit heures sonnaient à ma pendule en même temps que Rawsdon sonnait à ma porte ; une minute après nous étions au bas de l'escalier, une minute et demie après nous étions dans la rue. Un coupé stationnait, qui avait amené Rawsdon ; il me fit signe de monter.

— Au chemin de fer du Nord, dit-il au cocher ; et comme il venait de s'asseoir à son tour la voiture partit. Je regardai Rawsdon : sa figure était impassible.

— Combien emportez-vous ? lui dis-je. Arriverons-nous à temps à Folkstone ? Du reste, le navire ne partirait pas sans nous, n'est-ce pas ? Sous quels noms avez-vous retenu nos deux places ?

— Nous n'allons pas à Folkstone.

— Vous avez choisi Boulogne? c'est plus prudent. Et nos passe-ports?

— Nous n'en avons pas besoin.

— Nous en fabriquerons? bien; mais vous auriez dû abattre vos favoris et faire teindre vos cheveux. Il faut toujours se méfier de la justice lorsqu'elle n'informe pas; lorsqu'elle informe, il n'y a aucun danger. Je comprends votre conversation énigmatique d'hier soir; vous doutiez de moi. Mais maintenant que tout est fini, je ne me sens pas la force de vous adresser des reproches; dites-moi seulement combien vous emportez?

— Quatre-vingts francs... en billets de banque.

— Je doute que nous puissions gagner New-York avec cette somme, mais comptez sur moi pour y ajouter des centimes.

Rawsdon se mit à rire; comme il n'y avait rien de Carpentier dans notre fait, et que je ne suis pas Grellet, je l'imitai le plus franchement du monde.

— Mais si nous n'allons pas en Amérique, où diable pouvons-nous bien aller?

— A Compiègne.

Vous le voyez, la montagne venait d'accoucher d'une souris; du reste, la montagne et la souris se portent bien.

V

C'est donc à Compiègne que nous devions passer la journée du dimanche; mais pourquoi tant de mystère? Rawsdon ne l'a jamais bien su; moi je sais que je regrettais mon lit. Arrivés au chemin de fer, il fallut payer le cocher. Avez-vous remarqué ceci : lorsque deux amis sont ensemble, il y en a toujours un qui, à l'approche des quinze minutes de Rabelais, met la main à sa poche tandis que l'autre paye; je mis ma main à ma poche, et Rawsdon offrit quarante-cinq sous au cocher, qui les accepta. La gare était passablement encombrée; il y avait là une foule de gens qui s'en allaient bien loin, en compagnie de sacs de nuit couverts de spleen; quelques voyageurs solitaires regardaient l'horloge avec des yeux qui avaient mal dormi, mais bien pleuré; des femmes s'écrasaient des baisers sur les joues tandis qu'on pesait leurs bagages. Je demandai à Rawsdon s'il avait fait son testament; il me répondit que non, mais que dans tous les cas il ne m'aurait rien légué. La cohue nous poussa jusqu'au guichet,

qui venait de s'ouvrir; je mis la main à ma poche, et Rawsdon prit les deux places, qu'il paya.

Nous nous élançâmes dans la direction de la salle d'attente. C'est un local assez triste, avec des pancartes au mur indiquant les heures de départ et d'arrivée de tous les chemins de fer, excepté de celui où l'on se trouve; quelques fauteuils en velours vert, véritables philosophes à roulettes acceptant la vie telle qu'elle leur a été imposée, et ne sentant rien palpiter sous leur élastique gauche pour des étrangers qu'ils ne voient jamais deux fois de suite; et dans le fond un marchand de journaux qui se vend à lui-même le journal qui vient de paraître, et met beaucoup de lenteur à se rendre sa monnaie. Malgré la tristesse du lieu, l'attente y est des plus fastidieuses. Rawsdon, pour occuper les loisirs que lui laissait la locomotive, parla de compléter sa bibliothèque par l'acquisition des œuvres de M. Viennet. On devait avoir de ces idées-là sur le radeau de la Méduse!

— Pourquoi les œuvres de M. Viennet? lui dis-je.

— Parce que M. Viennet est un polisson.

— Avec Racine, cela fait deux. Vous n'avez pas d'autre raison?

— Si. Je me suis donné ma parole d'honneur de ne

jamais lire une ligne de l'auteur d'*Arbogaste*, cette tragédie où deux personnages ne pouvaient pas se re- garder sans rire, et le meilleur moyen pour tenir ma parole, c'est de posséder tout ce qu'il a écrit.

— Parfaitement; je ne vous comprends pas du tout?

— Mon cher ami, à Paris on lit les livres qu'on loue dans les cabinets littéraires, parce qu'en outre des imbécillités qu'ils renferment, on est sûr de rencontrer des taches de graisse inédites; on lit les livres qu'on emprunte à ses intimes, parce qu'il est récréatif de rapporter en lambeaux le volume qu'on a pris intact; on lit le journal de théâtres oublié par un spectateur mécontent, parce qu'en parcourant les titres des pièces qu'on joue dans les théâtres voisins, on trouve un adoucissement aux pièces qu'on voit jouer, et enfin on lit le journal politique qui enveloppe une paire de souliers, parce qu'on n'a aucune raison pour le lire. Mais on ne lit jamais les livres qui font le gros dos sur une planchette d'acajou, parce qu'on les achète; mais on ne lit jamais les journaux qu'on reçoit, parce qu'on s'y abonne. A Paris, trois cent mille individus renouvellent tous les trois mois l'abonnement du journal de leur portier, et si les portiers lisent tous les journaux, c'est qu'ils ne sont abonnés à aucun. Quel

est le grand homme de l'antiquité dont on puisse citer ce grand trait de courage : — il s'est dérangé de son fauteuil pour prendre un volume dans sa bibliothèque? — On cite le trait de Cynégire, qui, à la bataille de Salamine, retint un vaisseau perse avec ses dents, lorsqu'il eut les deux bras coupés. Si vous faites une visite, votre première question, en apercevant un volume dépareillé, sera celle-ci : Est-ce intéressant? On vous répondra invariablement — oui, — parce que — non — sous-entendrait l'aveu suivant : J'ai acheté un volume qui n'est pas intéressant, donc je suis un imbécile. Vous connaissez la première question, voici la seconde : Voulez-vous me le prêter? — Quand le rapporterez-vous? — Demain. Vous emportez le volume, et comme vous l'avez emprunté, il faut absolument que vous le lisiez, et comme vous avez promis de le rapporter le lendemain, vous vous fermez une maison si vous ne l'avez pas lu dans les vingt-quatre heures. Pour ma part, je n'agis jamais autrement; aussi sais-je par cœur la bibliothèque de mes amis, sans avoir jamais épelé une ligne dans mes livres,

Qui dorment tous là-bas, couchés dans la poussière!

Voilà pourquoi je veux acheter les œuvres de M. Vien-

net : quand elles seront dans ma bibliothèque, je serai bien sûr au moins de ne jamais les lire.

Un coup de sifflet retentit ; tournant vivement la tête, Rawsdon se mit à chercher du regard le personnage malotru qui exprimait ainsi son opinion sur ce qu'il venait de dire, mais comme un monsieur en uniforme nous affirma que c'était la locomotive, je dus déclarer que l'honneur était satisfait.

VI

Quelque bizarre que puisse paraître cette affirmation, je crois que les chemins de fer vont plus vite que les coucous : je me hâte d'ajouter que cette opinion ne m'est pas personnelle. Le voyage de Paris à Compiègne est aussi ennuyeux que tous les autres voyages. Après Enghien, — trois cents maisons rangées autour d'une cuvette, — on court, sans débrider, jusqu'à l'Ile-Adam, qui a pris son nom de M. Victor Adam, l'Horace Vernet de la lithographie, seul propriétaire de l'Ile-Adam. C'est très-pittoresquement joli, l'Ile-Adam. On s'y arrête dix minutes, ce qui m'a paru insuffisant

pour étudier les habitudes des indigènes et entrer dans leur vie privée. Encore un coup de sifflet — le vingtième! c'est à se croire à une première représentation, — et nous repartons pour Creil : je ne m'en serais jamais douté. Rawsdon, qui venait de lire l'ordonnance royale du 15 novembre 1846 (*Défense de fumer dans les wagons*), me tendit un excellent cigare originaire de la Havane, que j'allumai en lisant à mon tour l'ordonnance royale du 15 novembre 1846 — douze ans! comme le temps passe; elle m'a paru bien écrite. A Creil, dont le trajet est de deux cigares, on s'arrête une demi-heure. Sterne ayant rencontré une femme bossue, à son débarquement en France, écrivait qu'en France toutes les femmes étaient bossues. A mon tour j'écris : tous les habitants de Creil tiennent un buffet, tous les buffets de Creil sont surchargés de brioches, toutes les brioches de Creil coûtent dix sous. A Creil, les brioches se font avec du beurre rance; c'est de toute nécessité, comme pour faire un civet il faut un chat. Rawsdon m'offrit un bouillon borgne; je l'acceptai en pensant qu'il aurait pu être aveugle; puis, comme on nous pressait de remonter en voiture, je mis ma main à ma poche, et Rawsdon paya notre consommation.

Quelques stations, dont les noms jouissent d'une juste obscurité, s'échelonnent le long de la route ferrée de Creil à Compiègne. L'*Indicateur Chaix* en parle. Nous possédions comme compagnon de voyage un monsieur trop empaqueté pour la circonstance, qui n'avait pas quitté sa pipe, une pipe allemande au fourneau en porcelaine, depuis notre départ de Paris. J'aurais voulu dormir, mais la fumée du poêle de ce monsieur, en transportant dans notre intérieur un spécimen épais des brouillards de Londres, m'avait enduit d'une couche de ce spleen britannique qui règne sur la Grande-Bretagne, concurremment avec la reine Victoria. Nous nous parlions à tâtons, tandis que Rawsdon cherchait à faire arrêter la locomotive pour demander des torches. Je lui fis observer que l'administration n'en tenait pas. A notre arrivée à Compiègne, le monsieur au poêle avait culotté le compartiment, et nous nous hâtâmes de quitter ce wagon-Gambier.

Le seul incident comique qui ait égayé ce voyage est dû à un Polonais malheureux. Il avait pris un billet de troisième classe pour Compiègne et, fort d'un droit

Qu'à la porte on achète en entrant,

il s'était installé dans un wagon de première classe. En Pologne, cela ne se passe pas autrement, je suppose ; mais en France, cela ne devait pas se passer ainsi : chaque pays a ses coutumes. Lorsqu'on l'eut fait déguerpir, à son grand étonnement, d'une place dont il avait le bon goût de se contenter, il crut devoir se faufiler dans un wagon de seconde classe, — toujours pour suivre les usages de sa patrie. Les employés ne s'aperçurent de sa nouvelle supercherie qu'à Pontoise, — à son air naïf, on aurait plutôt cru qu'il en revenait, et pour le punir ils allaient, sans façon, le remettre entre les mains assermentées de M. le commissaire de surveillance, sous prétexte que les Polonais sont encore des Français, lorsque le pauvre diable, brisant les liens dans lesquels on l'avait emprisonné, se mit à courir dans la gare, à la grande joie de la foule.

Rawsdon, que tout ce bruit avait attiré, se penchait à la portière.

— Que se passe-t-il? lui demandai-je. Les Druses auraient-ils arrêté la locomotive?

— Non, fit Rawsdon en regagnant sa place ; c'est un Polonais qui ne sait plus où se réfugier

VII

A Compiègne il n'y a qu'un hôtel, l'hôtel de la Cloche : quand je dis qu'il n'y a qu'un hôtel à Compiègne, j'entends qu'il n'y a qu'un hôtel où l'on puisse descendre ; j'ai compté jusqu'à six hôtels où personne ne va. — L'hôtel de la Cloche a un grand mérite à mes yeux, en outre de son hospitalité sardanapalesque, c'est qu'il s'appelle Hôtel de la Cloche, tandis qu'il aurait pu s'appeler Hôtel de France, comme toutes les hôtelleries françaises. Nous y déjeunâmes avec un appétit qui fit croire au maître de la maison que nous étions venus de Paris à pied ; heureusement que nous avions, comme palliatif, nos bottes sans poussière. Après avoir pris le café, je devins le cicerone de Rawsdon dans cette petite ville que j'avais traversée à trois reprises différentes, et je m'emparai de son bras pour lui faire admirer toutes les merveilles de Compiègne, — c'est-à-dire rien. Compiègne est la petite ville de province que connaissent les gens qui n'ont jamais quitté Paris et qui la connaissent pour l'avoir visitée, sous

d'autres noms, dans les romans de Balzac. Le château de Compiègne ressemble, pour le passant, au château de Saint-Cloud, comme le château de Saint-Cloud ressemble au château de Meudon et ainsi de suite; devant le château de Compiègne, c'est un factionnaire de la ligne qui se promène de long en large, tandis que devant le château de Meudon c'est un factionnaire des zouaves qui se promène de large en long: voilà la seule différence qu'on puisse signaler; elle n'est pas de médiocre importance. Je n'en veux dire ni bien ni mal; chacun sait qu'on ne va à Compiègne que pour aller à Pierrefonds. Aussi le soir même nous retenions nos deux places d'impériale au bureau de la diligence qui fait le service entre ces deux localités.

VIII

Le conducteur Jean Mailleroux, qui dételait sa voiture lorsque nous entrâmes au bureau, vint au devant de moi, sa casquette à la main. Nous avions souvent

parcouru la forêt ensemble, cette superbe forêt de Compiègne, pour aller à Pierrefonds, et comme par goût je grimpe toujours sur l'impériale, nous n'avions pas tardé à vivre, pendant l'espace de cinq lieues, dans la plus parfaite intimité. Jean Mailleroux affectionnait ma conversation mêlée de cigares, comme les vaudevilles de Paris sont mêlés de couplets, et il disait qu'il faisait bon à voyager avec moi *parce que je n'étais pas fier*. Je ne me figure pas un homme faisant de la fierté, sur l'impériale. Le conducteur m'aborda en me demandant si je comptais retourner aux *Ruines* — c'est ainsi qu'il désignait Pierrefonds. A ma réponse affirmative, il se mit à agiter son fouet en cliquetis joyeux et nous quitta, après force salutations, pour aller annoncer cette bonne nouvelle à ses chevaux. Nous remontâmes à l'hôtel de la Cloche, brisés par une journée de piétinage passée en plein air, après trois heures de railway — un mot que Rawsdon n'aime pas. Nos deux chambres, les numéros 14 et 15, avec bougies et tire-bottes, nous parurent d'un luxe asiatique, et nos couchettes, fortes en matelas, attiraient le bâillement à la bouche. Que faire en province à neuf heures dix-sept minutes ? se coucher. Le numéro 14 ayant donné une poignée de main au numéro 15, et le nu-

méro 15 la lui ayant rendue, les portes se fermèrent avec fracas.

Dix minutes après, deux paires de bottes poudreuses veillaient au sommeil des maîtres, confortablement assises sur leurs talons.

IX

Il est sept heures; le jour levant jette des rayons d'or dans les carreaux; un oiseau chante dans le lointain : la ville, à peine éveillée, retient sa respiration; quelques charrettes passent lourdement chargées; le bruit des roues sur le pavé se mêle au refrain de la chanson, libre d'allures, que siffle le charretier matinal. Des groupes silencieux se dirigent vers l'église, dont les cloches prient à toute volée; une porte s'ouvre et laisse passer un petit monsieur, barbouillé d'encre et taché de latin, qui se rend à l'école — par le chemin des écoliers; sous son bras gauche, il serre la grammaire de Lhomond, tandis que sa main droite brandit un panier plein de provisions : soyez sûr que

tout le long de la route l'enfant studieux va repasser son déjeuner du matin. On a tiré les rideaux, on enlève les volets; les fenêtres sont entr'ouvertes, les boutiques s'ouvrent. Le brouillard léger qui estompe la ville, et qui est comme la préface des belles journées, s'efface par degrés et remonte tout à coup au ciel pour laisser resplendir, dans toute sa majesté lumineuse, le soleil, ce *Deus ex machina* des comédies du printemps.

Les sabots des garçons d'écurie sonnent sur le pavé, et voici les grelots des chevaux de poste qui exécutent la symphonie du départ. On entoure la diligence; toutes les places retenues sont occupées, toutes les places vacantes sont envahies. Les cigares s'allument sur l'impériale, les chevaux hennissent d'impatience. Le conducteur saisit les longues guides de cuir et déchire l'air avec son grand fouet aux sifflements aigus.

Les voyageurs partent, les voyageurs sont partis!

X

La forêt de Compiègne est une forêt très-originale : elle a des arbres ! Fontainebleau à part, nos autres forêts semblent autant de vieux décors qui, après avoir servi à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, auraient été cédés à M. l'inspecteur des eaux et forêts par MM. Alfred Beaumont et Alphonse Royer. Les paysagistes, qui s'envolent, dès que juin sonne, de leurs ateliers de Paris d'une somptuosité si harmonieuse, pour chercher des arbres authentiquement branchus et planter en terre ferme leurs chevalets portatifs, finissent par s'apercevoir, après trois heures de zig-zags, qu'ils ont été volés comme dans un bois, — le mot est de circonstance. De faux bûcherons, armés de fausses haches, font semblant, à des époques déterminées, d'abattre les chênes de Cicéri, et le voyageur haletant, que le soleil inonde, cherche vainement le repos à l'ombre des platanes de Cambon. Pour cet hiver, on peut laisser nos forêts comme elles sont ;

mais au printemps prochain, je demande qu'elles soient repeintes : l'arrivée de Nolau et de Rubé signalera pour elles le retour des feuilles.

XI

Nous humions l'air matinal, tout chargé d'aromes pénétrants et de parfums inédits, avec cette avidité particulière aux poitrines parisiennes, atrophiées par les miasmes. Cette forêt que nous surprenions à son lever, dans le simple appareil d'une forêt qui va procéder à sa toilette et se débarbouiller les feuilles dans des gouttes de rosée, était d'un aspect grandiose et rêveur. Nos oreilles se remplissaient des chansons rieuses d'oiseaux éparpillés sur les branches, des bourdonnements d'insectes invisibles, et de ce bruit confus, indéfinissable, qu'exhalent les solitudes et qui est comme la respiration de la nature. Nous contemplions avec des frémissements d'enthousiasme juvénile cette forte, puissante et éternelle végétation, — ces chênes musculeux qui nous regardaient

passer, la cime dans les cieux. Le bûcheron les attaque en vain, en vain il frappe leur rude écorce :

Et chêne, il a vécu ce que vivent les chênes.
L'espace de mille ans !

Pauvre homme ! Quand viendra le bûcheron noir, un seul coup de cognée suffira pour t'abattre !

Nous arrivâmes à Pierrefonds.

XII

On monte au château, qui domine le village, par un sentier étroit bordé de tilleuls. Lorsqu'on se trouve en face de ce cadavre tout démantelé, un voile de tristesse s'étend sur les ruines et les cache de ses plis grisâtres. Tout ce qu'une place forte peut souffrir, le château de Pierrefonds l'a souffert. Commencé en 1390 par Louis d'Orléans, frère de Charles VI, et terminé en 1405, il fut assiégé une première fois en 1407. Son commandant, le brave capitaine Nicolas Bosquiaux, sut s'y maintenir ; mais en 1411, attaqué de nouveau par les

Bourguignons, que dirigeait Valeran, comte de Saint-Pol, il capitula. En 1413, Saint-Pol l'incendia avant de restituer les clefs au délégué du duc d'Orléans, le sieur Gosselin Dubos, bailli de Senlis. Les siéges se multiplient : en 1420, c'est le roi d'Angleterre ; en 1588, ce sont les ligueurs ; en 1591, le duc d'Épernon, puis le maréchal de Biron, Henri IV lui-même, et enfin Charles de Valois, comte d'Auvergne, sous Louis XIII. Le château compte six commandants : Nicolas Bosquiaux, qui le fut à deux reprises ; le comte de Saint-Pol ; l'armée anglaise ; au nom des ligueurs, le célèbre Rieux qui tint en échec le duc d'Épernon, le maréchal de Biron et Henri IV ; Antoine de Saint-Chamant et le marquis de Cœuvreur, qui le confia à un officier du nom de Villeneuve. Parmi ces divers chefs, deux finirent misérablement : Bosquiaux, capitaine du duc d'Orléans, fut décapité et écartelé à Paris en novembre 1420, par les Anglais, et Rieux fut pendu à Compiègne, sur l'ordre de Henri IV : c'est la seule chose qu'il n'ait pas volée, dit la chronique. Ses hôtes les plus célèbres furent la jeune épouse du gouverneur de Senlis, la dame de Bouteville, que Rieux retint prisonnière ; en 1430, Charles VII et Jeanne d'Arc, et — quatre cent vingt-sept ans plus tard, en 1857, Rawsdon et moi.

Démantelé en 1617, sur un ordre de Richelieu

Regardez tous : voilà l'homme rouge qui passe !

le château de Pierrefonds est mis en vente le 28 vendémiaire an VII, et adjugé à un amateur de bric-à-brac pour la somme de 8,100 fr. payable en assignats. Ce qui valait 8,100 fr. en l'an VII ne vaut plus que 2,950 fr. en 1813; quelqu'un se trouve là lors de la seconde vente, et l'achète. Ce quelqu'un se nommait Napoléon; il fait cadeau des ruines à l'État ruiné. Mais voilà bien du nouveau! En 1846, on découvre une source d'eau sulfureuse à Pierrefonds! Autrefois on se dérangeait pour venir admirer le géant mutilé; aujourd'hui, ce sont des malades qu'on visite; une ruine chasse l'autre.

Nous vivons sous le régime des rhumatismes.

Malgré tout, c'est un beau spectacle, plein de souvenirs et de fantômes héroïques qu'on évoque un Michelet à la main. On dit qu'il y a des revenants à minuit dans les ruines. L'été c'est possible, mais l'hiver je plains les revenants! S'ils n'ont pas fait ouater leurs linceuls, il leur faudra boire de l'eau sulfureuse; j'avais bien raison de les plaindre. Je doute, par exemple, qu'il y ait beaucoup de *revenants* à la table d'hôte de l'hôtel

des Bains ; pour ma part je n'y reviendrai pas, en vérité.

XIII

Jean Mailleroux, qui avait fini sa journée, fouettait les vagues bleues du lac avec une branche de peuplier dont il s'était fait une badine, en fredonnant le *Sire de Framboisy*. Allez donc loin de Paris pour noter des chants agrestes ! A Lucknow, Nena-Sahib roucoule les *Petits Agneaux*, cette élégie du ruisseau, et demande aux cipayes : *Qu'est-ce qui casse les verres?*

Pierrefonds est tout entier dans les ruines ; ôtez le château, Pierrefonds n'existe plus. A peine avions-nous vu cette merveille que nos regards se tournèrent vers Paris : nous ressentions déjà les premières atteintes de la nostalgie du macadam.

Dès que le soleil s'allume, à la première bouffée d'air chaud qui souffle au visage de Paris, lorsque le lierre se remet à grimper le long de la fenêtre entr'ouverte, le Parisien se souvient qu'il a des ailes. On rêve mou-

lins et prés verts, toits de chaume et danses rustiques sous le marronnier en fleur, des ménétriers invisibles jouent du violon, les gros souliers ferrés ont des démangeaisons dans les semelles au souvenir de l'herbe foulée; le chapeau de voyage, oublié dans un coin de l'antichambre, se décroche de lui-même, la malle secoue la poussière qui la recouvre et appelle un commissionnaire. Chacun s'en va bien loin, avec un sac de nuit en laisse. Celui-ci se souvient d'un château à cheveux blancs, décoré de plusieurs ordres étrangers, qui lui a offert l'hospitalité entre deux parties de whist; celui-là retourne ses portraits de famille, et se décide pour une toile noirâtre qui représente un oncle de Bretagne assis dans un fauteuil très-ressemblant; un autre qui n'a pas de château dans ses relations, qui ne compte pas de parents au soleil, demande à son porte-monnaie une lettre de recommandation pour messieurs les hôteliers de France et de l'étranger. Ils partent joyeux. A mi-chemin, leur ciel se couvre de nuages: deux jours après, il pleut à verse sur leurs projets de plaisir.

Le bourgeois agioteur est toujours abonné à un journal du soir; lorsqu'il reçoit le lendemain matin ce journal du soir, le bourgeois déchire vivement la bande

et se poste devant le cours de la Bourse. Les voyageurs parisiens agissent de même; ce qu'ils cherchent dans les journaux qu'ils reçoivent, c'est le cours de Paris. Mais Paris est en voyage, ses poëtes, ses conteurs, sa plume et son crayon, l'ont emporté dans leurs malles, et de la ville bien-aimée il ne reste plus que les quatre murs. N'importe! lorsqu'on a respiré cet air-là, on étouffe partout où il ne souffle pas. Si l'on découvre jamais l'art de diriger les ballons, soyez sûr que nous devrons cette découverte à quelque exilé de Paris: il accomplira une œuvre de génie en suivant la route des oiseaux pour revoir plus vite le Boulevard et Tortoni.

XIV

Jean Mailleroux, nous ayant aperçus, laissa là sa badine et vint à notre rencontre.

— Ces messieurs ont fini leur excursion? fit-il en nous abordant.

— Oui, mon brave Jean; et toi?

— Oh ! moi, monsieur, je me distrais ! Ces messieurs couchent à Pierrefonds ?

— Oui, fit Rawsdon, si vous vous chargez de nous faire dresser deux lits au milieu des ruines.

— Il n'y ferait pas chaud tout de même, murmura-t-il entre ses dents.

— Tu ne me parais pas décidé ; d'un autre côté, il serait peu agréable pour nous de passer la nuit sur des pierres ?

— Il y a des matelas qui sont plus durs.

— Tu es philosophe, Jean.

— La voiture repart à neuf heures ; ces messieurs seront les bienvenus à l'hôtel de la Cloche.

— Tu crois ? Mais d'ici là, comment pourrions-nous bien tuer le temps ?

— Ces messieurs n'ont pas vu les ruines au clair de lune ? on dit que c'est un fier coup d'œil !

— Tu ne t'en es donc pas assuré par toi-même ?

— Oh ! moi, je suis du pays ! mais il paraît qu'il y a des Anglais qui font le voyage exprès pour cela. Faut croire qu'il n'y a rien de pareil chez eux.

— Ils ont sans doute la précaution de retenir un clair de lune pour le soir de leur arrivée ? objecta Rawsdon,

Mailleroux le regarda, et dit, avec cet air naïf particulier aux paysans :

— En payant bien !

— Je doute que nous ayons ce spectacle aujourd'hui ; le ciel roule certains nuages gris qui doivent éloigner toute chance de clairs de lune, fis-je à mon tour. Puis me retournant du côté de Mailleroux :

— Même en payant bien, ajoutai-je.

XV

Après avoir regardé le ciel, Mailleroux fit un geste affirmatif.

— Les ruines sont peut-être très-intéressantes à voir par une pluie battante ? reprit Rawsdon.

— Je ne sais pas, répondit Mailleroux.

— C'est juste, dis-je, tu es du pays !

Rawsdon consultait sa montre.

— Vous riez, et la diligence ne part qu'à neuf heures.

— Quelle heure est-il ?

— Quatre heures.

— Diable ! c'est plus grave que je ne le croyais d'abord. Dis-moi, Jean, y a-t-il moyen de vivre ici cinq heures sans mourir d'ennui ?

— Dame ! articula Jean en déformant sa casquette.

— Tu vas me répondre qu'il y a des centenaires à Pierrefonds, n'est-ce pas ? Avons-nous quelque chose de curieux à visiter ? quelque promenade pittoresque ? un tir au pistolet ?

— Demandez-lui tout de suite s'il y a un club ? interrompit Rawsdon en riant aux éclats.

— Oh ! monsieur, fit Jean, vous croyez plaisanter ? il y en avait un en 1848 !

— Il ne s'agit pas de cela... Nous te demandons des distractions et tu nous parles politique !

— Dame, je ne sais pas comment vous dire, mais pour sûr il y a à Pierrefonds quelque chose de plus curieux encore que les Ruines...

— Ah bah !

— Et comment se nomme ta curiosité ?

— Claudet.

— Mais c'est un nom de chrétien, ça ?

— Oui, monsieur ; et c'est un chrétien aussi. Tenez, vous voyez bien cette cabane, là, à gauche? Entrez-y et vous verrez.

— Quoi donc?

— Oh! non, monsieur, si je vous le dis ce ne sera plus une surprise.

— Tu as raison. Répète le nom de ton chrétien?

— Claudet.

— Eh bien, merci, Jean : nous y allons!

— Bonne chance, messieurs, et à ce soir. Moi, je vais donner l'avoine aux chevaux.

XVI

C'était une chaumière assez misérable, avec un toit de chaume tout débraillé. Point de vignes grimpantes à la porte mal jointe ; quelques lierres desséchés et jaunis pendaient au hasard jusqu'à terre, çà et là. Un banc de bois adossé au mur ne pouvait guère offrir au voyageur harassé de fatigue qu'une hospitalité boiteuse. La mort répandait son ombre sinistre sur cette

bicoque abandonnée : on sentait qu'une grande douleur était venue se réfugier là. Le jardin qui l'entourait semblait un cimetière de plantes de toutes sortes ; les feuilles des arbres dépouillés criaient sous le pied, avec des accents plaintifs ; les branchages noirs se détachaient en silhouette sur le ciel gris, avec des contorsions de damnés menaçant Dieu ; les oiseaux fuyaient à notre approche, en battant des ailes ; nos jambes s'embarrassaient dans les herbages qui avaient envahi les allées et venaient se heurter contre des instruments de labourage, tout rouillés par la pluie, qui barraient la route ; une plainte sourde, indéfinissable, s'exhalait de cette solitude, comme une voix brisée qui sanglote. Celui qui vivait dans cette chaumière en deuil, la désolation qui était venue chercher un abri au milieu de cette nature désolée, avait mis entre lui et le monde une barrière infranchissable : la répulsion. Celui-là habitait la maison du malheur.

A notre approche, un chien se mit à aboyer ; la porte de la chaumière s'ouvrit, et une paysanne à demi voûtée parut sur le seuil. Le chien courut à elle, comme pour la protéger, et ses aboiements redoublèrent.

— Tais-toi, Misère ! tais-toi ! laisse ces messieurs s'expliquer ; tu parleras après.

Misère obéit comme par enchantement : il nous cédait la parole.

La paysanne était une femme de cinquante-cinq à soixante ans, s'il est possible, à première vue, de mettre un âge sur une figure de paysanne. Ses cheveux disparaissaient sous un ample bonnet blanc plissé moins plissé que son visage tout brûlé par le soleil, et jaune comme un citron avec des teintes vertes. Elle avait dû être grande, mais son corps avait plié sous l'âge et son dos s'était brisé à porter ce poids trop lourd : la pauvreté. Ses yeux seuls étaient restés intacts et le vent glacé de la vieillesse n'en avait pas amorti les flammes. Elle était vêtue d'une jupe de laine rayée, d'une sorte de camisole en toile rousse et d'un fichu blafard qu'elle croisait sur sa poitrine : aux pieds, des sabots sans forme, ressemelés à grand renfort de clous.

Son aspect était repoussant. Courbet l'eût dessinée.

Nous lui expliquâmes en deux mots le but de notre visite, les propos de Jean Mailleroux et notre désir d'entendre de la bouche même de son héros cette histoire que le conducteur n'avait pas voulu nous conter, et qui faisait de Claudet un personnage légendaire.

La vieille sourit tristement.

— On vous a sans doute dit que Claudet était fou ? fit-elle d'une voix lente.

Puis, baissant son beau regard, elle ajouta :

— Sa folie est au cœur ! C'est le plus doux des hommes et le plus raisonnable, malgré tout ce qu'on en peut dire : il ne demande rien à personne dans son coin où il pleure ; mais si les hommes sont durs au pauvre Claudet, il est derrière les nuages quelqu'un qui veille sur lui. Il se contente de peu et ce peu-là lui appartient. Dans l'enclos qu'il possède au bout du village, il trouve chaque année de quoi nourrir sa douloureuse vie, quoique depuis longtemps déjà personne n'ait labouré la terre, ni taillé les arbres. Claudet dit comme ça que c'est Dieu qui lui fait la charité.

Elle chantait ces simples paroles, plutôt qu'elle ne les disait, et les sons harmonieux de sa voix à demi éteinte la métamorphosaient à nos yeux. Ce n'était plus une misérable paysanne que nous écoutions ; c'était une sainte : la bonté a aussi son auréole.

Elle s'appelait Jeanne Guichard, mais dans le village on ne la connaissait guère que sous le nom de *la Jeanne*. La Jeanne était née à Pierrefonds qu'elle n'avait jamais quitté. Pauvre et vaillante, elle avait supporté héroïquement les hivers sans abri, les étés sans moisson. On

disait qu'elle avait un peu obligé tout le monde de son cœur et de son courage, mais ceux-là l'avaient oubliée aux jours tristes. Son mari, le laboureur Guichard, était mort en lui laissant deux enfants sur les bras ; mais ses bras étaient forts, et la Jeanne travailla le jour, la nuit, d'un travail opiniâtre qui ne connaissait ni le repos, ni les dimanches : sa vie semblait une longue journée qu'elle remplissait consciencieusement, attendant sa paye de Dieu, qui est le patron des pauvres.

A vingt et un ans, son fils dut tirer à la conscription ; comme Jacques était devenu l'unique soutien de sa mère, brisée avant l'âge par les chagrins et les privations, et qu'il n'avait pas d'argent pour se faire remplacer, Jacques amena un mauvais numéro. Ce fut une affligeante nouvelle pour la Jeanne : le chêne à demi foudroyé se sentit atteint à jamais par ce dernier coup de cognée. Leur entretien d'adieu fut d'une tristesse solennelle ; la Jeanne ayant serré étroitement Jacques sur sa poitrine le poussa hors de la chaumière après l'avoir embrassé une dernière fois : il y avait longtemps déjà qu'elle n'avait plus de larmes. Elle fit promettre à Jacques de lui écrire quelques lignes de temps en temps, et comme elle ne savait pas lire, elle retrancha deux

heures sur son sommeil de chaque nuit pour étudier, afin de pouvoir déchiffrer les lettres de son fils. Jacques lui écrivit de Poitiers où il avait été envoyé en garnison et lui annonça son départ pour l'Algérie.

Les mois s'écoulèrent. Un jour, M. le curé vint à la chaumière de la Jeanne. La visite de M. le curé n'était pas un événement de mince importance. La Jeanne sentit que son cœur se serrait instinctivement. M. le curé, qui était abonné à deux journaux de Paris, passait pour un notable à Pierrefonds, où personne ne reçoit de papiers imprimés. Il retira de sa poche le journal de la veille et le tendit à la malheureuse veuve, qui s'en empara par un mouvement convulsif. Elle lut quelques lignes d'une voix entrecoupée, puis le journal s'échappa de ses mains et elle vint tomber sans connaissance dans les bras de M. le curé. Jacques avait été tué dans une rencontre avec les Kabyles. Le seul enfant qui lui restât était parti depuis dix ans environ et n'avait jamais donné de ses nouvelles. La Jeanne n'eut plus qu'une espérance ardente qu'elle confiait à Dieu dans ses prières : elle espérait mourir. Tout ce qu'avait aimé sa pauvre âme aimante, son mari, ses fils, l'avaient quittée ; l'âge était venu, et chaque jour son front s'inclinait davantage vers la

terre comme pour y chercher la trace de leurs pas.

A cette époque, un enfant de Pierrefonds, qui s'était expatrié à la poursuite de la fortune, revint au village avec quelques années en plus et beaucoup d'illusions en moins. Il s'appelait Claudet ; son père avait été un des vignerons les plus habiles du pays, et sa mère était encore révérée à l'égal d'une sainte pour le mal qu'elle avait empêché à plusieurs et le bien qu'elle avait fait à tous; mais personne ne put reconnaître l'enfant sous le masque de pâleur et de souffrance qu'une catastrophe horrible avait mis sur le visage de l'homme. Claudet entra comme un étranger dans la chétive cabane que son père lui avait léguée en mourant. Il retrouva tout à la même place, comme au jour de son départ, mais personne ne vint au devant de lui. Il avait beau sourire aux paysans avec lesquels il avait grandi, les appeler par leurs noms, leur conter mille souvenirs connus d'eux seuls, on lui tournait le dos et les portes se fermaient à son approche. Le triste garçon reprenait alors le chemin de sa chaumière, le cœur ulcéré et les yeux tout en larmes. Un jour qu'il se regardait dans l'unique petit miroir qui ornât sa chambre, il recula avec horreur: Claudet comprit l'accueil que chacun lui faisait, il ne se reconnaissait plus lui-même !

La Jeanne apprit son retour et voulut le voir. Au premier abord elle fut sur le point de partager l'incrédulité générale, mais après quelques paroles, elle tendit les mains au pauvre abandonné: la Jeanne avait reconnu le cœur de Claudet. Ce fut un adoucissement qu'il sentit vivement; une étoile venait d'illuminer sa nuit. Il pouvait enfin alléger son cœur et dire pour la première fois: «Je souffre! » La Jeanne ne voulut plus le quitter et le soigna comme elle avait soigné Jacques: pour Claudet, elle se souvint qu'elle avait été mère.

Dans un coin perdu de la France, au seuil d'une misérable chaumière, la douleur s'était arrêtée. Ils vivaient, si c'est vivre que souffrir et que prier, dans une résignation stoïque et une attitude fière, les douloureux hôtes de cette lugubre demeure. Claudet passait de longues journées sans mouvement, le regard fixe, le corps étendu sur un grabat: il ne disait pas trente paroles en un mois. La cabane recevait le jour d'une petite croisée informe qu'on avait percée au hasard dans la muraille et qui renvoyait une clarté trouble interceptée en grande partie par les longs rideaux en toiles d'araignée. Claudet et la Jeanne s'agitaient comme deux fantômes dans cette obscurité sans fin. Le ciel le

plus bleu paraissait noir à travers ces carreaux ridés par la poussière, et quant aux rayons d'or il n'y fallait pas songer : on aurait dit que le soleil même les avait oubliés. Point de meubles; des escabeaux écloppés, une table; les murs nus et grelottants, pleurant à terre des larmes d'humidité. Une chandelle à demi consumée éclairait cet intérieur sorti tout entier du pinceau cynique de quelque Rembrandt désespéré.

— C'est vous, la Jeanne? fit Claudet en levant la tête lorsque la porte eut crié. Avec qui parlez-vous donc?

— Rien, Claudet. Ce sont des messieurs de Paris qui veulent te voir.

Nous nous approchâmes. Claudet s'était levé comme pour nous faire les honneurs de sa misère. C'était un grand et maigre garçon, à la figure osseuse, pâle à la façon des feuilles d'automne. Ses lèvres minces, à l'incarnat effacé, laissaient filtrer un sourire tiède pareil aux rayons d'un soleil d'hiver. Sa longue barbe noire était parsemée de fils blancs qui ressemblaient à des brins d'herbe gelés. Sa chevelure épaisse, touffue, offrait quelque analogie avec une forêt vierge, et l'on voyait bien que depuis longtemps déjà le peigne, en voyageur prudent, ne s'y aventurait

plus. Dans son regard éraillé brillait un point lumineux, comme à travers le brouillard de décembre brille un bec de gaz. Sa figure était sabrée de rides, cicatrices ineffaçables des blessures reçues aux batailles de la vie. Soldat vaincu, il avait été laissé pour mort au milieu de tant de morts, et déjà l'on emportait son cadavre, lorsqu'une main charitable s'était penchée vers lui et avait entendu les battements de son cœur. Qu'importait l'abandon de tous? A son chevet solitaire une âme avait veillé, un médecin l'avait guéri, ce médecin sublime qui s'appelle la compassion! La Jeanne avait soutenu ce corps chancelant; elle était de ces natures viriles qui oublient leurs souffrances en voyant les souffrances d'autrui, qui sentent la vigueur de leurs bras lorsqu'un bras faible s'y appuie, et qui n'ayant rien à donner donnent leur cœur à qui le demande.

Lorsque nous fûmes assis, nous cherchâmes à nous orienter. Petit à petit, nos yeux s'habituèrent à cette nuit funèbre et purent distinguer les objets qui nous entouraient. Notre curiosité était éveillée, il nous fallait le mot de cette énigme en guenilles.

— Voici mon histoire, fit Claudet : elle est courte. Je n'ai pas encore trente ans, mais ceux qui ont beau-

coup souffert ont beaucoup vécu. Je suis heureux de voir des visages jeunes et riants, c'est comme un rayon de soleil qui entre dans ma maison. Que ce soit la bienveillance ou la curiosité qui vous amène, soyez les bienvenus : il restera toujours ici quelque chose de votre passage. Je ne suis pas fou, ceux qui vous l'ont dit ne me connaissent pas ; je suis malheureux, et la douleur, en soufflant sur ma raison, en a peut-être diminué la flamme, mais elle ne l'a pas éteinte. Je suis comme un vieillard ; ma force est partie je ne sais où, ma vie est bornée comme cette chambre et sombre comme elle ; il fait toujours nuit dans mon âme. Je n'ai goût à rien, je n'ai plus de conscicnce, je ne sais plus prier. Peut-il croire en Dieu celui qui ne voit plus le ciel ? Et pourtant j'ai vécu d'une vie douce et sereine ; mes jours heureux reluisent comme des louis d'or. J'ai des souvenirs qui fleurissent dans mon âme où ils ont pris racine et qui embaument l'air que je respire. J'étais parti pour Paris, le cœur léger, le front limpide comme ces beaux lacs où le ciel se mire et laisse tout bleu ; les espérances sonnaient joyeusement à mon oreille et je voyais partout des sourires. J'arrivai par une tiède soirée d'automne, sans ressentir la fatigue, comme si les oiseaux qui la veille encore

venaient becqueter jusque dans ma main m'avaient prêté leurs ailes. Pour moi qui n'avais jamais quitté Pierrefonds, ce fut un spectacle prodigieux, inouï ; un instant je craignis que les illusions qui m'avaient suivi n'allassent se perdre dans une ville aussi grande ; mais en regardant les doux visages qui passaient près de moi, ces têtes élégantes et rieuses qui ressemblaient à mes rêves de jeune homme, je pensai que si ce malheur m'arrivait, je trouverais bien une âme charitable pour me les ramener. J'avais vingt ans alors.

Le lendemain de mon arrivée, après une nuit sans sommeil et pleine de rêves, je fus chez un ami de mon père, pour lequel j'avais une lettre de recommandation ; on me reçut avec des transports de joie, et pendant un quart d'heure on me fit tant de questions sur tous ceux que je quittais, qu'il m'aurait fallu deux jours entiers pour y répondre en détail. Cet ami, qui s'appelait M. Delanoue, avait une fille plus jeune que moi de deux ans, blonde comme les blés de nos campagnes et belle comme un printemps. Mon père m'avait chargé de bons baisers pour elle, et comme, après avoir serré la main de M. Delanoue, je lui demandais : « Mademoiselle, puis-je remplir ma commission ? » elle me tendit ses joues roses et veloutées ; je pensai aussitôt aux pêches

du jardin de mon père, mais pour moi celles-ci étaient du fruit défendu.

M. Delanoue était un pauvre homme sans ambition, qui le soir allumait sa bougie sans penser à la lampe du voisin, et qui se consolait de monter cinq étages en songeant que Dieu était logé encore plus haut. Il était garçon de bureau au chemin de fer de ***, et gagnait douze cents francs par an. Claire travaillait pour le magasin d'une fleuriste en vogue et faisait concurrence au printemps à vingt-cinq sous par jour. Je vivais de la vie de ces deux honnêtetés, dans leur taudis joyeux, entre le ciel et la terre, mais plus près du ciel. Sans souci du lendemain, le corps sain et l'esprit libre, nous chantions tout le jour : les habitants des mansardes sont un peu parents des oiseaux. M. Delanoue, qui servait depuis vingt ans dans la même administration, qui peignait tous les matins les cheveux blancs les plus probes de Paris, et que son chef de bureau ne sonnait qu'avec considération, sollicita une petite place pour moi ; il l'obtint, et j'entrai dans le service actif. Mon éducation très-incomplète, aussi bien que mon tempérament, me faisait préférer cette existence en plein air, où l'on rédige avec les bras, au travail sédentaire des bureaux qui exige de l'instruction et de l'assi-

duité. Je fus placé, tout d'abord, sur la machine avec un gros homme noir qui ressemblait plus à un diable qu'à un mécanicien, et mon service devait se borner à donner du charbon en guise d'avoine à notre coursier de fer. Le premier mois fut rude; vivre sans cesse exposé à la pluie, au vent, à la tempête, fendre l'air qui siffle et qui cingle, déchirer le brouillard qui vous bande les yeux, cette existence non sans périls m'avait énervé. Chaque fois que je descendais de ma locomotive, il me semblait que j'avais vidé un litre d'eau-de-vie. Le mois suivant, je n'aurais pas changé mon emploi contre un ministère, et j'étais aussi heureux sur ma machine qu'un capitaine à son bord.

J'avais toujours deux repos par semaine, et ces jours-là j'avalais, sans broncher, les cinq étages de M. Delanoue : les jeunes gens ont bon estomac! Je n'arrivais guère que sur les deux heures, grâce au combat qu'il me fallait livrer contre la poussière du charbon qui avait envahi mon visage, ma barbe, mes cheveux et mes mains, et qui me faisait ressembler à un brouillard de Londres, en veste de velours. Ma toilette terminée, c'est-à-dire lorsque le nègre était passé à l'état de mulâtre, je venais m'asseoir aux pieds de Claire. Il y avait bien encore çà et là une petite tache noire au

bout de mes doigts, mais comme ils étaient teints de la couleur du travail, la jolie blonde serrait mes mains dans les siennes pour ne pas les voir : ai-je besoin de vous dire que je l'aimais depuis le premier jour de mon arrivée? Avant de l'avoir vue, je sentais bien quelque chose qui battait dans ma poitrine, mais je n'avais jamais songé à donner un nom à ce tic-tac : près d'elle je sus que c'était mon cœur qui vibrait ainsi. Mon amour était un enfant timide qui n'osait parler devant sa mère, qu'un rien effarouchait et qui s'en allait bien vite pleurer dans un coin lorsqu'une parole brusque venait interrompre ses bégayements. Notre vie s'écoulait toujours limpide, comme ces courants d'eau vive et transparente qui jasent avec les cailloux de gaies chansons; au bout d'un an, mon amour avait grandi, c'était déjà un robuste garçon, et bientôt il voulut marcher tout seul pour essayer ses petites forces. Dès qu'il m'eut quitté, il courut, en riant, dans les bras de Claire! J'obtins une place de mécanicien et Claire devint ma femme. Pourrais-je vous dire nos frémissements, nos ivresses, nos extases, et quels soleils éclairèrent ces premiers jours de bonheur? non, d'autres l'ont fait; mais ceux-là n'ont jamais aimé qui savent raconter leurs amours! Le malheur me laisse toujours les

yeux secs, mais je ne puis songer aux joies éteintes sans éclater en sanglots. Mon service m'appelant à ***, nous quittâmes Paris aussitôt après notre mariage. M. Delanoue pleura bien un peu, et ses cinq étages lui parurent longs à monter lorsqu'il dut les monter seul; moi, je partis, sans regret aucun, tant le bonheur nous rend égoïstes, en emportant comme unique trésor, ma bien-aimée et très-blonde Claire !

La compagnie m'avait abandonné une petite maisonnette sur la voie, tout entourée de plantes grimpantes et qui se cachait dans les feuilles comme un nid. Claire battit des mains et voulut tout arranger à sa fantaisie sous ce toit qui devait abriter sa jeunesse et son amour. Nous ne possédions pas grand'chose : quelques meubles qui l'avaient vue petite, des portraits de famille et le berceau dans lequel elle était née et où elle espérait bientôt se revoir avec de petits bras, de petites jambes, une petite figure rose et un grand sourire : c'était tout. Elle passait sa vie à clouer, tantôt à droite, tantôt à gauche, en chantant, en courant, à la façon des oiseaux. Lorsque mes lèvres s'approchaient de trop près, elle brandissait son marteau comme si elle eût voulu clouer mes baisers à la muraille, et moi j'allais me plaindre à M. Delanoue, qui nous sou-

riait du fond de son cadre d'or. Notre habitation était bien étroite, mais en se serrant un peu, le bonheur y trouvait sa place : il est si peu exigeant ! Été radieux, amour en fleur, toit de soleil et de parfums, où donc êtes-vous? C'est là qu'elle est née, ma Thérèse, l'enfant de mon cœur, l'ange gardien que Dieu envoie à ceux qui commencent la vie par l'amour! La trace de ses pas est encore empreinte sur le sable, les petits pauvres se souviennent de sa main ouverte ! Ne me demandez pas si elle était jolie, si ses traits étaient fins, si son regard était bleu et sa peau blanche comme l'églantier : est-ce que je sais, moi? Elle ressemblait à Claire et c'était ma fille ! J'étais sans cesse à ses genoux, épiant son moindre mouvement, cueillant son doux sourire, et mon cœur se brisait lorsqu'elle ne souriait pas ! Entre ces deux êtres chers, ma femme et mon enfant, Claire et Thérèse, la vie me semblait un printemps éternel, et je disais à l'avenir : « Viens, je ne te crains plus ! » Hélas ! c'était trop de présomption, il y avait trop longtemps que nous n'avions pleuré ! — Encore un instant et j'ai fini.

Chaque matin, en me rendant à mon service, Claire me conduisait jusqu'à mi-chemin de la station, tandis que Thérèse courait devant nous. Elle allait avoir deux

ans alors. Et lorsque, une heure après, je passais à toute vapeur devant ma maisonnette, j'apercevais encore, du haut de ma locomotive, Claire et Thérèse assises sur le seuil qui m'envoyaient un dernier baiser. — Le 14 mai 18... — cette date est écrite en rouge dans ma mémoire, elle flamboie dans ma nuit! — je les avais quittées comme de coutume, et tout en inspectant les derniers préparatifs de départ, je ne pouvais m'empêcher de contempler en souriant cette fournaise de voyageurs qui s'en allaient bien loin pour chercher un bonheur que Dieu avait mis si près de moi, — et je remerciais Dieu! Le signal retentit et la machine s'élança sur la voie avec une vitesse de quinze lieues à l'heure. L'air était pur; le soleil, dans toute sa plénitude, semblait un ballon de feu; les blés ondulaient au loin ainsi que des vagues blondes, et les oiseaux s'envolaient à notre approche comme des amoureux surpris. C'était une de ces journées qui font aimer la vie. Malgré la distance assez grande qui nous séparait encore, mon regard, habitué à percer l'horizon, apercevait déjà mon humble demeure qui miroitait au soleil, avec son léger panache de fumée. Cette vue m'avait presque distrait de mon régulateur, lorsque l'aide qui m'accompagnait s'écria:

— Qu'est-ce qu'il y a donc là, sur la voie?

— Où donc? fis-je à mon tour.

J'approchai, une forme était posée sur le rail que nous allions parcourir dans quelques minutes; elle s'agitait sans pouvoir bouger de place. La sueur perlait sur mon front et mon cœur bondissait comme s'il eût voulu s'échapper de ma poitrine. — Oh! non, c'est impossible! m'écriai-je tout à coup, — et je regardai plus attentivement.

— La locomotive avançait.

Ah! cette fois, je ne pouvais plus douter : c'était Thérèse qui était couchée là sans mouvement; son pied saignait, elle s'était blessée sans doute, elle ne pouvait plus marcher!

— La locomotive avançait.

Je vis tout cela à travers un nuage de sang qui couvrait mes yeux; mais c'était bien ma fille, c'était bien Thérèse!

— La locomotive avançait.

Je lui fis des signes, je hurlai des menaces : — Va-t'en! va-t'en! lui criai-je. Elle restait immobile, elle pleurait en pressant son pied nu.

— La locomotive avançait.

Que faire? — je ne pouvais pas arrêter. J'appelai :

Claire ! Claire ! Rien. — Encore deux secondes, encore une seconde, encore une demi-seconde....

— La locomotive avançait.

Je criai une dernière fois : Thérèse ! Thérèse ! — Au son de ma voix, elle leva la tête, et m'apercevant, elle se mit à rire en battant des mains.... — Ah ! c'est papa ! je.... Un cri rauque déchira l'air.... j'avais assassiné ma fille ! »

XVII

Demain, j'irai prendre une tasse de thé chez Rawsdon.

LES

PETITS BIENFAITS

DE MADAME

FANTAISIE DIALOGUÉE

. . . .
. . . .
. . . .

STENDHAL, *De l'Amour.*

(*Le boudoir d'Antonine. — Ameublement de proverbe.*)

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONINE, devant sa glace.

Oui, comme ce miroir reflète mon visage, son cœur a reflété mon cœur, — Il y aurait tout un volume à écrire sur les reflets ! — Pourquoi est-il si timide? — Vingt ans ! A cet âge-là, on aime tout avec passion : les romans, les chevaux, les femmes. — C'est une bien belle chose qu'un cheval ! (Elle sonne. Blanchette entre.)

SCÈNE II

BLANCHETTE, ANTONINE.

BLANCHETTE. Madame a sonné?

ANTONINE. Oui. Personne n'est venu?

BLANCHETTE. Non, madame.

ANTONINE. Que tenez-vous donc à la main?

BLANCHETTE. Madame, c'est un bouquet que monsieur Georges...

ANTONINE. Vous me disiez que personne n'était venu?

BLANCHETTE. Oui, madame, mais monsieur Georges...

ANTONINE. Est quelqu'un, ce me semble!

BLANCHETTE. Je ne savais pas, madame.

ANTONINE, *prenant le bouquet.* Vous n'êtes qu'une sotte!

BLANCHETTE. Je ne savais pas, madame.

ANTONINE. Allez!

BLANCHETTE. Oui, madame. *(A part.)* Bath! la commission est faite. *(Elle sort.)*

SCÈNE III

ANTONINE.

Des héliotropes au mois de janvier? — Quelle folie!

— Monsieur de Blanquais, — un vieux fat décoré, — on m'a dit pourquoi et je ne m'en souviens plus, — soupirait l'autre soir en flairant mon bouquet, — un bouquet de roses! — qu'il croyait voir dans chacune d'elles une de mes sœurs. — Ce monsieur parle comme un quatrain! — Georges n'a jamais osé me dire qu'il m'aimait; sa bouche est restée muette, mais ses yeux ont parlé. — Il a des yeux très-bavards. — Aussi combien mon dédain a dû le faire souffrir! combien il a dû verser de larmes! — C'est mal! — J'ai la pluie en horreur. — Je veux, à partir d'aujourd'hui, être moins sévère; je décolleterai mon cœur. (Une pause.) Cher Georges! (Elle reprend le bouquet.) Il ne doit plus croire que toutes ses espérances sont mortes, et habiller de noir sa vie. — Non! — le demi-deuil suffira. (Silence.) J'aime beaucoup les fleurs! — par fraternité? dirait monsieur de Blanquais. — Monsieur de Blanquais est une devise qui cherche son bonbon! (Se retournant au bruit de la porte qu'on ouvre.) Quelqu'un?

SCÈNE IV

LE BARON, ANTONINE.

Le Baron. Puis-je entrer?

ANTONINE. Vous vous êtes répondu.

LE BARON. Vous êtes charmante aujourd'hui, baronne.

ANTONINE. Aujourd'hui? — Ce que vous dites là n'est guère poli pour hier.

LE BARON, lui embrassant la main. Toujours! (Il s'installe dans un fauteuil, à droite.) Je quitte Georges.

ANTONINE. Ah! oui, c'est aujourd'hui le deux? — Il est exact comme une traduction de monsieur de Labédollière.

LE BARON. Ce matin, à l'heure habituelle, j'ai reçu le montant de la pension : quatre billets de cent francs enveloppés dans un portefeuille en maroquin rouge ayant pour toute inscription ce mot : *Discrétion!*

ANTONINE. Ou la mort? — Vous me faites trembler!

LE BARON. Ne riez pas, baronne, ne riez pas! Cette histoire-là ne m'a jamais paru bien claire, et si j'avais suivi ma propre inspiration...

ANTONINE. Rallumez donc ce feu, baron, je suis glacée.

LE BARON, tisonnant. Volontiers, mais en échange vous m'aiderez dans mes recherches? Voyons, quelle est, selon vous, la personne qui, depuis un trimestre environ...

ANTONINE, l'arrêtant au moment où il va tisonner de nouveau. Là, n'y touchez plus. — Quelque vieux parent, sans doute.

LE BARON. Soit : mais alors pourquoi garder l'anonyme ?

ANTONINE. Des considérations de famille ; il est peut-être marié. — Ne trouvez-vous pas que la cheminée fume ?

LE BARON. Non. (Il dépose les pincettes.) Je ne reconnais pas là ces façons d'agir particulières aux hommes, aux vieux parents surtout. Non, une femme seule est capable d'une générosité aussi délicate.

ANTONINE. Vous croyez ?

LE BARON. J'en suis sûr, et je me repens encore d'avoir cédé à votre pression. Oui, baronne, et quelque peu galant que soit cet aveu, je le maintiens. — Le fait est des plus simples. Il y a un an, je reçus la visite d'un jeune homme, bien bâti, ma foi, vif, alerte et de grande tournure. — Vous êtes monsieur le baron de Montry ? — En effet ; que puis-je pour vous ? — Je suis porteur d'une lettre de recommandation que voici ; voulez-vous bien en prendre connaissance ? — Ce jeune homme venait du Havre, et la lettre portait, comme signature, le nom d'un de mes amis d'enfance, du compagnon le plus dévoué de ma jeunesse. — Édouard

Marsay me recommandait son fils Georges et l'accréditait auprès de moi pour une somme de quatre mille huit cents francs, payable par douzièmes. — Les chiffres sont les chiffres. — Georges devint aussitôt l'enfant de la maison. Je fus pour lui, dès le premier jour, un père affectueux, et, — ce qui vaut mieux peut-être, — un banquier plein d'exactitude. Tout allait à souhait et rien ne serait venu troubler notre sérénité, sans une dépêche datée du Havre, qui me fut expédiée secrètement par Édouard Marsay. — Ici l'intérêt commence. — Édouard était complétement ruiné ; de sa fortune d'armateur il ne lui restait plus un mât de navire, et j'étais chargé d'annoncer à Georges cette catastrophe, qui entraînait avec elle la suppression du crédit qui lui avait été ouvert chez moi. — Je devais lui servir de père, comme par le passé ; mais le banquier n'avait plus qu'à déposer son bilan. — Je passai une journée fiévreuse ; cette ruine inattendue qui allait surprendre Georges au milieu de son insouciance, cet ami de trente ans livré de nouveau à tous les hasards de la lutte, tout cela m'agitait singulièrement. Mais je devais obéir, et j'allais le faire les larmes aux yeux, — vous vous en souvenez, baronne, les larmes aux yeux, — lorsqu'un incident mystérieux me replongea dans de nouvelles perplexités. Cette fois, je fus vous

demander conseil, et vous me forçâtes, — vous me forçâtes, j'appuie sur le mot, — d'accepter, au nom de l'avenir de Georges, les quatre cents francs contenus dans un billet anonyme qui me promettait la continuation de la rente, en me recommandant le silence le plus absolu sur la ruine de Marsay et sur ses conséquences ! — Les femmes n'entendent rien aux affaires !

(Il se remet à tisonner.)

ANTONINE. Continuez, baron, mais pour l'amour de Dieu, laissez mes pincettes tranquilles.

LE BARON, quittant la cheminée. Et sans compter que si Georges venait à apprendre la véritable source de la pension — de son père — il ne se ferait aucun scrupule, je le connais, de me gratifier d'un coup d'épée.

ANTONINE. Après?

LE BARON. Après? — Vous avez parfois de singulières reparties, baronne !

ANTONINE. Un duel? — la belle affaire, et voilà bien du bruit pour rien ! — Vous êtes brave, baron?

LE BARON. Je l'étais, baronne ; mais quand on est marié on ne se bat pas. — Un mari se doit à sa femme et je n'oublierai jamais...

ANTONINE. Que vous êtes marié? — Merci, baron.

LE BARON. Ah ! si j'étais libre...

ANTONINE. Que feriez-vous?

LE BARON. Je montrerais à Georges la lettre de son père.

ANTONINE. Quel enfantillage! — Votre imagination est trop vive, baron, elle dramatise les choses les plus simples, elle idéalise les détails les plus prosaïques. — Que trouvez-vous donc de si étrange dans toute cette histoire? — Le père de Georges ne peut plus continuer la pension qu'il faisait à son fils, il vous l'écrit; quelqu'un apprend cette nouvelle et vous charge de ne rien changer à votre comptabilité. Que l'argent vienne de M. Marsay ou d'un ami, du père ou de l'inconnu, peu vous importe! recevoir et donner, voilà votre mission à vous. Mais tout cela est fort simple et vous me permettrez de rire de votre effroi!

LE BARON. Volontiers, — mais si jamais Georges se fâche. .

ANTONINE. Nous serons deux ce jour-là pour l'apaiser.

GEORGES, *à la cantonade.* Bien, je m'annoncerai moi-même.

ANTONINE. N'est-ce pas sa voix?

LE BARON. Oui, — comptez sur ma discrétion!

SCÈNE V

GEORGES, ANTONINE, LE BARON.

GEORGES, entrant par la porte du fond. M. Georges Marsay!

LE BARON. Quel Roger-Bontemps!

ANTONINE. A vingt ans on jette son cœur et ses éclats de rire par les fenêtres!

GEORGES. Grand merci, madame la baronne, on n'aurait qu'à les ramasser!

LE BARON. Eh bien! Georges, que dit-on de bon dans votre monde, à Tortoni, au Bois, à l'Opéra?

GEORGES. Franchement, monsieur le baron, je crois qu'on n'a jamais rien dit de bon dans ce monde-là.

ANTONINE. Vous le voyez ainsi à travers votre lorgnon.

LE BARON. Le siècle est sceptique, il est de son siècle.

ANTONINE. A propos, Georges, qu'avez-vous fait hier?

GEORGES. La demande est indiscrète, madame la baronne, et ma foi...

LE BARON. Nous sommes passés devant votre porte, sur les trois heures.

GEORGES. En effet, j'ai reçu votre carte de visite, madame la baronne, — une rose.

LE BARON. Et la mienne aussi, n'est-ce pas? — avec une corne!

GEORGES. Elle m'a été également remise. — Ah! je m'en souviens maintenant, j'étais allé à Antony, — un petit jardin, tout oiseaux et tout fleurs, — cueillir des rimes.

ANTONINE. Et des bouquets? — J'ai reçu le vôtre, monsieur le poëte.

LE BARON. Un sonnet de chez madame Prevost, quelle galanterie!

GEORGES. Je suis de mon siècle, monsieur le baron.

ANTONINE. Il a embaumé toute une journée!

LE BARON. Moi, je n'ai rien senti.

GEORGES, à Antonine. Connaissez-vous le langage des fleurs, madame la baronne?

ANTONINE. Pas du tout. — Est-ce que les vôtres parlent?

LE BARON. Ah! voilà qui est inconcevable! — Si vous le permettez, baronne, je vais vous donner une leçon?

ANTONINE. Vous?

GEORGES. Ah! monsieur le galantin!

LE BARON. Un souvenir! — je commence: — Aubépine, espérance; — bluet, délicatesse; — achillées, guerre; — héliotrope, amour passionné...

ANTONINE. Amour passionné! — Vous en êtes sûr?

LE BARON. Parbleu! — demandez plutôt à Georges?

GEORGES, *vivement*. Monsieur le baron a dit vrai.

LE BARON, *après avoir regardé sa montre*. Trois heures? — je vous quitte, mon notaire m'attend pour l'acquisition de ce château de Fréval dont on nous a parlé, vous savez, baronne?

GEORGES, *à part*. Que doit-elle penser?

ANTONINE, *de même*. Amour passionné!

LE BARON. Une terre superbe et pour rien! — Vous ne m'avez pas dit quelles étaient les fleurs du bouquet de Georges, baronne?

ANTONINE. Des — des achillées!

LE BARON, *riant*. Voilà bien les jeunes gens! ils feront toujours la guerre — aux maris!

ANTONINE. C'est aujourd'hui mercredi, jour d'Opéra. Nous dînerons à six heures et demie, ne vous mettez pas en retard, baron.

LE BARON. Je ne fais qu'acheter et sortir.—Georges, continuez la leçon! (*Il sort.*)

SCÈNE VI

GEORGES, ANTONINE.

(Moment de silence.)

ANTONINE. Que pensez-vous de monsieur le baron?

GEORGES. Moi?

ANTONINE. Oui.

GEORGES. Je pense qu'il sait parfaitement le langage des fleurs.

ANTONINE. Vraiment?

GEORGES. Et vous, madame la baronne?

ANTONINE. C'est mon mari.

GEORGES. Ah! si vous commencez par ses qualités!

ANTONINE. Vous a-t-on déjà dit que vous ressembliez à Louis XV?

GEORGES. Le bien-aimé?

ANTONINE. Aimez-vous la musique?

GEORGES, distrait. Oui, — sur les orgues.

ANTONINE. Oh! voilà deux singulières réponses. — Qu'avez-vous donc, Georges? — Cet air préoccupé, distrait; que cherchez-vous? — Votre chapeau?

GEORGES. Non, madame, je cherche une phrase.

ANTONINE, riant. J'avais tort, tout à l'heure, en remar-

quant deux singulières réponses, voilà la troisième! Seriez-vous fou?

GEORGES. Oui, madame la baronne, — de vous!

ANTONINE. Est-ce là la phrase que vous cherchiez?

GEORGES. Non, madame, c'est la phrase que j'ai trouvée.

ANTONINE. Vous me permettrez alors de vous en laisser chercher une autre, — un peu moins cavalière.

(Elle se dirige vers la porte.)

GEORGES, la retenant. Quoi, déjà partir, madame la baronne? — Déjà? — N'aurez-vous pas un peu de pitié pour moi? Vous si bonne, vous si belle! — En regardant vos yeux, vos grands yeux bleus, madame la baronne, je trouve ces marguerites pâles et affligées, — les jalouses! — ces roses sont ternes ou du moins d'une couleur éteinte lorsque je les compare à la couleur de votre bouche mignonne. Vos diamants ont moins d'éclat que vos regards et vos dents sont plus blanches que les perles qui scintillent dans vos cheveux, vos longs cheveux noirs, Antonine! — Vous dirai-je que je vous aime? — Vous ne le croirez pas! — Et pourtant je le jure devant Dieu, — en est-il un pour les amoureux? — je vous jure que je donnerais ma vie entière pour vivre une heure à vos genoux et toutes les larmes de mon cœur pour voir sourire vos lèvres.

ANTONINE. Il y a un courant d'air ici. — Ayez donc la bonté de voir si cette porte est bien fermée?

GEORGES. Ah! vous êtes sans pitié!

ANTONINE. Voulez-vous donc que je m'enrhume?

GEORGES. Si vous continuez sur ce ton, madame, je me tuerai!

ANTONINE. Ah! je vous en défie.

GEORGES. Vous raillez?

ANTONINE. Le ciel m'en préserve!

GEORGES. Voulez-vous que je me jette par cette fenêtre?

ANTONINE. Non, certes! en tombant vous pourriez blesser monsieur le baron qui va rentrer, et cela me compromettrait.

GEORGES. Vous ne m'aimez donc pas?

ANTONINE. Vous m'aimez donc?

GEORGES. Ce n'est pas une réponse.

ANTONINE. Je ne puis vous en faire d'autre. Adieu, Georges. Nous nous reverrons quand vous serez moins amoureux.

GEORGES. Jamais alors!

ANTONINE. A bientôt.

GEORGES. Madame, un mot encore...

(Antonine s'incline et sort en riant.)

SCÈNE VII

GEORGES.

Décidément, c'est une coquette! — ces femmes-là ont besoin d'un être qu'elles puissent tourmenter. Si elle se figure qu'elle va émietter mon cœur impunément! Je suis las de jouer le rôle de carlin, — un rôle ingrat, s'il en fut! — M'aime-t-elle? — Non. Elle me l'aurait laissé entendre. — Les femmes ne disent jamais ce qu'elles pensent. — Pourquoi m'a-t-elle demandé si j'aimais la musique? — pour me jouer une polka, sans doute. — J'ai bien fait de répondre ce que j'ai répondu. — Mais c'est que je l'aime, moi, et pour toujours! — Non, je ne l'aime pas, je ne dois pas l'aimer! — Non, je vais donner congé à mon propriétaire, — il y a justement longtemps que je ne lui ai rien donné, — et je déménage. — J'irai bien loin, — à Montmartre! — Non, je ne l'aime pas! Faisons mieux, pour l'oublier tout à fait, je retourne au Havre, je vais retrouver mon père, — comme l'Enfant Prodigue. Il tuera n'importe quoi en réjouissance! — Le temps de faire mes malles et de ne pas dire adieu à tous mes vieux amis, — et je me mets en route.

SCÈNE VIII

BLANCHETTE, GEORGES.

(Blanchette sort de la porte qui se trouve à droite.)

BLANCHETTE, à la cantonade. Oui, madame la baronne. (En scène.) Que va dire ce pauvre Pierre! (Elle se met à pleurer.)

GEORGES, l'apercevant au moment où il va sortir. Ah! c'est toi, Blanchette. — Tu pleures?

BLANCHETTE. Il y a de quoi!

GEORGES. Il y a toujours de quoi! — Cela me fait plaisir de te voir ainsi trempée de larmes! — Si tu pleures, c'est que tu es malheureuse, toi aussi! — Adieu, Blanchette. — (Fausse sortie.) Ah! — tu diras à madame la baronne, que je la remercie de la place qu'elle avait bien voulu m'offrir pour ce soir, dans sa loge, mais qu'il me sera impossible d'en profiter, — que je pars.

BLANCHETTE. Votre commission se trouve toute faite. Madame ne va pas à l'Opéra.

GEORGES. Tant mieux.

BLANCHETTE. Elle a la migraine!

GEORGES. Tant mieux. — Non! — tu dis qu'elle a la migraine?

BLANCHETTE. Oui, c'est le nom que l'on donne à la maladie des grandes dames qui se portent bien.

GEORGES. Et c'est pour cela que tu pleures? Tu tiens donc bien au spectacle?

BLANCHETTE. Vous riez toujours! — Mais si vous saviez combien je l'aime!

GEORGES. Madame la baronne?

BLANCHETTE. Pierre, le valet de chambre de monsieur, qui devait me conduire ce soir au bal.

GEORGES. Une jeune fille qui va au bal avec un jeune homme! Que dira la morale, — et le concierge?

BLANCHETTE. Il est presque mon mari.

GEORGES. Presque!

BLANCHETTE. Et il m'épousera dès qu'il aura reçu les papiers que sa mère doit lui envoyer. Il m'épousera à la mairie, en dépit des mauvaises langues qui prétendent qu'il ne m'aime que pour — le mauvais motif!

GEORGES. Les mauvaises langues!

BLANCHETTE. Je lui devais bien ce dédommagement, après la peine que je lui avais faite.

GEORGES. Ah! nous avions fait de la peine à Pierre?

BLANCHETTE. Sans le vouloir, monsieur Georges!

GEORGES. Tu n'en avais que plus de mérite, — va toujours!

BLANCHETTE. Un soir que je travaillais dans ma chambre, madame était sortie, Pierre vint me demander du feu pour allumer sa bougie. Ce n'était qu'un prétexte, mais je fis semblant de ne pas voir qu'il la tenait tout allumée à la main. Je lui offre une chaise et nous nous mettons à causer. A sa mine embarrassée, je vis bien qu'il avait des choses — très-graves — à me dire; mais je voulais prolonger son embarras qui m'amusait. Quoique camériste, on est femme...

GEORGES. Dis jolie femme, dans l'intérêt de la vérité.

BLANCHETTE. Et les femmes se plaisent à tourmenter ceux qu'elles aiment!

GEORGES. Voyez-vous cela?

BLANCHETTE. Enfin, il finit par m'avouer qu'il m'aimait. Je me mis à rire aux éclats! Il me supplia de lui répondre, par un mot, par un regard; je riais toujours! Le pauvre garçon sortit en jurant qu'il allait se tuer.

GEORGES. Tu ne l'as pas cru, j'espère?

BLANCHETTE. Le lendemain, il voulut partir, et il vint me faire ses adieux. — Je souffrais plus que lui, moi qui ne partais pas! — Un mot suffit à notre réconciliation, et nous devions la fêter ce soir.

GEORGES. Pourquoi toutes les comédies n'ont-elles pas le même dénoûment?

BLANCHETTE. Et c'est précisément ce jour-là que madame la baronne choisit pour avoir la migraine? — Dieu, que les maîtres sont tyrans!

GEORGES. Veux-tu que nous fassions des barricades?

BLANCHETTE. D'autant plus que cette indisposition n'est pas du tout naturelle. Madame était si bien portante en se levant! — Elle a été vivement contrariée, c'est certain; mais par qui?

GEORGES. Oui, par qui? — Cherchons bien.

BLANCHETTE. Ah! j'y pense. — Si c'était par vous?

GEORGES. Quelle idée! — Tu n'es pas longue à faire tes trouvailles, au moins!

BLANCHETTE. Mais oui, je me souviens! — En rentrant tout à l'heure, elle a prononcé votre nom.

GEORGES. Mademoiselle Blanchette! — Elle a prononcé mon nom?

BLANCHETTE. Ah! c'est bien mal à vous de faire ainsi de la peine à madame, de l'empêcher d'aller à l'Opéra, — c'est bien mal!

GEORGES. Encore!

BLANCHETTE. C'est d'autant plus mal que vous l'aimez...

GEORGES. Non, je ne l'aime pas! — Je me le disais il n'y a qu'un instant!

BLANCHETTE, continuant. Et qu'elle vous aime! — Ah! ne faites pas le courroucé! Est-ce qu'une maîtresse a des secrets pour sa femme de chambre? — Vous allez me traiter de sotte, soit; la sotte peut ne pas comprendre ce qu'on lui dit, mais elle devine ce qu'on lui cache. Elle vous aime, j'en suis sûre. —Ah! mon Dieu! je suis bien bonne, vraiment, de chercher à vous prouver une chose que vous savez mieux que moi!

GEORGES. Par exemple! je t'assure...

BLANCHETTE. L'autre soir encore, elle devait aller au bal avec vous, et le choix de sa toilette l'embarrassait.— Monsieur Georges, hasardai-je timidement, aime beaucoup votre robe bleue. — Madame me renvoya en disant qu'elle n'avait pas besoin de connaître les préférences de M. Georges.

GEORGES. Tu vois bien?

BLANCHETTE. Oui, mais quelques instants après elle avait mis sa robe bleue!

GEORGES. Qu'est-ce que cela prouve? parce que le bleu lui va bien, tu crois que je lui vais!

BLANCHETTE. Mettons que je me suis trompée.

GEORGES. Je ne dis pas cela!

BLANCHETTE. En effet, madame la baronne trouvait hier, après votre départ, que vous manquiez d'esprit.

GEORGES. Moi?

BLANCHETTE. Que vous n'étiez pas galant.

GEORGES. C'est trop fort!

BLANCHETTE. Que M. de Rainne était plus aimable, plus spirituel.

GEORGES. Un sot!

BLANCHETTE. Et j'ai entendu parier à M. de Rainne qu'il vous avait supplanté!

GEORGES. Lui? — Nous verrons!

BLANCHETTE. Mais puisque vous n'aimez pas madame la baronne?

GEORGES. C'est vrai.

BLANCHETTE. Et qu'elle ne vous aime pas!

GEORGES. Qui te l'a dit?

BLANCHETTE. Vous-même.

GEORGES. Mais cette robe bleue?

BLANCHETTE. Qu'est-ce que cela prouve?

GEORGES. Ah! Blanchette, vous.êtes un démon!

BLANCHETTE. Enfin! ce n'est vraiment pas malheureux! — Mais alors pourquoi cette migraine? — Ah! je le devine, vous avez été comme Pierre et madame la baronne...

GEORGES. Comme Blanchette!

BLANCHETTE. Hélas!

GEORGES. Oui, — hélas ! — mais tu me fais oublier que je vais manquer le chemin de fer.

(Il va vers la porte du fond.)

BLANCHETTE, pleurant. Plus de bal !

GEORGES, à lui-même. Les femmes se plaisent à tourmenter ceux qu'elles aiment, — c'est une femme qui l'a dit !

BLANCHETTE. Je ne m'en consolerai jamais !

(Elle s'essuie les yeux.)

GEORGES, revenant. Eh bien ! oui, je l'aime ! eh bien ! non, je ne pars pas !

BLANCHETTE. Qu'allez-vous faire ?

GEORGES. Je n'en sais rien, mais je reste, mais je vais la revoir, l'implorer pour la dernière fois, et...

BLANCHETTE. Ne vous arrêtez donc pas ?

GEORGES. Et — mademoiselle Blanchette, allez annoncer à monsieur Pierre que vous irez ce soir au bal avec lui.

BLANCHETTE. Vrai ?

GEORGES. Vrai ! Je ne suis qu'un faible jeune homme, mais...

BLANCHETTE. J'entends madame la baronne !

GEORGES. Déjà ?

BLANCHETTE. N'oubliez pas ce que vous m'avez promis, — et du courage !

GEORGES. J'en aurai, — puisque tu aimes tant la danse!

SCÈNE IX

GEORGES, ANTONINE.

GEORGES. Oui, j'en aurai! —Elle me pardonnera ma brusquerie de ce matin. Blanchette a bien pardonné à Pierre. La situation est identique, — moins la livrée. — C'est elle!

ANTONINE, entrant par la droite. Vous ici, monsieur?

GEORGES. Je vous attendais, madame.

ANTONINE. Moi?

GEORGES. Pour vous faire mes adieux.

ANTONINE. Vous partez?

GEORGES. Oui, madame. Je retourne au Havre, près de mon père.

ANTONINE, vivement. Au Havre? — Quelle idée!

GEORGES. L'absence est sœur de l'oubli, j'ai besoin d'oublier.

ANTONINE. Quoi donc?

GEORGES. Une chose quc les gens d'expérience traiteraient d'enfantillage. —Il n'en est point pour le cœur.

— Oui, je veux oublier, — en devenant un être qui se lève, qui mange et qui dort, — que j'ai aimé de toutes les forces de mon âme, de tout l'élan de ma jeunesse, une femme, une belle et grande dame, plus noble encore par la beauté que par le blason. Si je ne puis y réussir, je me couperai la gorge — ou je me marierai.

Antonine. Comme vous y allez!

Georges. Un coup de rasoir est si vite donné.

Antonine. Oui, — mais le mariage?

Georges. C'est un suicide comme un autre, seulement l'agonie est plus longue.

Antonine. Vous n'avez donc aucune affection, aucun lien qui vous retienne. — Des parents, des amis?

Georges. Des amis? — Ah! voilà le grand mot lâché! — Oreste et Pylade, Castor et Pollux! — Des amis? — Mais à Paris, l'on connaît à peine le nom de celui dont on serre la main. Après un cigare, le: *mon cher* est de rigueur. Le cigare éteint, la fumée dissipée, on se coudoie sans se saluer. A Paris, tout le monde est bon garçon. Écoutez ces jeunes gens. — Que penses-tu d'un tel? — Il pourrait être moins agent de change, mais à part cela, c'est un bien bon garçon! — Vous connaissez l'affaire de ce pauvre monsieur de Trois-Étoiles? — Oui, il vient d'être condamné à six mois de prison pour

avoir triché au jeu. Tant pis, c'était un bien bon garçon! — Le bon garçon est la plaie du dix-neuvième siècle.

ANTONINE. De qui ce paradoxe?

GEORGES. De vous, de moi, de tout le monde.

ANTONINE. De moi? Ah! par exemple, je n'ai jamais trouvé que vous fussiez un bon garçon.

GEORGES. Qu'avez-vous donc trouvé alors?

ANTONINE. Peu vous importe?

GEORGES. J'attends, madame.

ANTONINE, Vous êtes trop exigeant.

GEORGES. Aujourd'hui moins que jamais, madame, puisque je pars.

ANTONINE. C'est donc sérieux?

GEORGES. Vous en avez douté?

ANTONINE. Oui et non.

GEORGES. Deux mots qui vont fort mal ensemble.

ANTONINE. Si je vous prouvais le contraire?

GEORGES. Rien ne vous est impossible.

ANTONINE. Ah! décidément, vous êtes un bien bon garçon!

GEORGES. Voulez-vous me permettre de vous dire une chose — absurde?

ANTONINE, C'est la première fois que vous m'en demandez la permission.

GEORGES. Ah! madame!

ANTONINE. Dites.

GEORGES. C'est que vous ne voulez jamais parler sérieusement.

ANTONINE. Et si je vous faisais le même reproche?

GEORGES. Je n'ai jamais été plus sérieux.

ANTONINE. Sérieusement?

GEORGES. Adieu, madame la baronne.

ANTONINE. Où allez-vous donc?

GEORGES. Au Havre.

ANTONINE. C'est une plaisanterie!

GEORGES. Non, madame, c'est une sous-préfecture.

ANTONINE. Attendez encore un instant, il est à peine quatre heures.

GEORGES. Votre montre retarde.

ANTONINE. La vôtre se règle sur votre ennui, — et elle avance. — Je ne veux pas que nous nous quittions fâchés, puisque vous nous quittez.

GEORGES. Fâchés? — Pourquoi donc?

ANTONINE. Ah! voilà qui n'est pas franc, Georges. Ne suis-je pas une vieille amie pour vous? — Vous m'en voulez et beaucoup même. Si vous partez, c'est à cause de moi; si vous vous exilez, c'est que vous m'aimez. — Mon instinct de femme me l'a mieux

prouvé que toutes vos protestations. Vous m'aimez et vous partez, vous partez triste et découragé. Vous fuyez le monde, qui vous semble aujourd'hui sans attraits; même au milieu de la foule, vous vous sentirez toujours seul. Nulle affection ne saura combler le vide que notre séparation laissera dans votre existence, dans votre cœur, et tout cela, parce que tout à l'heure je riais, tandis que vous parliez! — Les jeunes gens sont sans pitié! —Il semble qu'ils n'aient qu'à se présenter pour vaincre, qu'à demander pour obtenir. — Comme ils traitent les femmes! — Si, par respect pour le monde, pour les mille liens qui l'enchaînent tout entière, l'une d'elles vient à méconnaître ce qu'ils sont convenus d'appeler leur amour, ils doivent s'expatrier, ils se brûleront le peu de cervelle qu'ils croient avoir. — Voyages autour de leur chambre, pistolets de carton!

Georges. Il est des amours vrais, il est des gens qui savent tenir les serments qu'ils se sont faits à eux-mêmes.

Antonine. Ce n'est pas pour vous que je dis cela, Georges; je crois à la sincérité de votre amour.

Georges, *avec effusion.* Ah! merci, merci!

Antonine. Mais si oubliant mes devoirs, mon passé,

je m'étais donnée à vous, au premier mot de votre passion, au premier ordre de votre cœur, — monsieur Marsay, dans quelques mois d'ici que penseriez-vous de madame la baronne de Montry, — Georges, que penseriez-vous d'Antonine ? — Que je vous ai aimé ! — Cela le prouve-t-il toujours ? — Aujourd'hui vous seriez tout à moi, demain vous m'abandonneriez peut-être, demain vous me mépriseriez ! — On ne peut aimer longtemps la femme qu'on n'estime pas.

GEORGES. Que dites-vous, Antonine?

ANTONINE. La vérité, mon pauvre ami ! — Mais, après m'avoir quittée, si vous me quittez, vous penserez à moi pendant huit jours, vous me pleurerez pendant une heure et vous m'oublierez. — Feu d'amour qu'on éteint avec des larmes! — Plus tard, lorsque vous considérerez le passé qui viendra vous parler de moi, mon souvenir vous sera éternellement doux. Si vous retrouvez dans quelque coin les mille fleurs cueillies ensemble un soir d'automne, ces fleurs vous souriront encore, et quoique fanées elles auront pour votre cœur un parfum enivrant, le parfum des amours honnêtes !

GEORGES. Ah ! j'étais fou en demandant votre amour, laissez-le-moi mendier à vos genoux !

ANTONINE. Enfant! je dois vous guérir, et je vous guérirai.

GEORGES. Jamais!

ANTONINE. Ne dites pas ce mot-là, Georges, je ne suis pas médecin.

GEORGES. Ne plus vous aimer? — Mais vous savez bien que c'est impossible.

ANTONINE. J'aurai du courage.

GEORGES. Dois-je partir?

ANTONINE. Votre traitement ne le permet pas.

GEORGES. Ah! madame, vous me tuerez, si vous me guérissez!

ANTONINE. Encore? Restons bons amis, je vous tends la main — à l'anglaise. Ce rapprochement-là veut dire : amitié. — Je vous donne mon amitié tout entière.

GEORGES. Il y a longtemps déjà, madame, que je vous ai donné mon amour tout entier.

ANTONINE. Un médecin doit avoir de l'indulgence, je vous pardonne. Mais n'oubliez jamais cette devise : Tout prendre, ne rien demander.

GEORGES. Et vous, l'oublierez-vous?

ANTONINE. Allez et revenez dans une heure. Nous irons ensemble à l'Opéra et je commencerai mon traitement.

GEORGES. Ah! madame, si votre miroir vous voyait.

(Il sort, après avoir embrassé la main d'Antonine.)

SCÈNE X

ANTONINE, puis LE BARON.

ANTONINE, après s'être regardée dans la glace. Pourquoi pas?

LE BARON, il entre en riant. Ah! c'est charmant!

ANTONINE. Qu'avez-vous donc appris de si triste, baron? — A vos grands éclats de rire, je parierais que vous ne sortez pas de l'étude de votre notaire.

LE BARON. En effet.

ANTONINE. Et quelle est cette histoire qui vous a mis si fort en gaieté?

LE BARON. Vous n'y croirez pas.

ANTONINE C'est donc bien vraisemblable?

LE BARON. Rien ne l'est plus! (Riant.) L'histoire d'un mari... — Comment vous dirai-je cela?

ANTONINE. Cherchez.

LE BARON. L'histoire d'un mari — trompé! — Voici le fait : Je passais au coin de la rue de la Paix, à côté de Taban, — il y a de très-jolies choses chez Taban, — lorsque, en levant la tête, j'aperçois au troisième étage du numéro 18...

ANTONINE. Monsieur et madame de Trelles?

LE BARON. Qui prenaient l'air. — Vous voyez cela d'ici. — Je monte — je dépose mon chapeau, — je prends un fauteuil, — celui qui est du côté de la cheminée, à droite, au-dessous d'un portrait qui pourrait être frappant, et qui représente un salon avec une table dans le fond et un canapé au milieu, — je crois que monsieur de Trelles est assis sur ce canapé. — On parle de la pluie et du beau temps, de la Chambre, de la Bourse, une conversation fort intéressante, madame de Trelles en bâillait aux éclats. — Elle me demande de vos nouvelles, chère baronne. — Mille remercîments, madame de Montry est plus fraîche que les roses de mai, répondis-je. — Et monsieur Georges? — Comme les roses de juin. — Il fallait varier. — Et vous êtes toujours son banquier? — Oui! — A ce *oui,* madame de Trelles part d'un éclat de rire; par complaisance, j'imite madame de Trelles et monsieur de Trelles m'imite. — Quel trio!

ANTONINE, *à part.* L'imprudente!

LE BARON. Aussi, je crois pouvoir le dire aujourd'hui, je connais le bienfaiteur anonyme de Georges. — C'est une femme! — Je vous le disais bien? — Une femme mariée! — Ah! ces pauvres maris!

ANTONINE. Qui peut vous faire croire ?

LE BARON. J'ai le coup d'œil très-fin, — et puis madame de Trelles me l'a presque avoué.

ANTONINE. Comment cela?

LE BARON. Rien de plus simple! — Qui lui aurait appris ce que nous pouvions seuls lui apprendre? — Ce n'est pas vous, baronne, ce n'est pas moi, donc? — Je puis me tromper, mais ce pauvre de Trelles me paraît très-compromis, — et il riait! — Eh bien! j'en suis enchanté! Il va disant à qui veut l'entendre qu'il s'est marié parce que ses maîtresses le ruinaient : — voilà ce que rapportent les mariages d'économie!

ANTONINE. Vous êtes une mauvaise langue!

LE BARON. Ah! par exemple, de Trelles est de mes amis.

ANTONINE. Et vous calomniez sa femme.

LE BARON. La calomnier, par exemple! – Georges est très-bien.

ANTONINE. Et c'est devant moi que vous dites cela? Ah! baron, voilà qui n'est pas prudent!

LE BARON. Ah! de ce côté-là, je suis bien tranquille ; — je mettrais ma main au feu...

ANTONINE. Frileux! — Je vous laisse, vous êtes trop compromettant. (Elle rentre à droite.)

SCÈNE XI

LE BARON, puis GEORGES.

LE BARON. J'en étais sûr : — c'est une femme! et la baronne qui me répétait sans cesse : C'est quelque vieux parent! Madame de Montry passe généralement et avec raison pour une femme d'esprit, mais elle ne voit pas plus loin que ses dentelles! tandis que moi... — Ah! ces pauvres maris!

GEORGES, entrant par le fond, une lettre ouverte à la main. Ah! monsieur le baron!

LE BARON. C'est vous, Georges! — Quelle mine bouleversée!

GEORGES. Vous allez m'expliquer le mot de cette énigme? Vous allez m'aider à comprendre cette lettre de mon père?

LE BARON. Une lettre? — (A part.) Ah! bien!

GEORGES. Que signifie ce rétablissement de fortune dont il me parle, la pension qu'il va pouvoir me continuer? — Mais cette pension, je l'ai toujours reçue, mais mon père n'a jamais cessé d'être riche?

LE BARON, à part. Ah! madame la baronne!

GEORGES. Vous vous taisez ?

LE BARON. Non... au contraire... je parle !... c'est-à-dire... Asseyez-vous donc !

GEORGES. Ah ! je commence à comprendre ! Vous connaissiez la ruine de mon père. Cette pension, c'est vous ?... Oh ! c'est trop de bonté !

LE BARON. Comment... vous pouvez croire ?

GEORGES. Ne le niez pas !

LE BARON, à part. Quelle idée !

GEORGES. Un mot, de grâce !

LE BARON, à part. Soyons généreux ! (Haut.) Eh bien ! puisque vous le savez, je ne vous cacherai plus que j'ai cru pouvoir, en ma qualité de vieil ami de votre père...

GEORGES, avec effusion. Ah ! monsieur le baron !

LE BARON, simplement. Georges !

GEORGES. Quand mon père connaîtra votre conduite ! Je vais tout lui écrire !

LE BARON. Je ne le souffrirai pas !

GEORGES. Il vous exprimera lui-même...

LE BARON. Vous exagérez ! — Quatre cents francs, la belle affaire ! — Cela ne m'a rien coûté — je suis si riche ! — Mais, si vous le permettez...

(Il va pour sortir.)

GEORGES. Laissez-moi, encore une fois...

LE BARON. Non, non, c'est assez—c'est trop! (A part.) Le pauvre garçon, c'est qu'il le croit! et voilà comme nos amis nous connaissent! (Haut.) A tout à l'heure! (il sort.)

SCÈNE XII

GEORGES, puis ANTONINE.

GEORGES. Et moi qui voulais... — Lui, mon bienfaiteur! Et Antonine qui m'a tout caché! Ah! je comprends maintenant son dédain, ses conseils! et il est de mon devoir... — (Apercevant Antonine.) Elle!

ANTONINE, en grande toilette. Eh bien! nous allons partir? — Avez-vous vu le baron?

GEORGES. Je le quitte, il m'a tout appris.

ANTONINE. Quoi donc?

GEORGES. Vous me le demandez? — Ah! laissez-moi tomber à vos genoux! A vous tout mon amour, toute ma reconnaissance!

ANTONINE Votre reconnaissance?

GEORGES. Cessez de feindre! je sais que mon père a été ruiné, je sais...

ANTONINE. Qui vous a dit?

GEORGES. Monsieur le baron, votre mari, c'est une autre main, une autre affection...

ANTONINE. Que dites-vous? (A part.) Madame de Trelles lui a donc tout conté? Ce pressentiment n'était qu'un piége?

GEORGES. Il a été forcé de m'avouer...

ANTONINE. Que c'était moi?

GEORGES. Vous?

ANTONINE. Que disiez-vous donc?

GEORGES, tombant à ses genoux. Ah! mon bon ange!

SCÈNE XIII

LE BARON, GEORGES, ANTONINE, puis BLANCHETTE

LE BARON. Partons pour l'Opéra!

GEORGES. Nous vous attendions.

BLANCHETTE, entrant par le fond. La voiture est aux ordres de madame la baronne.

LE BARON. J'envie son sort, elle reste à la porte!

BLANCHETTE, bas à Georges. Ah! si vous saviez combien Pierre est content!

GEORGES, de même. Et Blanchette?

BLANCHETTE, *de même.* Autant que madame la baronne.

LE BARON, *bas à Antonine.* Que dites-vous de ma supercherie? Il m'a pris pour son bienfaiteur!

ANTONINE, *de même.* On ne pouvait mieux s'en tirer.

LE BARON, *de même.* On s'en tire toujours, — avec de l'esprit!

GEORGES, *au baron.* Venez-vous, mon bienfaiteur?

LE BARON, *se tournant vers Antonine.* Je ne le lui fais pas dire? — *(A Georges.)* Réussissez dans le monde et je serai récompensé!

ANTONINE. Il réussira! — Partons.

LE BARON, *à part.* Ce pauvre de Trelles!

BLANCHETTE, *de même.* Ce pauvre baron!

FIN

Paris. — Imprimerie A. WITTERSHEIM, rue Montmorency, 8.

TABLE DES MATIERES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES